A. M. LAMBERT-FARAGE

CONTES ET LÉGENDES INCAS



FERNAND NATHAN

Contes et Légende de tous pays

CONTES ET LÉGENDES INCAS

Par
A.M. Lambert-Farage

Illustration : René Péron
Éditeur : Nathan, 1969

AVANT-PROPOS

En survolant les Andes, le voyageur peut difficilement croire qu'un peuple habite ces lieux désolés et que son histoire ne manque pas d'être merveilleuse.

Sur les contreforts de l'immense chaîne des monts Andins et dans ses vallées, de nombreuses générations d'indiens se sont succédé à travers les siècles.

Les contes et les légendes qui nous sont parvenus nous apprennent que les vieilles traditions transmises par les Pré-Colombiens à leurs descendants datent de plusieurs millénaires avant notre ère.

Leurs récits nous font revivre une époque où les hommes, fils du Soleil, étaient des Dieux. Ils évoquent pour nous les splendeurs de la cour des Empereurs qui régnaient à Cuzco, puis l'épopée des « Conquistadores » partant à la recherche du fabuleux trésor des Incas. En l'an de grâce 1526, François Pizarre allait entrer dans l'histoire d'un immense continent dominé par des montagnes gigantesques, l'un des endroits les plus mystérieux du monde.

Aujourd'hui encore, on parle dans les chaumières indiennes des personnages fantastiques du royaume des neiges où règne le condor et de ce qui fut il y a longtemps, très longtemps.

Viracocha et la Création



CELA se passait il y a longtemps, très longtemps, lorsque Viracocha, le Dieu Inca, se mit à contempler l'Univers obscur qu'il venait de créer.

Car, à cette époque, la lumière n'existait pas encore.

Un homme, qui se nommait Taguapac, vivait avec sa compagne le long des pentes du Mont Borosi, au cœur des Andes, et tous deux, dans la nuit, cherchaient leur subsistance en se lamentant.

Viracocha le créateur prit pitié de ce pauvre couple et décida d'éclairer la terre pour que ces deux créatures pussent vivre en paix.

Du haut des espaces célestes, Viracocha fit donc signe à Inti, l'oiseau sacré, qui vola vers lui et se plaça à sa gauche, tandis que l'autre compagnon, le Puma Titi, aux yeux d'escarboucle, se mettait à sa droite.

Régnant sur le royaume sinistre d'un monde sans étoiles, tous trois possédaient la clarté qui leur donnait la possibilité de voir sans être vus.

Viracocha toucha d'une main Inti, qui portait dans son œil la nuit et le jour.

Et Viracocha dit à l'oiseau :

« Fasse que la lumière et l'obscurité s'équilibrent. » Et les yeux d'Inti, qui étaient incolores, se teintèrent : c'est ainsi qu'une couleur jaune apparut sur la moitié de ses prunelles et qu'une teinte bleue s'empara de l'autre.

Ce fut alors un éblouissement.

Dans le ciel le soleil irradia et la lune, toute ronde et bleuâtre, prit sa place près de la nouvelle étoile.

Au Puma, qui détenait sous ses paupières l’aube et le crépuscule, Viracocha parla aussi :

« Porte le feu aux astres », dit-il en touchant l’animal au front.

Le regard du Puma brilla d’un éclat extraordinaire et les étoiles se levèrent dans le firmament.

Tout en bas, sur la terre, Taguapac et son épouse louaient Viracocha et un grand chant d’allégresse monta vers le créateur.

L’homme et la femme, qui lançaient vers le soleil un hymne de reconnaissance, venaient d’acquérir une âme. C’est alors que Viracocha, dont le cœur était plein d’amour, pleura de joie. Tombant sur les Andes, les larmes du Dieu roulèrent le long des pentes neigeuses et arrivèrent dans la vallée.

Et l’on vit cette chose incroyable : les larmes de Viracocha se mirent à grandir et à s’enfler à un tel point qu’un lac se forma entre les montagnes, en même temps qu’apparaissait un jardin merveilleux.

En pays Inca, pour la première fois, existait un lieu où la lumière venait d’éclater pour le bonheur des hommes.



Les quatre frères Ayar



A PACCAN TAMBO vivaient quatre frères, et chacun d’eux portait le nom d’un clan. Ces jeunes gens étaient nés dans une grotte et y attendaient l’heure de leur délivrance. C’est-à-dire le bon plaisir de Viracocha, le Dieu tout-puissant, car ils savaient que l’un d’eux serait choisi pour être le premier Empereur de la dynastie Inca et, comme ils briguaient tous les quatre cet honneur, ils se jalousaient fort.

Or, un jour, Viracocha leur apparut et leur dit :

— Si vous voulez obtenir le titre sacré d’Empereur, sachez d’abord en être digne, et prouvez-moi chacun par un bel exploit que votre courage égale votre force.

Ayar Cachi, le plus rusé des quatre garçons, espérait bien se débarrasser de ses frères et devenir le chef incontesté de la dynastie Inca et le premier du nom. Mais, pour son malheur, il n’était pas tout à fait un homme, car il avait des pensées de démon ; ayant caché sa fronde dans sa tunique, il s’apprêtait à s’en servir.

— Ah ! disait-il tout en marchant, vous allez voir, mes petits, ce dont je suis capable !

Puis Ayar Cachi prit la bola[1] et, s’arc-boutant sur ses jambes, il visa la montagne. La pierre siffla et partit comme une flèche frapper la cime des Andes ; du roc entaillé, la terre se détacha et une immense masse de rochers roula dans la vallée et vint coiffer une colline.

— Voyez, mes frères, avec quelle facilité je peux faire apparaître une vallée, et faire naître une nouvelle montagne.

L’exploit paraissait d’importance et Ayar Auca, fou de rage, regardant de loin son frère et voulant dépasser les prouesses de son aîné, décréta :

— Je sais faire mieux que toi encore ! Et, enjambant rivières et plaines, il arriva près de celui qui savait si bien manier la fronde.

Gonflant ses poumons et bombant le torse, le prétentieux personnage, pour montrer son adresse, fit voltiger sa lance au-dessus de sa tête et la pointa dans la direction du temple.

— Vois, frère, cette idole de pierre qui se trouve en face de toi ; eh bien ! je vais prendre sa place.

Ayar Auca se mit en posture, les jambes serrées l’une contre l’autre, les bras collés au corps, il poussa un cri et devint noir comme la nuit.

Mais Ayar Cachi se réjouissait beaucoup, car il savait ce qui allait arriver à son malheureux frère.

Voulant se surpasser, Ayar Auca mit une telle fougue à exécuter sa prouesse qu’en devenant semblable à la plus belle idole du temple, il ne put retrouver sa forme première.

Ayar Cachi trouva que la farce était bonne.

— Enfin, en voici un de moins, fit-il soulagé, en touchant du doigt la pierre froide qui naguère avait été la chair d’un homme de sa famille.

Triomphalement, Ayar Cachi se retourna vers ses deux autres frères qui, médusés, n’en croyaient pas leurs yeux, tellement la chose leur paraissait incroyable.

— Et maintenant, fit Ayar Cachi d’un ton joyeux, qui de vous désire se mesurer avec moi ?

— Moi, fit Ayar Uchu.

Ce dernier était superbe, portait armure d’or et tenait au poing bouclier d’argent, et, toisant le vainqueur du pauvre Ayar Auca, il ajouta :

— Tu peux dès maintenant compter les heures qui te restent à vivre !

Puis il frappa le sol du pied.

« Sagesse et force, me voici ! fit-il d’une voix de stentor. J’entre dans le corps du serpent, regardez ! »

Et un énorme reptile couvert d’écailles bleues se mit à glisser entre les jambes d’Ayar Cachi ; celui-ci, ne perdant pas une minute, prit sa hache et lui trancha la tête. Son frère allait donc rejoindre le royaume où le corps se transforme en lumière, abandonnant aux deux derniers des Ayar le titre d’Inca Impérial.

Ayar Cachi restait seul en présence d'Ayar Manco, mais le présomptueux ignorait les dons de celui qui devenait son dernier rival.

— À ton tour, fit Ayar Cachi, de me prouver ce que tu sais faire, car je ne connais de toi que ce visage à la peau sombre et ces mains aux ongles si longs que tu t'empêtres les pieds dedans.

— Frère, je sais faire peu de chose, et je ne suis guère habile, aussi je m'incline devant ton savoir, mais je crois que tu devrais commencer par une prouesse qui, tout en m'émerveillant, m'apporterait la certitude de ta puissance !

Ayar Cachi, étendant le bras vers le ciel, dit à Ayar Manco :

— Vois ce nuage, eh bien ! dans quelques instants, il se trouvera près de toi. Quant à moi, je vais prendre sa place. Il fit quelques pas vers la colline qui allait lui servir de tremplin pour effectuer son exploit, puis, se retournant vers son frère, il lui cria :

— Le soleil va me recevoir et, pour te le prouver, tu apercevras mes cheveux flotter au vent et scintiller comme de l'or ; puis tu me verras revenir sur terre pour te foudroyer et t'anéantir !

Mais Ayar Manco, en apercevant son frère qui commençait à s'élever dans l'éther, eut une idée ; très calme, il attendit que son terrible aîné amorce sa descente et, mettant ses griffes en avant, s'accrocha à la chevelure du cruel Ayar Cachi, de telle manière qu'il scalpa celui qui avait trop présumé de ses forces. Et l'on vit le méchant personnage disparaître avec le nuage emporté par le soleil.

Ayar Manco, dernier survivant des Ayar, retourna à la grotte natale et attendit le moment où Viracocha allait tourner son visage vers lui.



Viracocha chez les Hommes



Le temps passa et les habitants des vallées surplombées par les hautes cimes des Andes vivaient dans la crainte de leurs Dieux. Puis un jour Viracocha, le créateur, était descendu sur la terre et, accompagné d'Inti, l'oiseau sacré, avait pris forme humaine.

Viracocha et son compagnon aimaient à parcourir montagnes et pampas. Et dans chaque village où ils passaient, ils se faisaient reconnaître.

Un matin, ils arrivèrent tous les deux à Urcos, petite localité qui, dans la vallée de Cuzco, abritait en ce temps-là des hommes riches et d'immenses troupeaux de lamas.

Et en ce premier cycle du printemps, les villageois d'Urcos se préparaient à fêter l'Ayrihua : pour eux, c'était l'ouverture de la saison des travaux des champs et ils allaient demander à leurs Dieux de veiller sur leurs récoltes.

Devant la demeure de Manco Capac, Maïna, la jeune servante, s'activait près du feu où cuisait le maïs. Deux jeunes lamas qui se réchauffaient à la flamme du foyer jouaient entre eux, ce qui amusait fort Sinchi-Roca, un bébé qu'elle portait sur son dos, maintenu par une pièce de tissu.

Tout en surveillant la cuisson des mets qu'elle servirait au repas du soir, elle pensait au sorcier qui avait dit à son maître :

— Écoute bien, Manco Capac, Viracocha viendra chez toi après les réjouissances de la fête de l'Ayrihua. Dès maintenant regarde autour de toi et veille à ce que toute chose, dans ta maison, devienne propre et brillante ; dis à tes femmes de préparer les offrandes et que tout soit prêt pour recevoir Viracocha et Inti, l'oiseau sacré qui connaît tout.

Et sans attendre de réponse, le petit vieillard aux yeux fureteurs s’était penché vers Manco Capac et lui avait murmuré des choses que la pauvre servante ne devait pas connaître.

Mais la rêverie n’allait pas faire oublier à Maïna son devoir : des deux mains elle souleva l’enfant qui, sur son dos, s’était endormi et rapidement le porta sur sa couche.

Puis elle était sortie en courant de la maison de ses maîtres pour se rendre au champ sacré. Là, elle avait dégagé une grosse pierre sous laquelle elle avait depuis quelque temps caché des roseaux. Car Inti lui était apparu :

« Va, Maïna, que tes mains arrachent les grandes herbes, que la joie emplisse ton cœur afin que tu puisses les tresser ensemble, car je veux que tu me confectionnes une cage ! »

Or, ce jour-là, Maïna vit qu’elle avait assez de roseaux ; elle eut tôt fait de les assembler et de les entrelacer et en quelques tours de mains la cage fut terminée.

À cet instant, un grand bruit se fit dans le ciel et Inti se montra.

Alors, il vola vers la petite Indienne et, d’un bec assuré, il s’empara de la cage.

Maïna, tête baissée, éblouie par la clarté qui émanait du plumage d’Inti, avait clos les paupières. Durant quelques instants, elle resta ainsi abîmée dans ses réflexions, mais, à l’horizon, le soleil allait disparaître.

« Demain sera un très grand jour », pensa la jeune fille en ouvrant les yeux.

Mais Inti avait disparu.

Maïna se hâta vers l’habitation de Manco Capac. Ce soir, elle préparerait avec les autres servantes les tuniques et les robes tissées de fil d’or ; elle sortirait de leur cachette les diadèmes et les ceintures brodées et les riches vêtements qui ne servaient qu’une fois l’an à ses maîtres. Lorsqu’elle franchit le seuil de la demeure de Manco Capac et de sa femme Mama Ocllo Huaco, ceux-ci lui demandèrent d’où elle venait.

La jeune fille devint toute rouge et murmura d’un ton contrit :

— Même s’il doit m’en coûter la vie, je ne peux pas vous dire d’où je viens.

Courageusement elle attendait la punition que, dans pareil cas, une servante devait recevoir.

Mais Manco Capac et son épouse ne lui firent aucun mal. Et Maïna se retira dans l’enclos où se tenaient les autres esclaves qui appartenaient aux

maîtres vénérés.

Alors Maïna se mit à chanter, et dans l'air pur du soir la mélodie indienne monta vers Viracocha et Inti.

L'oiseau sacré penchait la tête et écoutait les sons harmonieux qui venaient de la maison où, bientôt, il allait se rendre.

PRÉPARATIFS DE FÊTE

Viracocha et Inti venaient d'arriver à Urcos, la région où le jour et la nuit s'équilibrent. Assis sur un rocher qui surplombait la vallée, ils se reposaient des fatigues du voyage. Viracocha s'adressa à Inti qui, dans sa cage, lissait les plumes de ses ailes.

— Manco Capac s'éveille dans sa maison, que tu peux apercevoir tout en bas. Lui, le vainqueur des trois Ayar, prendra bientôt le titre d'Inca, car telle est ma volonté.

L'oiseau sacré fixait de son œil perçant le toit de chaume de l'élu, puis, se retournant vers son maître, lui dit :

— Je mets mon savoir à son service et je m'engage à le conseiller ; grâce à toi, Viracocha, je connais le secret de sa destinée et ce que sera la vie de ses descendants.

Dans sa chaumière, Manco Capac et son épouse, tout en conversant, sortaient des cachettes la vaisselle d'or, signe de leur noblesse.

Sinchi-Roca, leur fils, dormait encore, veillé par une de ses sœurs.

Maïna se mit à la porte de l'enclos et jeta un regard au soleil qui, déjà haut dans le ciel, indiquait que l'heure de la fête allait sonner. Sur le cadran solaire, l'heure était marquée et, à l'instant précis où l'astre du jour s'arrêterait sur le cercle d'argent, l'Ayrihua annoncerait au peuple le temps des prochaines récoltes.

Alors tout le village se rendrait au champ sacré où le soleil a un espace de terre que nul ne peut acquérir.

Les hommes et les femmes sortiraient de leurs habitations, tenant serrés contre eux de grands totems en forme de fleurs, de fruits et d'animaux familiers, tandis que les enfants, chaussés d'ojata(2) et vêtus d'une blouse de vigogne, se bousculeraient dans les rues en soufflant dans leurs flûtes à cinq trous.

Des jeunes gens portant la bêche d’or qui servirait à remuer le champ de la communauté, conscients de leur charge, se rendraient gravement vers le lieu béni par le Dieu dispensateur de biens.

VIRACOCHA ET INTI CHEZ MANCO CAPAC

Les réjouissances de la fête de l’Ayrihua prenaient fin. Chacun se préparait au départ : des groupes de jeunes gens et de jeunes filles se dispersaient dans les sentiers des alentours et les plus âgés décrochaient des murs de leurs maisons les franges d’or qu’ils y avaient mises le matin même.

Manco Capac et son épouse, assis sur les fourrures qui, dans la salle commune, garnissaient le sol, dînaient, leur assiette d’or posée sur les genoux. Sans prononcer une parole, ils mangeaient l’épi de maïs, symbole de richesse, et, avec des gestes pieux, décortiquaient un à un les grains qu’ils mastiquaient lentement.

C’est alors que Viracocha entra dans la demeure de Manco Capac ; il était déguisé en mendiant et portait sur son épaule une cage dans laquelle sommeillait un condor.

— Salut, braves gens, fit le Dieu d’un ton allègre. Donnerez-vous à l’homme affaibli par une longue marche un de vos beaux épis ?

De la main Manco Capac fit signe à l’arrivant de s’asseoir et offrit au nouveau venu l’aliment qu’il désirait.

Viracocha, en s’asseyant, posa à ses pieds la cage, puis, après s’être restauré, remercia son hôte de l’hospitalité qu’il recevait si généreusement.

— Je suis étranger à la région, fit-il encore, et depuis que je suis parti de chez moi, je ne compte plus les jours et les nuits ; j’ai parcouru beaucoup de chemin, frappant à toutes les portes que je rencontrais, mais jamais je n’ai reçu pareil accueil et nul n’a été capable de m’offrir ce que tu viens de me donner.

Maïna, accroupie dans un angle de la pièce, fixait l’oiseau sacré qui, dans sa cage, s’était éveillé.

— C’est Inti, pensa-t-elle, et son cœur battit à tout rompre.

Une clarté éblouissante emplit soudain la salle. Les fourrures sur lesquelles étaient assis Manco Capac et sa femme devinrent toutes blanches. Puis le visage de chacun se couvrit d’une lumière dorée.

— Oui, disait le vieillard, si je suis venu chez toi, c'est que depuis longtemps tu as été choisi par moi, car tu es le vainqueur de la grotte où tu es né et où rien ne se meurt. Le temps est venu de laisser aux hommes un message et c'est toi, Manco Capac, qui le leur porteras. Inti qui m'écoute restera parmi vous, car il connaît les destinées du monde, les tiennes et celles de tes descendants, et sans lui rien ne peut s'accomplir. Tu seras le premier Inca qui régnera sur le pays.

Le bébé Sinchi-Roca s'était approché à pas menus d'Inti ; l'enfant tentait d'introduire ses petits doigts potelés à travers les barreaux de la cage.

Viracocha se retourna et caressant d'un geste noble sa longue barbe, dit au fils de ses hôtes :

— C'est toi, Sinchi-Roca, qui apprendras d'Inti les secrets du royaume lorsque, devenu plus grand, tu régneras sur le pays de ton père.

Inti regarda le bambin de ses yeux perçants et, d'un cillement de paupières, l'éclaira d'une lumière bleue : c'étaient les lueurs du matin que l'enfant recevait sur les joues ; puis, d'un autre clin d'œil, le front de Sinchi-Roca devint mauve, de la couleur du crépuscule.

— Ainsi, dit Viracocha au fils de Manco Capac, tu connaîtras toutes les choses qui arriveront dans le royaume, du lever du soleil à son coucher.

Puis Viracocha, se levant, tira de sa besace le Topayauri, c'est-à-dire le sceptre de la future dynastie Inca, et le Dieu sortit encore de dessous sa cape le Napa, étendard sacré, emblème de la majesté et de la puissance.

— Manco Capac, murmura Viracocha, enfant immortel de la lumière première, fils de ma lumière, je te fais maître des destinées de ce peuple. Fuis l'ombre et sois toujours l'astre impérial.

Et c'est ainsi que Manco Capac régna le premier sur l'immense territoire du royaume Inca.



Sinchi-Roca, le très doux

DANS la salle du sanctuaire, le prétendant au trône attendait l'arrivée du grand-prêtre.

Manco Capac, l'Inca, venait de mourir. Après un long règne, il laissait l'empire à son fils Sinchi-Roca.

Près du défunt, Inti, l'oiseau sacré, veillait. Durant de longues années, il avait mis son savoir au service de Manco Capac et il s'apprêtait à assister son fils de la même manière.

Le jeune prince, paré de ses ornements royaux, était d'une grande beauté, mais son visage était triste. Dans quelques instants, la cérémonie de l'élévation à la Tiyana(3) allait commencer, et la douce Mama Ocllo Huaco, sa mère, entrerait pour toujours dans la maison des femmes du Soleil.

L'Empereur, mort depuis la veille, avait pris place sur le siège sacré du sanctuaire de Cuzco. Le vieillard semblait dormir, les cheveux couverts de poudre d'or, les mains fermées sur les feuilles de bananier où était écrite l'histoire de son règne. Son visage était serein.

Dans la salle funéraire, les hommes requis à la besogne de l'embaumement attendaient le signal du grand-prêtre qui leur permettrait de s'emparer du monarque et de le transformer en une idole rutilante d'or.

Sinchi-Roca, immobile, debout face à son père, le regardait douloureusement et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Sèche tes pleurs, fit soudain Inti. L'heure est venue de donner aux hommes de ton empire un autre chef ; reprends confiance, car ton père vient de rejoindre le soleil et chaque jour ses forces, mêlées à celles de l'astre

tout-puissant, t’apporteront l’énergie utile à l’accomplissement de ton œuvre.

Sinchi-Roca écoutait l’oiseau sacré d’une oreille attentive, en essayant de comprendre le sens des paroles du Dieu. Mais Inti, dont les yeux soudain s’étaient éclairés d’une lueur phosphorescente, appelait Viracocha du regard.

Au même instant, la porte du temple s’ouvrit et un vieillard à barbe chenue entra dans le sanctuaire.

De son auguste main, il traça dans l’air des signes mystérieux puis, lentement, Viracocha – car c’était lui – s’approcha de Manco Capac qui, sur son siège, dormait de son dernier sommeil.

— Un siècle de règne, et te voilà, Manco Capac, vieux de tes cent quarante-quatre ans, dit le Dieu d’un ton grave, mais tout n’est pas fini. Même mort, ton esprit continuera à exercer son pouvoir, car le Soleil chauffera les tiens et ceux de ta descendance et dans ce rayonnement tu participeras à la vie de la nation comme si tu régnais.

Inti battit des ailes et un grand vent se leva ; du plus loin de l’horizon, les sables tourbillonnèrent au-dessus de la campagne et s’en vinrent tomber aux portes de la ville.

Un tout petit nuage, qui suivait cette marée sablonneuse, creva contre l’enceinte de la cité. Durant quelques instants l’eau ruissela tout autour de Cuzco, puis tout s’éclaira et un arc-en-ciel apparut dans le ciel apaisé.

Viracocha attendait, les yeux fixés sur le firmament, la fin de la tempête.

Le visage de Manco Capac se transformait et prenait un aspect étrange. La tête du vieil Empereur se métamorphosait, devenait toute grise et son corps en s’allongeant prenait la forme d’une colonne.

Viracocha, en touchant le souverain mort devenu une « pacarina[(4)] », murmura :

« De par ma volonté, Manco Capac, sois le totem sacré des hommes des générations des temps futurs, et de tous ceux qui se trouveront dans le désarroi ».

Dans la ville, les citadins s’apprêtaient à fêter le nouvel Empereur ; déjà les femmes et les hommes, vêtus de tuniques somptueuses, sortaient de leurs maisons accompagnés d’enfants turbulents.

Sinchi-Roca, le fils du premier Inca, allait devenir le successeur du fils du Soleil.

L’OISEAU SACRÉ

Dans le jardin impérial, il était un oiseau dont personne n’osait s’emparer.

À l’approche des visiteurs il s’enfuyait, léger et vif, et son cri s’entendait de très loin.

Le Couriquingue portait plumes blanches et noires et elles étaient sacrées.

Or, un jour l’Empereur Sinchi-Roca se promenait dans son domaine, vêtu d’une tunique de fine laine de vigogne, coiffé de la mascapaicha dont le gros pompon portait à son extrémité trois petites plumes.

Tout en marchant, le monarque rencontra le Couriquingue. Celui-ci, perché sur la branche d’un arbre, n’avait pas entendu venir le souverain et se tenait immobile.

Ce matin-là, Sinchi-Roca était de bonne humeur et vit dans cette rencontre un signe de bonheur.

— Sais-tu, mon bel oiseau, que seul j’ai le droit de te prendre et de te tuer ? En disant ces mots, l’Inca montrait au Couriquingue sa coiffure, la mascapaicha ornée des plumes noires et blanches.

L’Empereur souriait d’aise, béat d’admiration. L’oiseau apeuré voleta autour de Sinchi-Roca et son effroi fut tel qu’il tomba raide mort aux pieds du souverain.



L'oiseau, apeuré, voleta autour de Sinchi Roca.

Le nid du Couriquingue était dans l’arbre et deux petits œufs roses y attendaient leurs parents.

C’est alors que le grand Inca, comprenant que les petits de l’oiseau allaient périr sans la chaleur de leur mère, arracha de sa coiffure impériale les trois plumes de couriquingue et les mit doucement sur les œufs de l’oiseau mort.

Puis il s’en fut dire à ses serviteurs que, dans sa volière, il y aurait un nid supplémentaire et que deux oiseaux sacrés allaient naître.

L’Empereur Sinchi-Roca donna des ordres afin que, lorsque les nouveau-nés seraient devenus assez forts pour voler, ils soient remis en liberté.

Les jumeaux aimés des Dieux



N ne peut plus compter les millénaires qui nous séparent de l'époque où le jour et la nuit faisaient bon ménage, car, en ce temps-là, la lune et le soleil étaient frère et sœur.

Or, une femme nommée Ira, épouse du dieu Pachacamac, qui était de famille noble, mit au monde deux jumeaux. L'un était une fille et l'autre un garçon. Ira attendait son mari et ne se tenait plus de joie à l'idée d'apprendre la nouvelle à l'heureux père.

« Ah ! pensait Ira, comme il aimera cette petite fille dont le front pur brille comme un astre et mon gros garçon dont les joues s'illuminent si joliment le matin ! »

Mais Pachacamac ne rentrait pas. « Ne s'était-il pas attardé à pêcher le long de la côte, là où les gros poissons viennent nombreux ? » pensait la femme.

Ira attendait et commençait à trouver le temps long. Elle se consolait en regardant ses enfants et prenait part à leurs jeux.

Car, chaque jour, ils inventaient des divertissements nouveaux. Et c'était grande joie de voir la petite fille et le petit garçon qui, chacun à tour de rôle, se balançaient ; tous les deux allaient très haut dans le ciel, puis ils redescendaient, et tout autour d'eux la nature s'éclairait.

Un matin, Ira vit arriver un vieil ami de son père. Les yeux bridés de l'homme étaient remplis de larmes.

— Ma fille, dit l'Indien, Pachacamac s'est noyé en pêchant.

La voix de l'homme s'assourdit :

— Un mauvais sort s’est acharné sur lui et ce qui lui est arrivé est assez effrayant.

— C’est un grand malheur ! fit Ira en pleurant. L’Indien poursuivait. « Pachacamac s’est transformé en une île et il est condamné à rester ainsi durant toute l’éternité. » L’homme ajouta pour consoler la pauvre femme :

— Tu pourras le voir : il est devenu tout vert du feuillage des arbres et son ventre rempli de cailloux est habité d’insectes ; sa tête couverte d’un massif de fleurs mauves est parfumée.

Mais Ira pleurait toujours, car elle savait qu’une île ne pourrait lui parler ni l’écouter, ni la faire rire le soir à la veillée, et qu’elle ne verrait plus étinceler au fond des paniers de roseaux les poissons rapportés par son mari.

Puis elle essuya ses larmes et prit une décision.

Elle irait voir son époux transformé en île. En hâte, elle habilla ses enfants et sortit de sa hutte. Il faisait nuit, et la petite fille ne brillait plus de cette belle clarté bleue dont Ira aimait tant la couleur. Le petit garçon aussi était terne et il ne s’illuminait plus comme de coutume.

LA RENCONTRE DE WA-KONG

Ira marchait dans la nuit en serrant contre elle ses deux enfants. Elle chemina longtemps sans rencontrer personne ; seuls les condors en quête de nourriture faisaient entendre leurs cris, tandis que les lamas gémissaient tout alentour. Mais la brave Ira n’avait pas peur. Pourtant le chemin devenait de plus en plus difficile, et les bambins étaient las.

Ira comprit qu’elle devait faire une petite halte avant de reprendre la route. Près de l’endroit où elle s’était arrêtée, la jeune femme s’aperçut qu’une caverne lui offrait un refuge.

« Quelques instants de repos me redonneront des forces et les enfants pourront dormir un peu », pensa-t-elle soudain rassérénée.

Devant la caverne, un gros crapaud violet se tenait tout droit, arc-bouté sur ses pattes de derrière.

Effrayée par une telle vision, Ira recula.

L’animal ne la quitta pas du regard pour lui annoncer qu’il était le gardien d’un homme tout-puissant qui se nommait Wa-Kong.

C’est alors que le maître de la vilaine bête apparut. Wa-Kong fixa la jeune femme de ses yeux flamboyants et Ira devint rigide comme un poisson

séché.

L'horrible Wa-Kong proféra un juron, se jeta sur Ira et commença à la croquer à belles dents. Pendant ce carnage, les deux petits enfants s'étaient réfugiés dans un coin de la caverne et attendaient la mort.

Près du frère et de la sœur enlacés, une renarde allaitait ses petits.

Wa-Kong, qui venait de terminer son horrible repas, entra dans sa demeure et s'approcha des jumeaux.

— À votre tour, mes mignons ! fit l'ogre menaçant.

Ce fut la renarde qui répondit :

— Wa-Kong, sois prudent, ne mange pas encore ces chairs-là ; la viande que tu viens d'engloutir va te rester sur l'estomac, aussi prends quelque repos et, après avoir digéré ton repas, tu pourras tout à loisir manger ce dessert.

La renarde astucieuse ajouta : D'ailleurs, je vais veiller à ce que ces petites proies ne se dérobent pas.

Va dormir en paix, Wa-Kong.

L'ogre repu obéit à la sage et bonne conseillère et s'étendit sur sa couche de paille de maïs où il s'endormit sur l'heure.

LE RÉVEIL DE WA-KONG

Dans un coin de la caverne de Wa-Kong, la renarde, entourée de ses petits, veillait.

Wa-Kong, après avoir dormi très longtemps, s'éveilla et rencontra le regard des enfants d'Ira qui attendaient sagement dans un coin du lieu sombre.

Mais dès que les yeux de l'ogre se posèrent sur les jumeaux, une clarté merveilleuse envahit l'endroit. La renarde, qui était un animal très intelligent, comprit qu'un prodige venait de se produire. Cette lumière émanée des deux orphelins était celle du soleil et de la lune. La mort d'Ira les avait soudain libérés d'un sortilège et les deux astres avaient repris leur forme première.

Wa-Kong, surpris par les feux que jetaient les petits prisonniers, poussa un grand cri et devint aveugle et il se mit à courir comme un dément. Durant quelques instants les pas de l'ogre s'entendirent sous la voûte de la

grotte, puis, l’homme, fou de rage et de douleur, se jeta dans le gouffre qui s’ouvrait au fond de son antre.

La renarde restée seule n’en croyait pas ses yeux, tant le spectacle était incroyable.

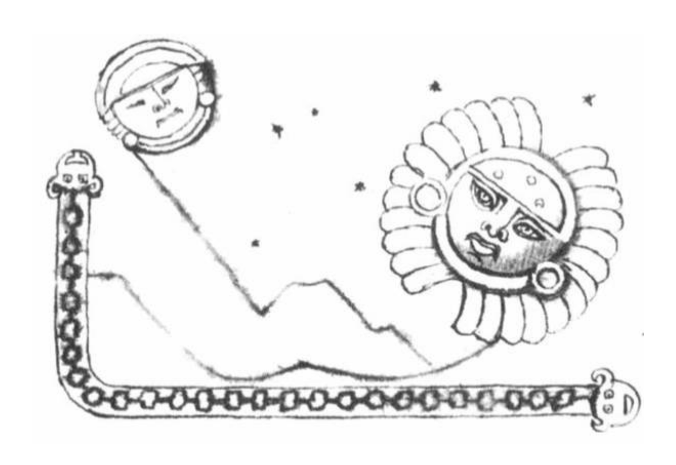
Le petit garçon, en s’arrondissant, perdait peu à peu son aspect humain et la lumière qui se dégageait de lui devint jaune comme de l’or. Quant à la petite fille, elle se métamorphosa aussi. Son visage, tel un masque, se détacha de sa face et fut remplacé par une sphère. C’était la lune dont les yeux fixaient la renarde d’un regard tranquille.

Soleil et Lune ne pouvaient rester plus longtemps dans cette caverne, avec pour témoin une renarde et un crapaud. L’horrible batracien s’était terré sous une pierre et, lui aussi devenu aveugle, coassait à la mort.

Ce fut la Lune qui, la première, sortit de la demeure de Wa-Kong et, avisant une liane qui pendait le long de la paroi de la caverne, s’y suspendit.

Le Soleil suivit son exemple. Et lentement, comme deux alpinistes, ils commencèrent leur ascension. Le ciel se laissait conquérir, et les étoiles attendaient leurs compagnons. Dans le firmament, elles étaient en effervescence et glissaient dans l’espace comme des patineuses ; venant à la rencontre des jumeaux, elles les fêtaient à leur manière.

Et voici pourquoi, encore aujourd’hui, par certains jours brûlants de l’été des plateaux andins, les étoiles filantes sortent de leur demeure.



Tonapa, le prophète



N des temps immémoriaux, rapporte une légende du pays Colla, vivait sur les bords du lac Titicaca un prophète répondant au nom de Tonapa, qui faisait des prodiges.

Les riverains du lac avaient renié leurs croyances ancestrales depuis longtemps et s'adonnaient aux vices.

Mais le prophète était un serviteur de Viracocha.

Ce jour-là, Tonapa priait. Vêtu d'une longue tunique blanche, ses beaux cheveux bruns flottant sur ses épaules, il demandait à Viracocha de pardonner aux habitants de Sicasica leurs péchés.

Debout devant la porte de sa chaumière, Huaman regardait méchamment le saint homme. L'indigène portait le poncho[5] dont usent les notables et, ainsi accoutré, prenait un air insolent.

Le prophète ne se souciait pas de lui, mais il n'avait pas besoin de le voir pour deviner les pensées qui agitaient Huaman. Hélas ! il n'ignorait pas que seul le mal hantait les gens de l'endroit, qui passaient leur temps à accomplir des méfaits.

Et Tonapa souffrait de savoir ses frères tombés si bas.

Soudain, Huaman se leva et, en sifflotant, se dirigea vers les roseaux qui poussaient en grande quantité près du rivage.

Notre homme avait son idée, car il venait d'apercevoir l'un de ses voisins, Anasis.

Celui-ci à l'affût, couché dans les hautes herbes, un sourire fourbe au coin des lèvres, guettait les ibis.

C'était le printemps, l'époque où les oiseaux couvent leurs œufs, et l'abominable Anasis chassait.

— Dis-donc, fit Huaman d'une voix basse en s'approchant d'Anasis, Tonapa est là, tout près de nous, il t'espionne.

L'homme, dérangé dans ses occupations, maugréa.

— Ah ! celui-là commence à m'ennuyer ; hier, il est venu chez moi et il s'est permis de verser toute ma chicha(6) à terre, puis il m'a fait un discours. Comme j'étais ivre, je n'ai pas compris grand-chose à ce qu'il racontait, mais tout ce que je sais, c'est que j'en ai assez de le voir.

Maintenant, les deux hommes parlaient tout bas et semblaient comploter ; leurs visages reflétaient la méchanceté et leurs petits yeux bridés luisaient d'un éclat sauvage.

Le Prophète les regardait avec tristesse mais, sans leur adresser une parole, il s'éloigna d'eux.

Au marché de Sicasica, des paysans commençaient à déballer les produits de leurs fermes et à installer leurs éventaires.

Anastis, tout essoufflé, arrivait sur la place où il venait dans le dessein de haranguer les marchands.

— Ohé ! les camarades, venez par ici, criait-il à ceux qui voulaient l'entendre ; j'ai quelque chose d'important à vous raconter.

Aussitôt tous les villageois de s'approcher et de l'écouter, car Anasis avait la réputation d'être l'homme le plus rusé du pays. Et ce que disait Anasis les intéressait, car il s'agissait de Tonapa.

Tous les riverains du lac étaient mécontents de la présence du prophète parmi eux.

— Oui, dit le chasseur d'ibis, cet idiot veut que nous brûlions nos idoles et la déesse de la chicha doit être arrachée de son socle ce soir, par Tonapa lui-même. Est-ce que vous allez rester dans vos maisons maintenant que vous êtes au courant des intentions du prêcheur ? demanda Anasis.

L'orateur, la bouche tordue par la haine, donna le signal du départ.

— Allons, viens, Huaman, et vous, les autres, suivez-moi !

Dans la foule quelques femmes hurlèrent :

— Il faut tuer Tonapa !

Et tous se mirent en marche, hurlant et vociférant. Ils arrivèrent donc à l'endroit où habitait le prophète. Tonapa, immobile, dévisageant les arrivants de ses grands yeux pleins de bonté, ne disait mot. Anasis, s'adressant à ceux qui l'avaient suivi, leur dit :

— Puisque ce bandit veut détruire notre déesse par les flammes, qu'il soit lui-même brûlé, et il ajouta en ricanant : cette mort fera certainement plaisir à Viracocha, son maître tout-puissant !

— À mort ! à mort ! crièrent-ils tous ensemble.

Anasis, s'emparant d'une torche, cracha à terre et mit le feu à ce qui servait de lit au prophète. Une immense flamme monta vers le ciel, accompagnée des hurlements de joie des assistants.

Soudain tous les témoins de la scène tombèrent à genoux. Un profond silence se fit. Frappés de stupeur, les assaillants de Tonapa regardaient : les flammes, formant autour du saint homme une sorte de muraille, ne lui faisaient aucun mal.

C'est alors que Tonapa parla :

— Hommes sans cœur, cria-t-il avec indignation, n'avez-vous pas honte des mauvaises actions que vous commettez tous les jours ?

Les yeux du prophète jetaient des éclairs et sa voix était remplie de fureur.

— Vous tous qui m'écoutez, sachez que vos crimes offensent Viracocha et que vous en serez punis un jour.

Puis Tonapa, levant ses belles mains, s'adressa aux flammes et toutes disparurent pour faire place à une superbe embarcation qui se mit à flotter sur les eaux du lac.

Tonapa prit son manteau qu'il étendit sur le lac et les ibis qui volaient au-dessus de la berge vinrent se poser sur le vêtement du saint homme.

Le prophète se retourna vers la foule épouvantée et dit :

— Ce que vous venez de voir vous ouvrira peut-être les yeux ; aussi, dorénavant, soyez bons et charitables.

Et tous ceux qui étaient massés sur la rive, tremblants et repentants, se mirent à genoux, demandant pardon à Tonapa de l'avoir méconnu, lui promettant de devenir meilleurs.

Dans un grand frémissement d'ailes d'oiseaux la barque s'éloigna et le prophète, le visage illuminé, remerciait Viracocha, le Seigneur.

Le radeau arriva sur l'autre rive puis, continuant d'avancer, il traça dans la terre un profond sillon. C'est ainsi, dit la légende, que le fleuve Desaguadero fut creusé.

Depuis ce temps-là, par les nuits claires, on aperçoit Tonapa qui revient sur les lieux, marchant sur les eaux et parfois, à l'aube, les Indiens rencontrent l'empreinte de ses pas sur le sable de la grève.



La colère du Dieu



CELA se passait au temps où la chaîne des Andes était habitée par des Dieux et en portait les noms.

C’était Inti Illapa, celui qui jouait dans le firmament avec sa fronde et faisait éclater les orages, qui occupait la cime la plus haute. Près de lui, Sara-Mama, la mère du maïs, lui tenait compagnie et, un peu plus loin, Quilla, la lune, voisinait avec les étoiles de certaines constellations que les Indiens vénéraient comme des mères.

Dans la vallée surplombée par le volcan où Inti Illapa venait de temps en temps chercher sa provision de feu au pied de la montagne, un jeune homme, nommé Riaco, se préparait à mener paître ses lamas, lorsqu’il vit les animaux donner des signes d’agitation ; la tête levée vers leur maître, elles gémissaient et refusaient d’avancer.

Or donc, Riaco était inquiet car, depuis le matin, le volcan fumait d’une manière telle que la campagne environnante en recevait un nuage de cendres.

Mais il n’eut pas le temps de réfléchir aux phénomènes qui se produisaient autour de lui, la terre se mit soudain à trembler et des cris d’épouvante s’élevèrent tout alentour.

— Ô vénérable Inti, que ta force se manifeste et fasse que ton fils rentre dans sa maison, murmura Riaco en s’agenouillant.

Mais la montagne se mit à cracher des flammes et, dans un fracas terrible, trembla pour la deuxième fois.

Les paysans horrifiés sortaient de leurs habitations ; affolés, ils criaient :

— Nous te donnerons des offrandes, Inti Illapa, et tout ce que tu voudras !

Les uns promettaient des plumes de colibri, les autres des boissons et tout l'or qu'ils possédaient, et ceux qui étaient généreux juraient d'immoler leurs troupeaux.

Riaco, pétrifié par la peur, était incapable de bouger ; il pensait à sa fiancée, qui était partie porter la quinua(7) à sa vieille mère malade.

C'est alors que la terre s'ouvrit devant le jeune homme et que son troupeau de lamas s'y trouva précipité.

Le jeune garçon regardait, hébété, le gouffre béant où venait de disparaître sa fortune. Horrifié, il vit soudain des flots de lave qui coulaient non loin de lui et dégageaient une chaleur épouvantable.

Mais Ayna était là-bas de l'autre côté du fleuve brûlant, morte peut-être, songeait Riaco. Des villageois en fuyant le bousculèrent et hurlèrent :

« Malheur sur nous ! Nous n'avons pas assez donné à boire à Inti Illapa et maintenant, furieux, le Dieu réclame sa ration ! »

Riaco ne savait plus que se lamenter sur la perte de sa fiancée et celle de sa fortune qui s'en était allée peut-être rejoindre la jeune fille au fond de la terre. Car la maman d'Ayna habitait tout près du cratère d'où jaillissait le feu d'Inti Illapa.

Pourtant, l'heure n'était pas aux réflexions, mais à l'action ; tout autour du jeune homme les maisons s'écroulaient avec fracas. Il pleurait comme une petite fille et cherchait vainement du regard Ayna dont il était séparé, d'un côté par la terre ouverte et de l'autre par la lave bouillonnante, car aucune issue ne lui permettait de courir à son secours.

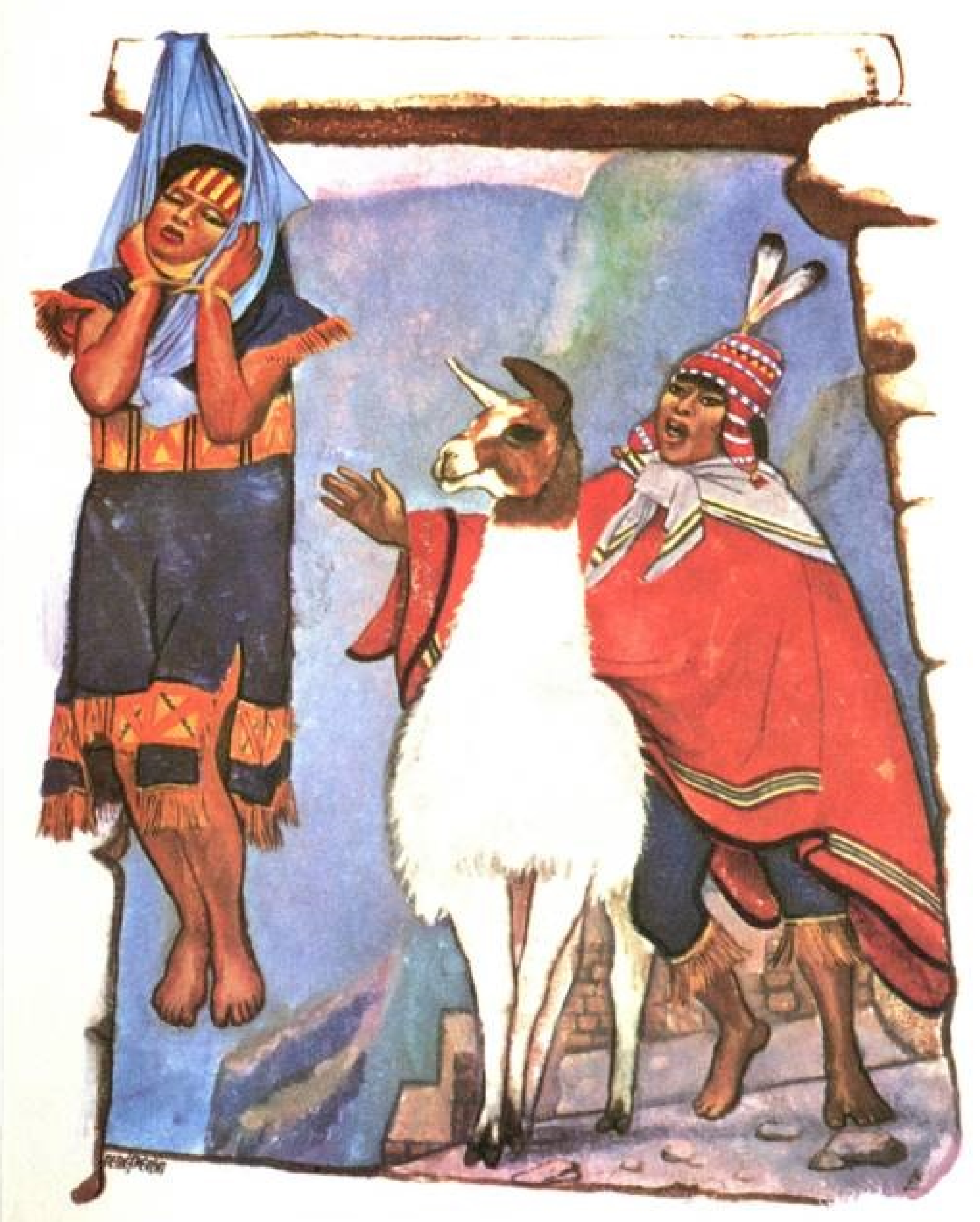
Soudain, l'un des lamas qui appartenait au jeune homme et qui avait été précipité au fond de la crevasse, venait de réapparaître. Miraculeusement, l'animal était remonté à la surface et, en sautant vers son maître, vint se réfugier contre lui.

Ô toi, mon très doux, te voici ! fit Riaco tout en prenant la bête dans ses bras. Miety était le plus bel échantillon de son troupeau et il avait été présenté au Dieu Inti Illapa lors de la dernière cérémonie des offrandes, aussi le jeune homme l'aimait-il beaucoup.

Mon petit lama, disait-il encore, toi qui as vécu l'instant d'un regard d'Inti Illapa, dis-moi où est Ayna, conduis-moi vers elle si tu le peux, aide-moi, vois combien mon épreuve est grande !

Miety s'agita et Riaco le remit à terre. L'animal prit dans sa gueule un des pans du poncho de son maître et le tira de toutes ses forces. Riaco comprit

aussitôt ce qu’il voulait et le jeune homme se mit en marche derrière lui. Ensemble ils longèrent le fleuve de lave, tout en évitant les crevasses et les champs dévastés. Longtemps ils cheminèrent. Enfin ils arrivèrent sur un piton rocheux qui leur offrait une plate-forme pour sauter de l’autre côté où une route s’ouvrait devant eux ; c’était justement le chemin qu’empruntait Ayna chaque jour.



Ayna était là, inanimée mais vivante.

Sur la piste où la terre ne tremblait plus, le lama s’arrêtait de temps en temps pour renifler, comme s’il cherchait à retrouver l’odeur de la chère disparue. Enfin, ils se trouvèrent devant la grotte des sacrifices. Riaco ne put retenir un cri : Ayna était là, suspendue dans le vide, inanimée mais vivante.

Le jeune homme se précipita vers sa fiancée et la délivra de sa périlleuse position. Ayna était sauvée ! Riaco, heureux, bénissait le Dieu d’avoir épargné la douce jeune fille.

À cet instant la colère d’Inti Illapa tomba, et le volcan cracha un dernier jet de flammes, puis le Dieu s’engouffra dans le cratère et s’y endormit d’un profond sommeil.

Dans le village d’Inti Illapa, le Dieu qui eut pitié, longtemps on parla de l’histoire de Riaco et du lama qui retrouvèrent la douce Ayna.



L’histoire du grand Yupanchi



LE vieil Empereur malade avait abandonné le pouvoir à ses dignitaires ; aussi, lorsque le prince Yupanchi, tout jeune encore, se vit désigné par les anciens pour mener le combat contre les Chancas, une nouvelle lumière vint-elle éclairer le royaume Inca et la dynastie entra dans l’Histoire.

Yupanchi était un garçon intelligent et courageux. Il décida d’attaquer les Chancas, car ceux-ci se préparaient au combat.

Cependant, l’heure était grave et, avant d’accepter le commandement de toutes les armées Incas, le jeune homme demanda asile aux prêtres de Susurpuquio.

Pendant trois jours et trois nuits, Yupanchi resta enfermé dans le sanctuaire pour prendre le temps de réfléchir ; il se soumit à des jeûnes et à des exercices religieux, médita sur la grande tâche à laquelle il savait maintenant ne plus pouvoir se soustraire.

Mais écoutons plutôt ce que dit le jeune Inca :

— Le murmure de la source montait vers moi et se mêlait aux chants des oiseaux dans le jardin du sanctuaire et je savais que je vivais l’un des moments les plus graves de mon existence.

» Je songeais avec angoisse à tout ce qui m’attendait si j’acceptais le commandement des armées de mon père. L’ennemi nous méprisait ; depuis le début du règne, il jurait de nous anéantir, aussi la tâche était-elle lourde à prendre.

» J’étais plongé dans un abîme de réflexions lorsque, soudain, une voix retentit derrière moi ; dans les buissons qui masquaient le ruisseau la clarté

jaillit.

» Je reculais, surpris, mais la voix s’adressait à moi.

— Yupanchi, si tu acceptes de prendre le commandement des armées Incas et de combattre leurs adversaires, c’est toi qui seras le vainqueur. Et ne crains rien, ajoutait le mystérieux personnage invisible, livre bataille le premier et si, au cours des combats, tu sens fléchir ton courage, je serai près de toi pour te secourir.

» Mon cœur battait très fort en écoutant ces paroles encourageantes et je ne pouvais plus douter de l’issue de la bataille ; je savais que je sortirais triomphant de ce mauvais pas.

» Puis en baissant les yeux, j’aperçus un miroir qui, dans les feuillages, brillait d’un éclat singulier. Je m’apprêtais à le ramasser lorsque, en me penchant sur l’objet, je me vis, seul, vêtu de mon costume de combat, portant la massue de guerre ; à mes pieds, je voyais tous les ennemis de l’Empire allongés à terre, et, de la vallée que je dominais, des exclamations de joie montaient vers moi : c’étaient celles de mon peuple.

— Vive Yupanchi, notre nouvel Empereur ! criait la foule ; et heureux, je m’acheminais vers Inti Huasi(8) où le soleil lui-même me remettait les emblèmes de la souveraineté.

» Ensuite la vision s’effaça. La voix s’éleva de nouveau près de moi.

— Va, mon enfant, disait-elle, que la lumière t’accompagne, la victoire est dans tes mains.

» Puis tout retomba dans le silence. À cet instant, il me sembla que la source coulait avec plus de force. Pensif, je ramassai le miroir resté dans les feuillages, et je me mis à le serrer contre ma poitrine. Une énergie invincible s’était emparée de moi ; j’étais rassuré quant au sort de mon pays.

» Ce soir, je pourrai donner ma réponse au Conseil des anciens. Et je me pris à murmurer :

— Astoiguaraca, à nous deux ! »

LES DEUX BATAILLES

Le chef des Chancas, superbement vêtu, attendait l’heure de réunir tous ses soldats ; la bataille était proche.

Il faisait encore nuit, et le camp plongé dans l'ombre s'éclairait çà et là de quelques brasiers. Les hommes de son armée dormaient encore mais lui, Astoiguaraca, le souverain et maître de tous les Chancas, veillait.

De haute stature, le cheveu brillant, il avait belle allure, et debout, sous sa tente, il songeait à la manière dont il allait attaquer.

À la tête de ses troupes il se rapprocherait de Cuzco ; il lancerait tous ses effectifs dans le premier combat. Trompant l'ennemi, lui, Astoiguaraca, s'emparerait de la ville des Dieux et un Chanca serait maître de Cuzco, la très grande. À cette pensée, le visage du barbare s'éclaira d'un sourire sarcastique.

L'astrologue de la tribu veillait aussi et, la crainte au cœur, n'osait se rendre à la tente du chef. Les oracles venaient de lui montrer de funestes visions. Mais le devin attendait le bon plaisir du monarque en tremblant.

Le grand Chanca n'avait cure des prédictions et, ne comptant que sur son propre effort, il se préparait à partir.

L'instant du départ fixé par Astoiguaraca allait sonner.

Le veilleur souffla dans une conque et, par deux fois, fit entendre l'appel aux armes. Lorsque la horde se mit en marche, le soleil se leva.

Cependant, Yupanchi attendait l'envahisseur sous les murs de la ville. Selon la prédiction, un combat singulier opposerait les deux adversaires à l'endroit où le prince avait vu sa victoire dans le miroir magique.

Tandis que le gros de l'armée Chanca attendait des ordres de son chef et que les soldats de Yupanchi en faisaient autant, les deux rivaux, qui s'étaient imprudemment avancés, se trouvèrent en présence.

Accompagnés de quelques guerriers, ils se jetèrent l'un sur l'autre, suivis des deux côtés par leurs partisans, et l'on vit un duel incroyable.

Le jeune Yupanchi, fort des avertissements que lui avait donnés le Dieu du sanctuaire, se battait avec une vaillance sans pareille.

De ce corps à corps effroyable, le prince sortit victorieux, tenant contre lui l'emblème tribal qu'il avait ravi à son ennemi Chanca.

Le visage ruisselant de sueur, le corps couvert de blessures, Yupanchi remerciait les Dieux, tandis que les siens continuaient de se battre, laissant à leur chef le temps de reprendre haleine.

Astoiguaraca, se voyant perdu, ne dut son salut qu'à la fuite, escorté des survivants de sa tribu et des soldats de l'arrière-garde qui n'avaient même pas eu le temps de prendre part au combat.

De retour au palais, Yupanchi fut reçu solennellement par les Ayullu et son cœur débordait de bonheur.

Le conseil des anciens, réuni sur l'heure, décerna au vainqueur le titre qu'il méritait ; dorénavant on le nommerait Pachacutec, ce qui signifiait en langage clair « celui qui a rendu le pays ».

Les Chancas, rentrés chez eux, dépités et furieux, jurèrent de se venger et préparèrent leur prochaine attaque.

Le second chef de cette tribu, le fameux Tomaguaraca, prit le commandement des troupes et, quelque temps après la défaite, se mit en marche à la tête de son armée.

Yupanchi Pachacutec, prévenu par l'un de ses espions de la décision que venait de prendre le général chanca, se porta à la rencontre de l'ennemi.

Mais la réputation des Incas ne devait pas être très flatteuse si l'on en juge par l'appel que le Chanca lança à Yupanchi. Dédaigneusement il apostropha les soldats de l'armée ennemie et invita leur chef à réfléchir :

— Rendez-vous, disait-il, ou bien, si vous jugez bon de continuer, vous subirez une défaite sanglante et il en sera fini de votre race.

Yupanchi, superbe et hautain, écoutait ces paroles de défi que lui adressait Tomaguaraca. Et c'est d'une voix ferme qu'il répondit à son rival :

— Retourne auprès de ton maître et dis-lui ceci : l'Inca Yupanchi Pachacutec est le fils du Soleil, gardien de Cuzco, la ville de Ticsi Viracocha Pachayachachi… Si je suis ici pour la défendre en tant que son représentant, elle appartient à Viracocha et non pas à moi. Dis à Astoiguaraca, ton souverain, que je l'accueillerai avec des égards s'il est prêt à jurer obéissance à Viracocha.

Puis le prince ajouta :

— Tu diras à celui qui nous mésestime qu'il sache que, désormais, les gens de Cuzco ne sont pas ici pour perdre leur temps en écoutant des discours mais pour trancher le différend par les armes. Si ton souverain est vainqueur, libre à lui de se proclamer le maître et de prendre le titre d'Inca. De toutes manières, dit-il encore, Viracocha donnera la victoire à son élu.

Lorsque le chef Chanca entendit ces paroles, il donna le signal du combat.

Comprenant que sa tentative d'intimidation n'avait pas réussi et voyant que, sans attendre, les soldats de l'Inca avançaient, les hommes d'Astoiguaraca bondirent sur leurs armes.

Le choc des deux armées en présence fut terrible.

Yupanchi Pachacutec, portant au côté son arc et sa fronde, brandissait sa hache et de très loin on entendit le cri de guerre qu'il lança à tous les échos, tandis que les rangs ennemis de Tomaguaraca donnaient l'assaut, armés de lances.

C'étaient des soldats entraînés au combat, aussi l'issue de la bataille resta-t-elle longtemps indécise.

Et lorsque le jeune Yupanchi, en plein cœur de la mêlée, aperçut son adversaire, il bondit, la rage au cœur, rapide comme l'éclair, entraînant ses gardes du corps et il hurla :

— L'ennemi de Viracocha est là, tuons-le ! Et d'un coup de hache, Yupanchi Pachacutec trancha la tête d'Astoiguaraca.

C'est alors que le second chef Chanca, venant à la rescousse, fut abattu à son tour et tomba mort aux pieds de l'Inca.

Le signal de la débandade fut donné. L'armée Chanca, vaincue, demanda grâce au héros qui venait de montrer tant de courage.

Le butin pris à l'ennemi fut énorme, car la victoire était totale. Yupanchi Pachacutec allait devenir l'empereur auquel Cuzco devrait son immense rayonnement.

Après cet événement, le jeune triomphateur se rendit au palais pour conter ses exploits au vieil Empereur, son père, et lui demander d'assister à son triomphe.

Les trophées furent présentés au vieillard. Puis on lui amena les prisonniers et, selon les coutumes incas, les vaincus, garrottés et nus, furent contraints de se coucher sur le sol ; l'Empereur, alors, marchant sur leurs corps, prononça la phrase rituelle :

— Je foule aux pieds mes ennemis.

LA RÉCOMPENSE DU VAINQUEUR

Peu de temps après la victoire, le premier geste de Yupanchi Pachacutec fut de se présenter au temple du Soleil.

C'était à Cuzco qu'il recevrait le pouvoir qu'il revendiquait de son vieux père et qu'il n'avait pu encore obtenir de lui. Ce serait donc le Dieu de la lumière qui le ferait monter sur le trône avant que l'auteur de ses jours ne mourût.

Et Yupanchi confiant savait que Viracocha lui donnerait ce qu'il désirait.

Dans l’enceinte de l’Inti Huasi, le temple du Soleil, l’animation régnait ce jour-là. Le valeureux prince, dont la beauté éclipsait celle de tous les hommes du royaume, entra dans le sanctuaire, et les assistants du temple se mirent à acclamer le héros.

Vêtu d’une tunique brodée d’or et d’argent, incrustée de pierreries multicolores, Yupanchi Pachacutec portait sur sa large poitrine le disque d’or, insigne de la race Inca. Les bracelets qui encerclaient ses poignets et ses chevilles cliquetaient, accompagnant sa marche d’un bruit joyeux.

Mais le héros allait interroger l’oracle. Les hauts dignitaires attendaient, impatients, à l’entrée du temple.

La récompense envoyée par les Dieux ne tarda pas à venir : Yupanchi Pachacutec fut sacré avant le temps maître des destinées Incas.

Aussitôt avertis de la bonne nouvelle, les nobles et les juristes se mirent à acclamer le vainqueur.

— Capac Inca ! Intip Churin ! criaient-ils de toute part, ce qui signifiait : Maître suprême, fils du Soleil, gloire à toi !

Tandis que dans le temple une belle cérémonie se déroulait, le pontife Villac Umu apportait en grande pompe le Llauto au nouveau souverain. Puis, d’un geste lent, il le posa sur la tête de Yupanchi ainsi que le turban de laine fine, rehaussé de broderies d’or, parsemées d’émeraudes.

C’est avec le titre de Pachacutec que le prince Yupanchi entra dans l’histoire du Pérou comme l’un de ses plus glorieux enfants.

L’EMPEREUR ET LA JEUNE INDIENNE

L’armée impériale était en marche. Les robustes guerriers avançaient d’un bon pas. Les quarante mille hommes de l’Inca suprême, le grand empereur Pachacutec, n’avaient pas revêtu leurs pectoraux de cuivre et ne portaient pas leurs grosses haches ni leurs lances effilées, mais tenaient chacun à la main une bêche.

Les chefs de cette magnifique escorte, dont les têtes étaient surmontées de plumets aux couleurs vives, brandissaient des oriflammes qui marquaient la présence de leur souverain parmi eux.

Précédant le cortège, marchait le généralissime. L’air altier, il suivait la litière d’or du monarque qui avançait majestueusement.

Les habitants des villages situés sur le parcours étaient accourus nombreux et, massés des deux côtés de la route, ils chuchotaient entre eux. Les vieux Indiens hochaient la tête et les femmes se tenaient serrées les unes près des autres en parlant à voix basse tandis que, dans leur dos, les bébés suspendus riaient, les regards perdus dans le ciel.

Une nouvelle extraordinaire circulait parmi le peuple assemblé.

Ica, la petite bourgade proche de la résidence de l'Inca, ne connaissait pas les bienfaits de l'eau et la cité déshéritée allait bientôt la recevoir.

Aussi quel événement, quel grand bonheur pour les habitants d'Ica !

En effet, les gens d'Ica devaient marcher très longtemps dans la campagne avant de rencontrer un torrent. Les femmes, le dos courbé sous les récipients, devaient descendre sur une berge parsemée de cailloux coupants. Après avoir recueilli l'eau précieuse, il leur fallait remonter et parcourir un long chemin.

Ica, ville bénie, serait bientôt nantie d'un canal. Pour tous, la chose était d'importance, car personne n'avait songé à pareille aubaine.

Et le jour de la chance était enfin arrivé. La grande armée qui s'acheminait vers Ica s'arrêta et tous les hommes qui la composaient se mirent à creuser. Une longue tranchée allait traverser la vallée et sa construction apporterait aux hommes qui la peuplaient la prospérité et le bien-être.

« Par mes oreilles et par mes yeux, c'est comme je te le dis ».

L'homme qui venait de parler tira d'un doigt expert le lobe de son oreille gauche et posa son auriculaire sur l'œil droit.

— Raconte, disait son compagnon, raconte, répéta-t-il.

— J'attends, frère, dépêche-toi.

Et ce que l'autre entendit fut si stupéfiant qu'il en oublia de regarder les soldats qui fermaient la marche de l'armée.

Oui, c'était de la joie et du bonheur dont parlait l'Indien aux yeux pétillants de malice.

— Figure-toi, frère, que ce canal nous le devrons à une jeune fille.

— Ah ! répondit l'autre ; elle va s'offrir aux dieux ?

— Mais non, gros idiot, ce n'est pas ça. L'homme reprenait :

— Notre empereur qui est, comme tu le sais, très sentimental, est tombé amoureux d'une de ses sujettes et celle-ci est native d'Ica.

— Et alors, je ne comprends pas où tu veux en venir !

L'autre fit claquer sa langue d'impatience et poursuivit :

— C’est que, pauvre imbécile, l’âme de cette jeune fille avait été touchée par la lumière qui émanait de celle d’un beau garçon qu’elle connaissait depuis sa plus tendre enfance. N’avaient-ils pas couru ensemble dans la vallée, gardé ensemble le même troupeau de lamas, lu dans les mêmes étoiles et lorsque, ayant atteint l’âge d’être, lui, un homme, elle, une femme, n’avaient-ils pas désiré de se marier ensemble ?

— Voilà qui ne m’explique pas l’histoire du canal, fit l’homme déçu au conteur.

— J’y viens, j’y viens, car c’est maintenant que l’histoire devient passionnante. Écoute plutôt :

» L’empereur, ayant fait venir la jeune fille et le jeune homme dans son palais, ne fut pas irrité comme le craignaient les deux pauvres petits.

» Pachacutec avait de la grandeur et ce qui vint à se passer le prouve. Au lieu d’être offensé, le grand Inca montra de la magnanimité.

— Que veux-tu ? fit Pachacutec à la douce enfant ; quel est ton souhait, car je veux te donner ce que tu désires. Ta fidélité de cœur me remplit d’aise.

La jeune fille devint toute rouge et se mit à trembler.

— Je ne désire rien, fit-elle en s’inclinant jusqu’à terre. Puis, hésitante, elle balbutia :

— J’habite Ica et la ville ne connaît pas les bienfaits de l’eau. Dans un murmure, elle ajouta : « Un canal, voilà ce qu’il faudrait à Ica ».

— Voilà, fit le conteur, pourquoi l’Inca suprême vient de commander à son armée de déposer les armes pour s’emparer de toutes les bêches du royaume.

Sur ces paroles, les deux hommes s’inclinèrent ensemble, les bras écartés, les mains ouvertes. Ils priaient.

Au loin, on entendait les premiers coups de pioche portés à la terre par les soldats d’un Empereur au cœur pur.

LA SAGESSE DE YUPANCHI PACHACUTEC

Dans tout le royaume, les combats se livraient presque sans discontinuer et Pachacutec, sentant le poids des ans se faire chaque jour un peu plus lourd à ses épaules, songeait à sa succession. L’Empereur savait que très

peu de temps le séparait de la mort, qui lui ferait retrouver le char conduisant au Soleil.

Pachacutec convoqua donc les membres des clans d'Hanan et d'Hurin Cuzco et leur fit part de ses desseins.

Le très majestueux Empereur était grave ce jour-là et, s'adressant d'un ton ferme aux anciens, il leur dit :

— Amis et parents, vous me voyez accablé sous le fardeau des ans. Pachacutec fit une pause et poursuivit :

« Il y a plusieurs années, j'avais choisi mon fils aîné pour être mon successeur ! mais je doute qu'il possède les qualités requises ».

L'Empereur paraissait las.

— Je vous donnerai donc un autre maître, mon second fils, qui, je le souhaite, vous rendra heureux.

Pachacutec fit un signe, l'ancien courba la tête et, à cet instant, un jeune homme entra ; il avait le visage ouvert, le menton volontaire. Respectueusement il baisa le bas de la tunique de son auguste père.

Puis l'Empereur se tut et l'un des Ayllu(9) se leva et remercia l'Inca de la confiance qu'il leur témoignait.

Le monarque prit son fils cadet, Tupac Yupanchi, par la main et le présenta aux plus hauts personnages de l'Empire qui se trouvaient tous là pour célébrer l'événement. Puis Pachacutec et sa suite conduisirent le futur Empereur dans la salle où les ancêtres dormaient de leur dernier sommeil.

Devant tous ceux qui avaient été dans le passé des grands de la terre, il parla à son fils comme un tendre père qui aime ses enfants. Et le prestigieux Inca prononça alors les paroles les plus belles que de mémoire d'homme on eût entendues.

— Mon fils, depuis votre naissance, vous avez vécu à Cosi Cancha où vous avez reçu l'instruction et l'éducation nécessaires à votre rang. Sachez que vous ne régnerez pas tout de suite car, si je vous ai fait venir aujourd'hui pour vous assurer que le Capac Onco(10) sera tissé spécialement pour vous, il vous faudra aussi attendre : « l'impatience est le fait d'un esprit mal formé et d'une volonté qui ne sait pas se dominer ».

Tupac Yupanchi, que l'on allait par la suite appeler le Brillant, avait baissé la tête et murmurait :

— Père, que je sois toujours votre fils obéissant.

Mais Pachacutec poursuivait :

— Si un jour les souffrances fondent sur vous, apprenez que le malheur est l’enclume de la patience.

Tupac Yupanchi allait régner et suivre l’exemple et les conseils de son père : il allait devenir un roi courageux, maître de lui, qui conduirait son peuple vers de grandes victoires.



L'étrange expédition de Tupac Yupanchi

CE soir-là Tupac Yupanchi avait le visage crispé. Sa sœur, la belle Curi, la tête recouverte d'une résille de fils d'or, lui tenait compagnie. Curi Coilur ne pouvait deviner les sentiments qui agitaient le cœur de l'Inca suprême. Tous connaissaient l'esprit d'aventure et le courage du grand monarque. Mais qui aurait pu dire que le puissant chef était sur le point de s'embarquer et de partir sur la mer accompagné d'une armée de vingt mille hommes ?

L'impatience faisait trembler les belles mains de l'Empereur et la présence de sa sœur paraissait le gêner. Comme il était très courtois, il se pencha vers la jeune femme et lui dit gentiment :

— Sœur, retirez-vous dans vos appartements, l'heure est venue pour vous de prendre du repos !

Curi se leva, ajusta sa cape de plumes de colibri et répondit en souriant à son frère :

— Je vous obéis. Et je souhaite que cette nuit vous soit douce !

Tupac, resté seul, fit signe à l'un des Indiens qui, pieds nus, attendaient à la porte de la salle du Palais et aussitôt le grand chambellan entra.

— Maître, fit-il en baissant les paupières, tout est prêt, nous pourrons appareiller lorsque le soleil se lèvera à l'horizon.

LE GRAND DÉPART

La flotte Inca attendait l'arrivée du puissant Tupac et de ses capitaines. La nuit bientôt allait fuir et les premiers rayons du soleil verraient les radeaux s'éloigner vers l'ouest.

L'une des embarcations prit la mer ; elle avait à son bord Tupac Yupanchi. La tête ornée d'un couvre-chef emplumé de rouge, vêtu d'une tunique couverte d'écailles d'or, l'empereur était beau. Son regard posé sur la mer, il songeait à ce que lui avait dit le sorcier :

— Très loin vers l'ouest existe une grande île aux trésors innombrables !

L'homme n'avait-il pas appris que la fameuse terre solitaire était riche ? Que les réserves en or étaient fabuleuses ?

Le bruit des conques montait vers Tupac et le rappelait à la réalité. En effet, car il voguait vers la terre aux richesses incalculables qui allaient bientôt devenir les siennes.

La famille impériale se tenait sur la grève. Curi, en regardant son bien-aimé frère, ne pouvait retenir ses larmes. L'impératrice, la mère de Tupac, dont le cœur battait très fort, priait.

LA TERRIBLE ATTENTE

Le temps passait lentement pour Curi qui, inquiète, ne pouvait rester en place. Son frère Tupac, parti depuis très longtemps, n'avait donné aucun signe de vie depuis son départ.

L'impératrice, leur mère, avait envoyé des émissaires. Les meilleurs marins restés à terre étaient partis à la recherche de l'empereur, mais tout cela était vain. La flotte de Tupac s'en était allée et plus jamais personne n'avait entendu parler d'elle.

Les gens du peuple avaient beau jeter la chique de coca contre les pierres des sacrifices, leur maître, le dieu du Soleil, restait sourd aux prières. La nuit, des feux étaient allumés le long de la côte. Les guetteurs ne jouaient plus au Pichca et il leur était interdit de s'endormir, ne fût-ce qu'un seul instant. La fête des Morts approchait : la flotte et son souverain ne revenaient toujours pas. Chacun, en se préparant à accomplir ses devoirs, songeait à Tupac et à tous ceux qui étaient avec lui, comme à des personnages morts.

Pourtant, un matin, l'un des guetteurs, comme il prenait la garde, vit surgir à l'horizon un point blanc suivi de beaucoup d'autres. Une flottille

importante fut rapidement en vue et le jeune garçon comprit vite qu'il s'agissait du maître et de ses hommes.

Les prêtres et les potentats du royaume, alertés, s'étaient préparés en un temps record. Ils se tenaient prêts à recevoir dignement leur Empereur.

Curi Coilur et sa mère l'impératrice étaient rayonnantes de bonheur ; toutes les deux avaient pris place sous la tente frangée d'or, tandis que le peuple s'était massé le long du rivage.

Tupac Yupanchi, debout au milieu de ses capitaines, retrouvait avec émotion la terre de ses aïeux.

Sur la plage des cris retentirent et des vivats éclatèrent.

Dès que l'Empereur entendit la voix des siens, il laissa éclater, lui aussi, sa joie. Chaque fois que l'un des radeaux de la flotte touchait la grève et que son équipage en débarquait, la foule enthousiaste l'acclamait frénétiquement. Ce fut du délire lorsque des hommes étrangers descendirent sur la rive. Car jamais les gens du pays Inca n'avaient vu de tels êtres. Ces inconnus étaient grands et robustes et leur peau noire luisait au soleil. Ils étaient nus et leurs têtes ornées de cheveux crépus leur donnaient un curieux aspect. Quelques Indiens s'approchèrent de l'un des sauvages et le palpèrent.

— Es-tu couvert d'une autre peau que la nôtre ? fit le plus audacieux.

Mais le pauvre inconnu ne put répondre à l'homme des Andes, car il ne comprenait pas son langage. Alors l'Indien frotta du doigt le bras de la surprenante créature, et, stupéfait, s'écria :

— Mais cette teinture tient ! Et quand il pleut, comment fais-tu pour garder ta couleur ?

C'était à qui parlerait et commenterait les événements, tandis que les officiers de la flotte impériale faisaient décharger les radeaux. Des caisses à claire-voie montaient des cris d'oiseaux et de bêtes inconnues. De grands singes velus sautaient sur la plage et se mêlaient à la foule.

La joie du peuple avait fait place à de frénétiques transports lorsque, de la grande embarcation, une statue fut descendue. C'était une idole au regard impressionnant ; dans ses yeux brillaient deux énormes diamants.

Tupac procédait ses hommes et, heureux, il s'avançait majestueusement. Après un an d'absence, le grand Inca revenait chargé de gloire ; il était le premier à avoir osé s'aventurer sur l'océan Pacifique. Parti à la découverte, il avait mis le pied sur les îles Hahua Chumbi et Nina Chumbi. Bien avant la lettre, il était le Christophe Colomb péruvien, un héros des mers.



Un autre Kon-Ti-Ki



CELA se passait à Chimu, au temps lointain où les hommes allaient nus et où, disséminés le long de la côte, ils vivaient en tribus.

Les femmes portaient sur leur dos les enfants enroulés dans des lianes. Les jeunes gens péchaient, tandis que les vieillards comptaient sur la plage les coquillages qui servaient de monnaies à la population.

Or, un jour, un cri, puis plusieurs s'élevèrent de la grève. Un point noir grossissait au large. Un radeau apparut. Hommes et femmes massés le long de la mer regardaient cette embarcation avec curiosité, car jamais ils n'avaient reçu aucune visite venue de l'océan.

Le radeau approchait rapidement du rivage. Bientôt, ceux qui attendaient sur le rivage aperçurent leurs occupants. C'étaient des hommes aux yeux bridés et à la face jaune qui les différenciaient des habitants de la côte. Ceux-ci, à la peau cuivrée, étaient de race différente.

Les étrangers venaient du Sud-Ouest et avaient choisi pour débarquer l'endroit de la côte où les forêts équatoriales laissaient une place aux longues plages de sable fin.

Les nouveaux arrivants descendirent du radeau et commencèrent à sortir des coffres des perles nacrées qu'ils faisaient couler entre leurs doigts.

Les habitants de la côte n'avaient jamais vu de tels hommes ; intrigués par tout ce spectacle, ils essayaient de se faire comprendre des étrangers.

Leur chef s'appelait Naylamp et il était suivi de toute une cour.

D’autres embarcations surgissaient à l’horizon et, une à une, elles venaient aborder à l’endroit où leur maître avait mis pied à terre.

Des femmes et des enfants, tous vêtus de tuniques richement brodées, entouraient Naylamp qui, lui, porté par deux géants, souriait à la foule.

Les serviteurs, de jeunes garçons, prenaient des initiatives et s’activaient autour du puissant Naylamp.

C’était une scène curieuse qui, ce jour-là, se déroulait sur la plage de Chimu et aucun des assistants ne comprenait l’importance de l’arrivée des hommes venus du Sud-Ouest.

Mais le silence s’était fait soudain au sein de l’assemblée. Naylamp, devenu grave, recevait d’une jeune fille un manteau de plumes de perroquet rouge et une coiffure en duvet vert. Un enfant s’approcha respectueusement du chef et, se baissant, entoura les chevilles de Naylamp d’un lien de paille bleu. L’homme venait de recevoir de son subalterne les trois couleurs qui représentent la force, la lumière tout entière.

Naylamp était maintenant un roi. Avec les trois couleurs, il avait reçu une trinité qui, en le rendant invulnérable, lui donnait pouvoir divin.

Naylamp fit signe de la main et s’adressa à l’un des hommes nus.

— C’est toi qui es le plus sage et le meilleur de ta tribu !… Tu seras mon chambellan ici, dans mon nouveau royaume.

Celui à qui Naylamp venait de s’adresser n’en croyait pas ses oreilles…

Le Maître au visage jaune paraissait tellement sûr de lui, qu’il ajouta :

— Toi, Néo, et ta compagne Ena, vous ferez partie tous deux de ma suite. Ton nom est Néo, n’est-ce pas ? fit Naylamp en souriant.

Néo s’était agenouillé et balbutiait :

— Quel est le dieu qui t’a mis sur notre route ? Comment connais-tu mon nom et celui de ma femme ?

Le roi, dont les yeux brillaient d’un éclat particulier, répondit :

« Je sais tout. » À cet instant, l’un des serviteurs de Naylamp s’avança vers son maître ; il tenait dans ses mains une idole. C’était un soleil dont tous les rayons étaient constellés de pierreries. L’homme, les yeux baissés, tenait très haut l’astre du jour.

Et Naylamp dit :

— Grâce à ce soleil, je peux lire dans les cœurs, car je viens d’un pays lointain où les hommes que l’on nomme « Fils du ciel » sont tous des dieux.

Et le roi s’installa sur la terre des sauvages à la peau cuivré. Il construisit des maisons et des palais et ne retourna jamais dans le pays des adorateurs

du firmament.



Un guérisseur malicieux

RICA venait de quitter l’antre du sorcier et, tout le long du chemin, elle se répétait ses paroles, tellement elle craignait de les oublier.

« Lorsque la lune sera à son premier croissant, tu sortiras de ta maison et tu plongeras tes deux mains dans les excréments d’un lama noir. »

Mais Rica était peu intelligente et son entourage, ses parents et ses amis la traitaient tous comme une simplette. Tout le monde se moquait d’elle, car Rica n’avait jamais pu trouver de mari et, à l’âge où toutes les Indiennes étaient grand-mères, elle attendait toujours le fiancé désiré.

Rica, donc, était fort soucieuse.

— Vous avez la verruga, lui avait dit l’homme qui guérissait les maladies. Faites ce que je vous dis et vos maux disparaîtront.

La pauvre Rica avait payé sans broncher la consultation de celui oui avait pouvoir de faire disparaître la verruga. Mais elle n’avait pas osé lui demander quand le mal s’enfuirait.

Et tout en marchant, elle pensait : « Il ne m’a pas tout dit, il est peut-être intéressant de connaître le nom de ma maladie. Mais, ce qui serait beaucoup mieux, ce serait d’apprendre quand elle disparaîtra. »

Alors, Rica fit volte-face et revint sur ses pas, car elle avait la ferme intention d’en savoir davantage sur son sort. Même le visage impressionnant de l’homme, la peur qu’il lui inspirait ne la feraient pas revenir sur sa décision.

La naïve Indienne venait d'arriver devant la chaumière du sorcier et ce qu'elle vit lui fit pousser un cri d'horreur. Sur le sol, quelques gros crapauds, noirs et larges comme des chapeaux de bergers, sautaient en cadence.

Rica bondit en arrière. À ce même instant le sorcier sortit de son antre.

— Que me veux-tu encore, fille bornée ? cria-t-il.

L'Indienne balbutia quelques mots et resta figée d'épouvante.

— Allons, ma fille, qu'as-tu oublié ? fit l'homme en riant sous cape.

Rica lui montra ses mains gonflées de verrues et lui dit timidement :

— Vous avez oublié de me dire la date de ma guérison.

Et la vieille fille, en disant ces mots, foula du pied, par inadvertance, l'un des crapauds. Le batracien, contusionné par notre ingénue, se rebiffa, sauta, cracha finalement au visage de l'intruse. Le liquide visqueux coula sur les joues de Rica et retomba goutte à goutte sur les doigts déformés par la verruga.

Le sorcier, qui avait assisté à toute la scène, se mit à rire avec une telle force que tous les crapauds disparurent en quelques bonds dans les buissons les plus proches.

Rica, pétrifiée par la peur, regardait ses mains rendues visqueuses par le venin de l'animal.

— Eh bien ! qu'attends-tu, fit l'homme, pour me payer les deux tupacs que tu me dois ?

Mais la simplette se mit à crier et à pleurer, car elle ne comprenait pas pourquoi il lui fallait payer une telle somme.

— Après tout, vous ne m'avez rien conseillé et je vous ai déjà remis un tupac, disait-elle en se lamentant.

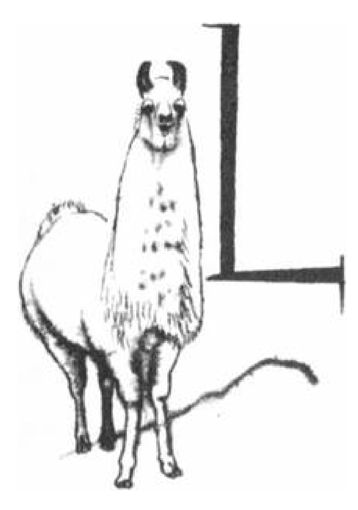
— Peut-être, lui répondit le sorcier, mais je suis le propriétaire de la bête qui vient de t'administrer un remède et tu dois me donner cet argent. Ta guérison est proche, pars vite ; dès que tu seras rentrée chez toi, tes mains reprendront leur aspect normal.

La consultante s'esquiva, non sans avoir déposé dans les mains du sorcier les pièces d'or demandées.

Depuis cet incident, Rica guérie dit à qui veut l'entendre :

— Ne croyez pas aux sorciers mais en leurs crapauds !

Le lama de la Porte du Soleil



L'EMPEREUR Huayna Capac, surnommé le Grand, avait porté les limites de son royaume bien au-delà de Quito, et l'immense territoire qui s'étendait des plaines de l'Amazone aux côtes du Pacifique était redouté, car il était gardé par une armée de plusieurs milliers d'hommes valeureux, habitués à l'obéissance aveugle et au mépris de la mort.

Mais le règne de Huayna Capac n'avait été qu'une longue suite de guerres et de massacres.

Sous sa tente, le vieil Empereur, plongé dans ses réflexions, semblait soucieux. Il était arrivé la veille à Tihuanaco, la ville sainte, pour y consulter l'oracle. Car le grand chef Inca se rendait compte que tout n'allait plus très bien dans certaines régions lointaines, où son autorité se faisait moins sentir que dans la vallée impériale dont il était le maître incontesté.

Huayna Capac, en laissant errer son regard sur l'une des étoiles qui apparaissait par l'ouverture de sa tente, ne pouvait s'empêcher d'être nerveux.

Lui, le fils du Soleil, le parent de tout ce qui, dans le firmament, commandait aux vents, à la pluie, à l'éclair et au tonnerre, devait attendre que la lune fût parvenue à se faire toute ronde.

Allongé sur un lit couvert d'un somptueux tissu d'or, le souverain cherchait le sommeil, mais c'était en vain, car il remuait de sombres pensées.

— Tihuanaco ! balbutia l'orgueilleux monarque, puisses-tu m'apporter le bonheur !

Dans cette ville existait un sanctuaire : c’était le temple du Soleil, ainsi nommé car, dès que l’aurore pointait à l’horizon, l’astre du jour dardait ses rayons dans la demeure que Manco Capac, premier Empereur de la dynastie Inca, avait construite pour lui.

Huyana Capac leva la tête et son regard perçant, qu’aucun de ses sujets n’avait le droit de rencontrer, se posa sur une idole, Marna Pacha(11), qui, en face de lui, veillait sur sa haute destinée.

— Dis-moi, mère, toi qui règles sur la plante l’intensité de la chaleur, toi qui veilles sur le mûrissement de l’épi de maïs, dis-moi quel sera mon sort ? Je sais que dans quelque temps l’oracle me l’apprendra, mais vois l’impatience qui me ronge et, si tu le voulais, pour me calmer, tu m’avertirais dès maintenant.

L’idole, dont la face était souriante, le regardait avec bonté ; en revanche, les deux pumas d’ébène, qui la supportaient sur son socle d’émeraude, le fixaient d’un œil effrayant.

L’Empereur devait-il en conclure que les prédictions n’allaient pas être favorables ? Mais Huyana Capac était un homme courageux ; il accepterait le sort tel qu’il lui serait réservé.

Le grand Inca sursauta en entendant un bruit de pas.

« Sans doute l’une des servantes affectées au remplissage des vases sacrés qui se dirige vers le temple », pensa-t-il.

Soudain la portière qui masquait l’entrée de sa tente se souleva et un homme entra ; les yeux clos, il fit quelques pas et tomba aux pieds du monarque !

Huyana Capac se leva précipitamment, laissant glisser de ses épaules le manteau blanc qui découvrait, ce faisant, sa poitrine où brillait une grande plaque d’or.

— Churi Inti(12), fit le nouveau venu, le lama du sacrifice donne des signes d’impatience et, avant que Quilla rentre dans sa maison, l’oracle va donner sa réponse.

La main de Huyana Capac trembla mais l’Empereur réprima cette manifestation de faiblesse et, d’une voix forte, ordonna au chasqui(13) de se retirer.

Les étoiles commençaient à pâlir dans le firmament où la lune cherchait du regard le corps d’un animal qui, sur la terre, allait être immolé.

Dans le cœur du monarque un grand tumulte se faisait. D’un geste théâtral, il prit la Mascapaïcha que son père lui avait léguée en mourant,

s’emmitoufla de son vêtement tissé de poil de chauves-souris et pensa : « Les Dieux vont parler. »

Dans l’enceinte sacrée, le lama s’agitait frénétiquement. C’était une belle bête au pelage blanc et soyeux ; le pauvre animal attendait dans son enclos l’instant d’être immolé. Il faisait pitié à voir, avec sa tête secouée de tremblements, car son instinct lui avait fait comprendre que sa dernière heure était arrivée.

Huyana Capac souleva le rideau de sa tente et se surprit à murmurer :

— Quilla, merci d’avoir accédé à mon désir et d’avoir avancé l’heure de la révélation !

Il regarda la Porte du Soleil que la clarté lunaire caressait d’une couleur irréelle et sourit à la lune qui s’acquittait si bien de ses devoirs d’épouse.

Sa noble mère ne lui avait-elle pas dit : « Mon fils, vous devez savoir que la nuit a sa signification et qu’elle est le symbole du bonheur conjugal ; elle est la rencontre du Soleil et de la Lune, des noces qui se renouvellent, chaque jour, à l’aurore. »

L’Empereur, dont l’agitation était grande, ne s’était même pas aperçu qu’il avait oublié d’appeler son chambellan, porteur de l’écran en plumes de colibri que son serviteur devait mettre entre lui et les autres hommes qui lui faisaient face.

Mais l’heure était grave ; Quilla ne s’attarderait que pour quelques instants auprès du Soleil, dont l’effigie sculptée dominait tous les bâtiments du temple.

Déjà, les grands-prêtres l’attendaient et, précédant leur monarque, ils entrèrent tous dans une immense salle carrée dont les murs, incrustés de saphirs, traversés par la lumière venant de l’extérieur, donnaient l’impression d’être faits de morceaux d’astres.

À droite, le Dieu du Soleil irradiait d’une douce clarté dorée et, à sa gauche, se trouvait une statue d’argent : c’était Mama-Cocha, la déesse de la Mer. Au-dessus des deux divinités, trônait celle de la Terre, surmontée des quatre étoiles de la Croix-du-Sud.

Sur un autel richement décoré d’ornements d’argent et d’or, le lama, solidement maintenu par deux jeunes garçons, attendait la mort.

L’un des grands-prêtres s’avança et frappa l’une des trois lunes d’or posées près de l’animal qu’il allait tuer puis, comme un automate, l’homme se saisit d’un poignard bien aiguisé. Alors une voix vibrante s’élevant dans le temple vint remplir de terreur tous les assistants.

— Huyana Capac, reçois de ta mère la lune cet avertissement ! Le temps des sacrifices est terminé, les guerres et les massacres d'hommes doivent cesser ! Ô vénérable Inca, prends le disque d'or ; par lui tu apprendras les événements qui vont suivre.

L'Empereur se pencha sur l'objet des oracles et ce qu'il y vit l'épouvanta : ses deux fils, Huascar et Atahualpa tombaient aux pieds d'un homme et tous les soldats incas fuyaient en abandonnant les deux cadavres. Puis des hommes vêtus étrangement, montés sur des animaux fantastiques, envahissaient le royaume.

— En effet, le sang de ta race sera répandu ; en signe de châtiment, l'empire Inca s'écroulera et, de la mer, viendra le guerrier blanc, poursuivait Quilla.

Huyana Capac était accablé et, dans un geste de supplication, il implora :

— Ô, toi la très bonne, toi notre protectrice, ne peux-tu nous épargner ce fléau ?

— Ne sois pas triste, Churi Inti ; les hommes qui débarqueront ici viendront pour vous instruire. Le destin les désigne pour accomplir une tâche utile et puis, tu dois le savoir, ton pays est déchiré par les guerres et toi-même, tu ne te sens plus chez toi.

La déesse avait raison ; Quilla venait de lui rappeler les horreurs qui régnaient en terre Inca.

Le dernier siège ne lui avait-il pas fait mettre à mort plus de deux mille prisonniers, deux mille défenseurs de Sacsahuaman ? Et leurs épouses qui s'étaient, à leur suite, jetées dans le brasier des bûchers !

Mais les temps allaient changer et, pour la première fois, l'Empereur entendait des paroles de paix.

À travers les murs transparents, la clarté filtrait et brusquement se transforma : le soleil apparaissait ; la lune, en s'enfuyant, avait chuchoté à l'oreille du Dieu la dernière révélation qu'il devait faire à l'Empereur.

La voix qui maintenant se faisait gutturale, résonnait dans le temple et Huyana Capac, le dos courbé, écoutait :

— Grand Inca, disait le Dieu des Dieux, des hommes d'une autre race viendront sur ton sol. Porteurs d'une grande vérité, ils enseigneront à ton peuple une religion nouvelle.

Un faisceau lumineux descendit sur le lama blanc, et la voix dit encore :

— Huyana Capac, libère celui que tu vas sacrifier ; ne lui fais aucun mal ; que cet acte de clémence soit ton premier geste de soumission.

Et le soleil se mit à auréoler la tête de Huyana Capac, et ce rayonnement était tellement intense que l'Inca sembla se métamorphoser en saint homme.

Rentré dans son palais, le monarque sentit ses forces décliner et une forte fièvre s'empara de lui. La prédiction allait bientôt se réaliser.

Sentant sa dernière heure venue, le vieil Empereur appela ses fils, ses femmes et ses serviteurs, puis il leur parla en ces termes :

— Je vous laisse en héritage des trésors immenses et l'Empire, mais n'attendez rien de lui, car votre sort est lié à une autre cause. Soyez donc résignés et acceptez sans révolte votre destin.

Dans un souffle il ajouta :

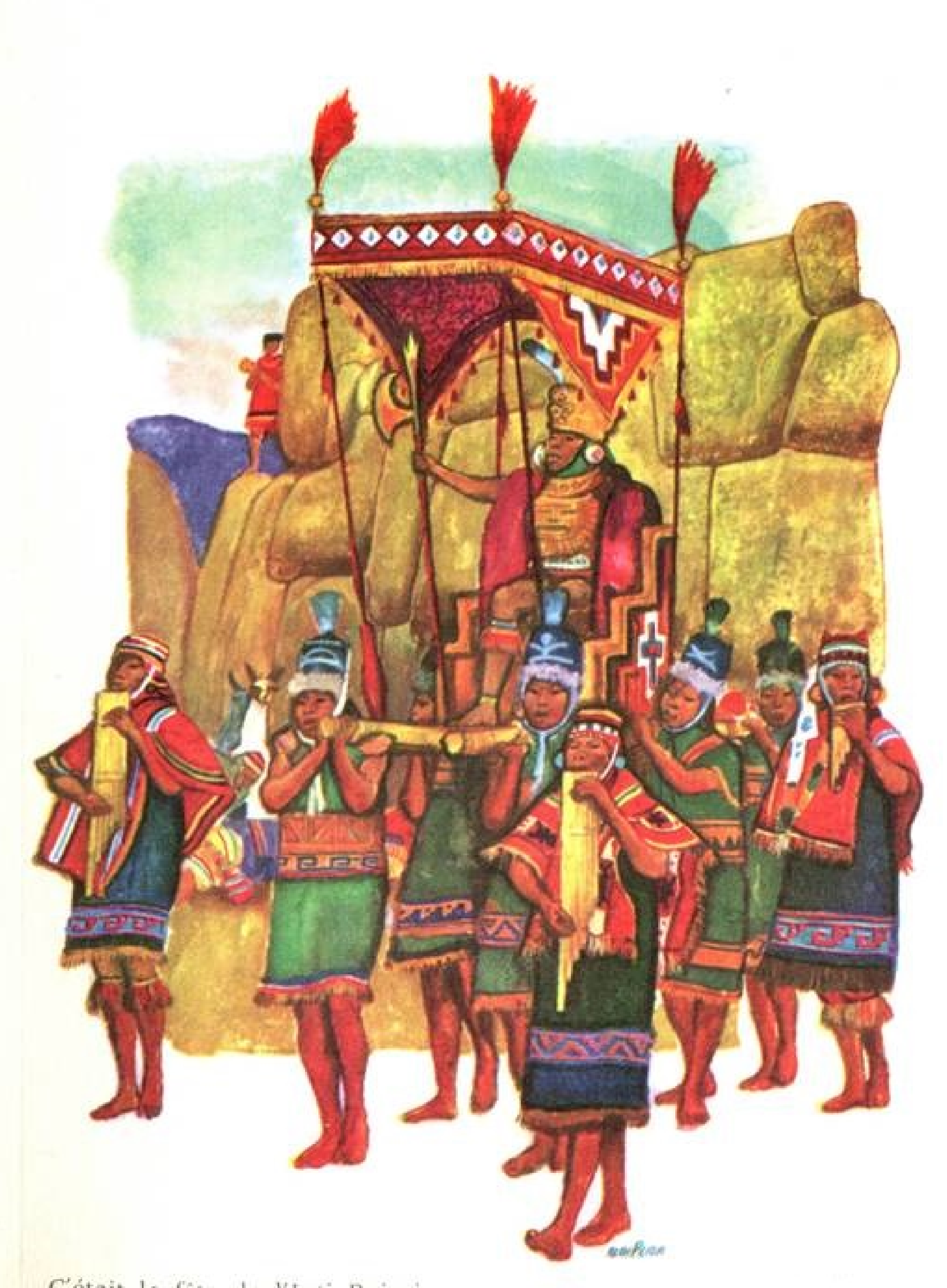
— Écoutez-moi bien, car ce que je vais vous dire vous remplira de joie : les étrangers venant de la mer et qui arriveront accompagnés d'un Dieu, vous apporteront la paix.

Partant à la découverte, Christophe Colomb débarquait sur un continent où des barbares ne connaissaient pas le nom du Christ tandis que, quelques années plus tard, François Pizarre allait rencontrer la terre Inca et son peuple, qui le recevrait comme un libérateur.

LE MAUVAIS PRÉSAGE

L'Empereur Huyana Capac, se faisant vieux, songea à se retirer de Cuzco pour se rendre à Quito, capitale d'une région qu'il venait de conquérir. Mais avant d'entreprendre ce voyage, le souverain se rendrait au temple du Soleil.

C'était la fête de l'Inti Raimi. Un grand événement se préparait dans la ville en liesse, car en ce jour glorieux le peuple célébrerait les mérites du monarque régnant et rendrait hommage aux monarques des dynasties précédentes.



C'était la fête de l'Inti Raimi.

Or, ce jour-là, Huyana Capac se dirigeait en grande pompe vers le sanctuaire. Deux palanquins rouges, où se tenaient ses caciques, ouvraient la marche, précédés par une équipe de soldats qui avançaient, enlevant en même temps les détritus qui jonchaient la route où passait le cortège.

Puis un groupe de jeunes garçons diversement vêtus parut, portant des armures faites de plaques d'or et coiffés de couronnes d'argent. Ils allaient au pas cadencé. Un escadron d'indiens encadrait la litière de l'Empereur en jouant de la flûte. Le souverain, mollement étendu sur des coussins garnis de plumes de perroquets de différentes couleurs, portait un manteau constellé de pierreries et regardait d'un air hautain le peuple qui se pressait sur son passage.

« Très grand et puissant Seigneur, fils du Soleil, que toute la terre t'obéisse ! » clamaient des milliers de voix, et tous se prosternaient jusqu'au sol devant l'Inca.

C'est dans une grande effervescence que le cortège arriva devant les portes du temple.

Huyana Capac entra dans la maison sacrée et se dirigea vers la salle du banquet où se trouvaient les hauts dignitaires et les nobles. Selon la coutume, les momies vêtues de somptueux habits avaient été installées devant la table du festin et, comme des personnes vivantes, semblaient écouter les chanteuses qui, à l'arrivée de l'Empereur, avaient entonné les romances exaltant la grandeur et les conquêtes des maîtres de la dynastie.

Huyana Capac prit place entre sa mère et son père défunts. Dans les cheveux des Malqui(14) brillait, à la clarté des torches, la poudre d'or que des femmes y avaient mise. Servi par de jeunes garçons dont les reins étaient ceints de pagnes, l'Empereur faisait honneur aux mets et aux boissons, et chaque fois qu'il portait la nourriture à sa bouche, il la présentait à ses parents.

Le repas achevé, deux officiers de sa garde vinrent déposer aux pieds de Huyana Capac les offrandes que chaque année ils lui donnaient à cette occasion.

C'était toujours l'instant que choisissait l'Empereur pour se lever et, escorté par toute sa cour, il sortait du temple.

Huyana Capac descendait les marches de la demeure du Dieu, lorsque ses yeux se posèrent sur un oiseau qui volait très bas dans le ciel, un aigle dont le vol était lourd, poursuivi par d'autres oiseaux de proie ; la bête épuisée s'abattit soudain devant l'Empereur en poussant un grand cri.

Huyana Capac fronça le sourcil, et dit à son intendant qui se trouvait près de lui :

— Homme, le malheur est sur nous, et c’est un funeste présage, fit-il encore, en portant la main à son front.

L’Empereur remonta dans sa litière en murmurant des phrases inintelligibles.

Le lendemain, Huyana Capac partit pour Quito. Escorté par une puissante armée et par des milliers d’indiens, il allait vers la cité où vivait son épouse favorite, la douce Duchicela.

Jamais il ne devait revoir Cuzco.



La plante de la fortune

A L’ÉPOQUE de l’âge d’or, dans la vallée andine, un petit village était florissant. Du matin jusqu’au soir, les habitants du lieu, dénommé Itau, s’activaient et dans le royaume ce village, souvent cité en exemple, avait la réputation d’un endroit où la paresse était absente.

— Vas à Itau, disait l’Empereur à son fils, et tu verras ce que je nomme courage.

L’enfant impérial écoutait attentivement ce que disait son père.

Dans le jour qui finissait, le monarque contait une des plus belles histoires de la terre inca. Le souverain paraissait ému en parlant des prouesses des gens d’Itau.

— Pourtant, ce ne sont pas des exploits militaires, poursuivait l’Empereur, car tu pourrais croire, mon cher fils, que je ne sais vanter que ces faits-là. Mais il y a d’autres actes qui prouvent à l’homme sa valeur et son courage.

Le vieillard posa sa main sur la tête du jeune garçon qui venait d’atteindre l’âge de la compréhension, aussi celui-ci était-il tout ouïe.

Itau, il y a à peine six récoltes de maïs, était un village où un homme oisif se trouvait mal à l’aise.

Chacun travaillait dur, et les jarres ne se remplissaient jamais tout à fait. Les voyageurs faisaient toujours un détour pour éviter la bourgade aux frugales nourritures.

Mais un jour, une vieille femme qui était très finaude, l’esprit sans cesse occupé à vouloir le bien des autres, se mit en tête de faire quelque chose pour Itau.

Un matin que Véa – c’était le nom de la brave villageoise – filait, une pensée vint l’assaillir. Et la bonne créature, emportée par sa rêverie, se mit à parler tout haut :

« Itau, un jour, sera riche, je le veux ! »

Cela dit, Véa fit le tour de sa maison, regarda une petite pousse qui, depuis le matin sortie de terre, se balançait au vent, et, en se penchant pour mieux la voir, elle entendit une voix :

— Femme, ramasse-moi !

Véa avait beau ouvrir ses yeux tout grands, personne n’apparaissait. Et la voix disait :

— Ramasse ces feuillages qui sont près de ton pied, et comme Véa ne comprenait toujours pas, elle éleva le ton :

— Voyons, ne fais pas la sotte, tire sur la pousse nouvellement sortie, sans toutefois en briser les racines, et va la replanter sur la rive gauche du torrent !

L’Indienne sourit, se baissa et extirpa du sol la plante. Docilement elle se rendit près du torrent, portant son précieux petit fardeau.

Et pendant le parcours, la vieille femme, très intriguée, se disait :

« Suis-je bête d’écouter n’importe quelle voix et encore, fit-elle, venant de la terre, je devrais me méfier. »

Véa était arrivée devant le torrent, lorsqu’elle vit sur sa rive un lama.

La bête, de couleur noire, la regardait d’un œil fixe. La vieille femme se pencha vers l’animal et fut soudain prise d’un certain respect pour lui. Enfin Véa gratta la terre juste devant la bête.

Quand le travail fut terminé, le lama cracha sur la pousse et, comme s’il eût été fort en colère, il lança sur elle plusieurs jets de salive.

L’Indienne, dont la stupeur était grande, murmura :

— Toi, dont la voix est si douce, pourquoi as-tu choisi un tel ami, un personnage qui inonde de sa bave ce qui t’appartient ?

Soudain, la petite pousse se mit à grandir, à grandir tellement que notre vieille futée comprit vite qu’elle allait tirer profit de ce prodige.

Aussi Véa ne bougea-t-elle pas de l’endroit miraculeux et demeura-t-elle toute la nuit devant la plante aux feuilles qui, devenues dentelées, étaient d’un beau vert pâle. Au matin, l’Indienne vit que des fleurs blanches étaient nées, puis, l’après-midi, apparurent des fruits, des boules luisantes qui, peu à peu, rougissaient au soleil.

Véa n’avait jamais vu une telle merveille. La plante croulait sous l’abondante récolte que l’Indienne s’empressa de cueillir.

Enfin, toute à sa joie, la bonne vieille courut au village et conta son aventure. Et quelques heures après que la plante eut jaillit de la terre, tout le pays s’interrogeait sur l’extraordinaire événement.

Tous les hommes assemblés dans la maison du chef tenaient dans leurs doigts les beaux fruits rouges amenés par Véa, mais nul n’osait mordre dans les curieuses boules que personne ne connaissait.

Chacun cherchait le secret de la plante, mais tous étaient perplexes. Ce fut encore Véa qui, prise d’un pressentiment, abandonna tous ceux qui ne pouvaient lui donner la clef du problème et s’en fut chez elle.

« Là, près de l’endroit où j’ai entendu la voix, je suis certaine d’en apprendre davantage qu’en restant avec ces vieux fous », songea l’Indienne en se penchant vers la terre.

C’est alors que la voix se fit entendre :

— Ma fille, sois assurée que cette plante, dont les produits sont comestibles, apportera à Itau la fortune. Aussi, ne crains rien, et mange le fruit rouge ; tu le trouveras d’ailleurs délicieux, ajoutait-elle d’un ton enjoué.

L’Empereur souriait d’aise. Il venait de terminer l’histoire du village où la fortune était venue en une nuit grâce à la perspicacité d’une femme et d’un lama rageur.

Et lorsque les Espagnols, arrivant à Itau, découvrirent le merveilleux fruit, ils le baptisèrent tomate et il devint un légume.



La baguette d'or

AUJOURD'HUI encore, dans des villages perdus sur les versants abrupts des Andes, de vieilles femmes racontent l'histoire du prestigieux Inca Ri. C'était il y a tellement longtemps que personne ne sait plus où il naquit ; pourtant, on parle d'une localité qui, non loin de Lima, aurait donné le jour à cet homme fabuleux, Inca Ri l'Indien.

Dès son enfance, il montra des dons si grands que ses parents, trop pauvres pour l'élever, le confièrent au prêtre de l'endroit.

À cinq ans, il lisait couramment sur les tables de pierre l'histoire du début du monde ; à douze ans, il était si savant que, tout en gardant les troupeaux de lamas, il avait appris à connaître la vie des astres et leurs symboles.

Le jour de ses quinze ans, il dit au prêtre, son tuteur :

— Père, laissez-moi partir !

— Où iras-tu et pourquoi ce désir soudain ? demanda le vieillard d'un ton désolé.

— Cette nuit, j'ai rêvé qu'une ville montait dans le ciel et que ses maisons, en retombant sur la terre, se transformaient en un métal si lourd que la cité en devenait éternelle.

Le prêtre, surpris d'entendre Inca Ri parler de cette manière, le questionna encore :

— Mais quel est le Dieu qui t'a fait pareille révélation ?

Inca Ri, drapé dans son poncho grenat et la tête couverte du bonnet en laine d'alpaga, semblait perdu dans un rêve sans fin : le jeune homme savait

qu'il allait quitter la maison de celui à qui il devait tout, et son cœur était lourd. Cependant il répondit :

— Maître, aucun Dieu ne m'est apparu, mais une voix s'est élevée en moi et m'a intimé l'ordre de partir.

« Enfant, disait-elle, le temps du départ est venu. Emporte avec toi un simple bâton et marche droit devant toi. »

À ces mots le prêtre tressaillit : il venait de se souvenir de la légende et les paroles gravées dans sa mémoire prenaient maintenant un sens :

« Un homme vertueux et bon enfoncera dans la terre une baguette et, en cet endroit, une ville sera construite. »

L'instant des adieux arriva et Inca Ri se mit en route.

— Va, lui dit le vieillard, et ne t'en retourne pas ; que ma bénédiction t'accompagne !

Le jeune homme chemina longtemps ; ses pieds écorchés saignaient, son corps était tout courbatu et c'est dans un état d'extrême fatigue qu'il arriva dans une vallée, juste avant que le dernier rayon de soleil ne disparût à l'horizon.

Le bâton accroché à son cou par une cordelette tomba soudain à terre : c'était le signal de la halte. Les rayons de la lune tombaient sur le visage et les mains d'Inca Ri et il ressentit une ardeur nouvelle.

Il s'agenouilla, baisa le sol et, comme on enfonce une épée dans la chair d'un homme, il fit pénétrer la baguette dans la terre.

Mais Inca Ri s'aperçut avec étonnement que le pauvre petit bâton se transformait peu à peu ; une baguette d'or se trouva bientôt à la place de l'autre. Et la voix qu'il connaissait bien revint en lui, comme la mer s'empare de la grève lors de la marée montante.

— Pars, Inca Ri, et dis au grand-prêtre qui se trouve tout près d'ici qu'en cet endroit s'élèvera la ville de Cuzco. Que les populations du sud et du nord se mettent en marche et qu'elles se hâtent la cité attend son lot de vies humaines. Va, et qu'il en soit ainsi !

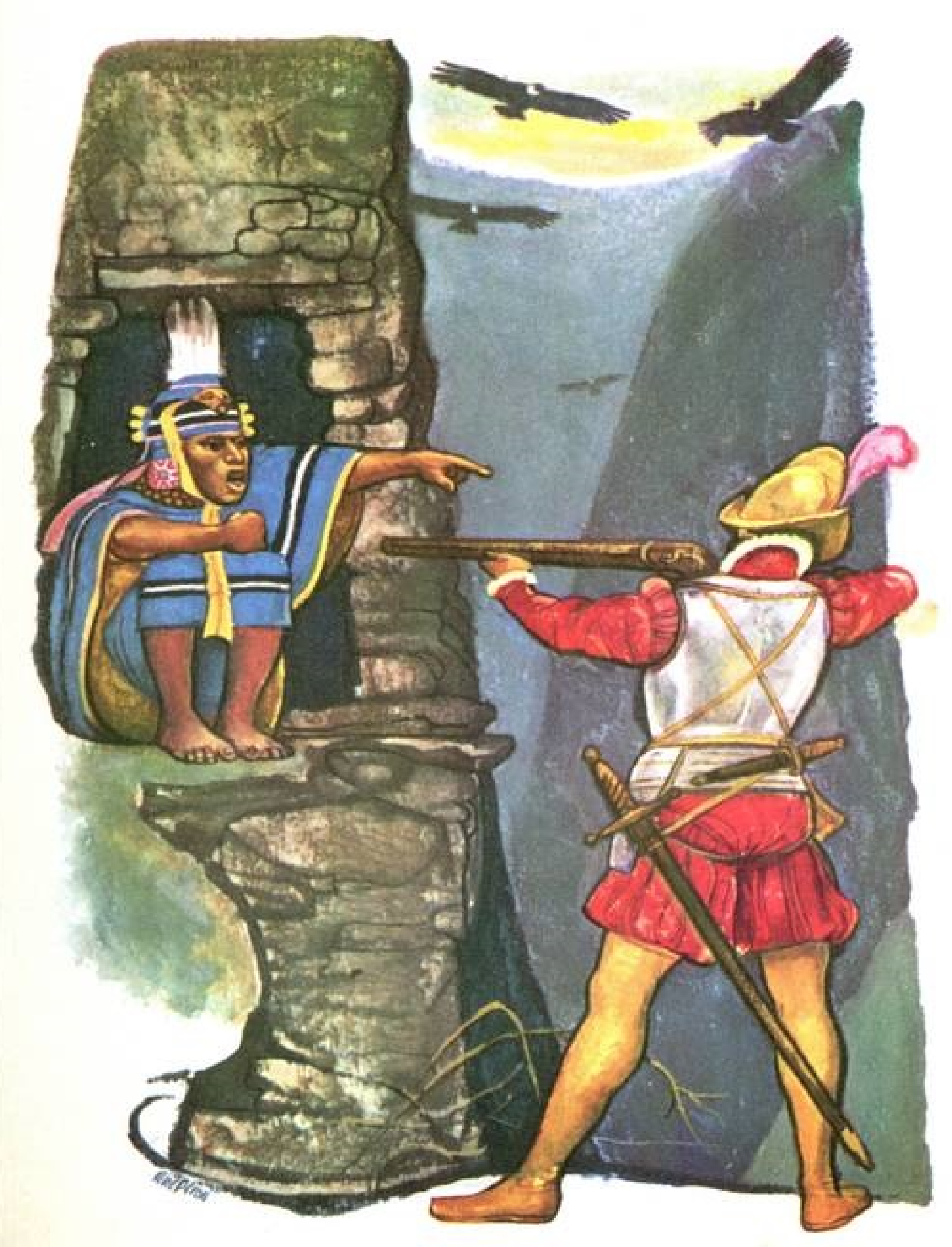
Inca Ri, soumis, fit ce que lui ordonnait la voix. C'est ainsi que fut fondée la ville des Dieux.

Il vécut très vieux, entouré de l'estime et de la considération de tous les siens.

Mais un jour, l'un des chefs blancs se fit conter l'histoire d'Inca Ri et, avide d'en connaître davantage, décida d'aller le trouver.

Le sage vivait retiré dans une grotte et ne voulait plus voir personne. Furieux d’être dérangé dans ses prières, il chassa l’homme qui attendait à l’entrée de son gîte.

L’affront fait à l’étranger était grave. Aveuglé de colère, l’Espagnol saisit son arquebuse et tira. Inca Ri tomba, foudroyé.



L'affront fait à l'étranger était grave.

Depuis lors, en pays inca, chaque année, une foule immense vient se recueillir à l’ombre du manguier géant qui a poussé à l’endroit où la tête d’Inca Ri a été ensevelie.

Beaucoup d’hommes sages disent encore aujourd’hui que le fondateur de Cuzco reviendra. Ce jour-là sera celui du Jugement dernier. Alors, pour les Incas émerveillés, Inca Ri surgira pourvu d’un corps et, à la place de l’arbre, la baguette d’or apparaîtra de nouveau.

L’Empire Inca revivra comme aux temps de Yupanchi et le bonheur régnera sur le vieux Pérou.

La tragédie d'Ollantay



'AIR était doux et les oiseaux chantaient dans le jardin impérial de Cuzco. Pourtant, une terrible tragédie se préparait, l'heure fatale allait bientôt sonner en cette fin de journée, qui paraissait si paisible.

Le général Ollantay venait de surgir sur la place de la ville sacrée. Le corps pris dans une tunique drapée, l'homme avait fière allure. Puis, s'arrêtant, il chercha visiblement quelqu'un. C'était un jeune Indien. Le garçon s'inclina respectueusement devant le héros des Andes et, tout bas, lui murmura :

— Chef, ma mission n'a pu être accomplie !

Le visage du grand guerrier s'assombrit :

— Mais comment, dis-moi vite, n'as-tu pas rencontré la très belle Étoile de Joie ?

Pied Léger, le bien nommé, baissa les yeux et répondit d'une voix tremblante :

— Hélas, la merveilleuse princesse n'est pas apparue et j'ai conservé le message que vous m'aviez donné pour lui remettre !

Le fidèle Indien chuchota encore :

— Avec les étoiles, on ne peut que se présenter la nuit et faire en sorte de s'élever très haut dans le ciel pour s'adresser à elles !

Ollantay abandonna pour un instant son air triste et eut un pâle sourire.

— Le soir tombe, retourne au Palais, ordonna le général à son serviteur. Tu dois absolument la voir.

Ollantay porta la main à son cœur et leva les regards au firmament :

« Ô nuit, fit-il extasié, garde en ton sein la plus belle de tes habitantes, Étoile de Joie, la très pure et la très brillante ! »

Pied Léger regardait son maître avec stupeur, car jamais il ne l'avait vu aussi triste.

Mais quelqu'un venait vers eux. C'était le grand-prêtre !

— Ollantay, je dois te prévenir, fit le religieux en s'inclinant devant le vainqueur de la plus grande armée de Pachacutec : « J'ai appris que ton cœur s'était ouvert et qu'il s'offrait à la chère fille de notre souverain, Étoile de Joie. »

Puis, très bas, l'homme murmura encore :

— Ô chef, héroïque soldat, tu ne dois plus nourrir en toi cet espoir insensé. La fille de l'Inca suprême a été donnée au temple. Étoile de Joie, lorsqu'elle atteindra seize ans, entrera dans l'enceinte sacré !

Mais Ollantay répondit :

— Elle n'entrera pas dans la maison des femmes choisies, car elle sera ma femme.

Ollantay tourna brusquement les talons et s'en fut en courant à travers les rues de la ville.

LE PALAIS DE L'INCA

Étoile de Joie était triste à mourir en cette belle soirée de début d'été.

La jeune fille, les cheveux défaits, les yeux emplis de larmes, se tenait respectueusement à genoux devant l'impératrice :

— Mère très bonne et très grande, soyez mon interprète auprès de l'Empereur votre époux.

Étoile de Joie se faisait plus insinuante pour affirmer :

— Vous n'ignorez pas que la bataille est proche et Ollantay ne combattra nos ennemis qu'à une seule condition.

— Que veux-tu dire ? fit l'épouse de Pachacutec, interloquée.

— Mère, le héros des Andes me veut pour compagne !

— L'empire serait-il en péril et danger viendrait-il de vous ? fit la mère d'un ton sévère.

— Oui, répondit la jeune Inca.

— Eh bien, je m'oppose à ce projet ! fit l'impératrice courroucée.

À ces paroles, Étoile de Joie ne put refouler ses larmes plus longtemps et se mit à sangloter.

Ce fut le moment choisi par Pachacutec, celui de son entrée dans la salle du Palais. Les suivantes de l'Impératrice, accroupies derrière leur souveraine, retenaient leur respiration.

L'empereur paraissait bouleversé en cet instant. Sa fille était peinée et cela lui procurait une véritable affliction.

D'un geste, l'empereur fit signe à l'un de ses serviteurs. Un homme se tenait devant la porte de la salle. C'était un géant, au poing surmonté d'un condor, qui faisait office de chambellan.

Le serviteur disparut, puis revint en précédant le général Ollantay.

Le héros des Andes, les yeux au sol, s'adressa à Pachacutec :

— Grand Inca, je suis prêt. L'armée ennemie arrivera bientôt sous nos murs !

Le monarque écoutait et son visage était impassible. Ollantay poursuivit d'une voix ferme :

— Très vénéré maître, je mets à ton service ma force et mon courage. Mais avant de partir au combat, je dois recevoir ton consentement pour un vœu que je formule depuis très longtemps !

Puis Ollantay porta la main à son cœur et dit :

— Que ta fille Étoile de Joie me soit donnée comme épouse !

À ces mots, l'empereur se leva d'un bond, toisa l'insolent et, d'une voix terrible, hurla :

— Un tel sacrilège offenserait les dieux !

En entendant ces paroles, la jeune fille poussa un cri et tomba évanouie aux pieds de l'empereur.

LA CONFÉRENCE

L'Empereur et le général Ollantay étaient seuls dans la grande salle du conseil. Le guerrier avait dû s'incliner devant la volonté du puissant Pachacutec. Pourtant Ollantay s'était juré d'obtenir par la suite gain de cause. Les yeux posés sur la plus haute étoile de la Croix du Sud, le conquérant songeait à la manière dont il allait reprendre la conversation, si tragiquement interrompue.

— Maître, demain j'ouvrirai les portes des magasins généraux, ce sera le signal du départ, fit le général.

— Eh bien ! il faut que tu partes le cœur apaisé, tu prendras donc ce que tu désires dans la salle des trésors !

— Aucun trésor ne me ferait plus de joie que votre fille, très grand Inca !

L'Empereur fronça les sourcils :

— Une fille du Soleil ne peut ouvrir chaque jour ses yeux sur un simple mortel, Ollantay !

Le monarque fit une pause, puis d'une voix grave dit encore :

— Souviens-toi que tu n'es que mon vassal ! Ceci, ne l'oublie jamais ! Et qu'il ne soit plus question de ma fille : Étoile de Joie appartient au Soleil.

LA DEMEURE D'OLLANTAY

Dans la vaste cour de la demeure d'Ollantay, les fidèles serviteurs du général veillaient. Les hommes montraient à leur maître toute leur vigilance en ne quittant pas celui-ci du regard.

Ollantay, appuyé contre le mur de sa maison, remuait des pensées vindicatives. L'heure était grave, car chacun savait que des événements importants pouvaient surgir d'un instant à l'autre.

Soudain, le grand guerrier prêta l'oreille : c'était la voix de Pied Léger qui se faisait entendre. Le jeune homme se précipita vers son supérieur et s'affala en gémissant sur le sol :

— Tout est perdu pour toi. Étoile de Joie et sa mère l'impératrice viennent de disparaître !

Ollantay devint blême de fureur.

— C'est lui, l'infâme, lui l'empereur, ce père irascible, lui qui est le seul coupable ! hurlait le général.

Aussi, ce soir-là, le héros allait prendre une décision : il se décidait à abandonner le monarque pour passer dans le camp adverse.

— La voilà, ma réponse, fit Ollantay et il ajouta : elle vient d'un vassal !

À l'instant où la terrible détermination fut prise par le rebelle, un chant monta vers Ollantay. C'était une mélodie indienne, dont les paroles pleines de douceur vantaient les qualités et le charme de sa bien-aimée.

« Heureux présage », pensa le général, en entrant dans sa demeure.

Arrivé devant les idoles qui garnissaient les niches de la grande salle d'apparat, il jura vengeance. Étoile de Joie, la belle Inca, devenait l'enjeu d'une bataille.

LA PUNITION D'OLLANTAY

Dans tout le royaume de graves événements se préparaient : Ollantay, le général félon, allait combattre ses frères. La rage au cœur, le héros des Andes, devant qui rien ne résistait, était sur le point de rencontrer son maître en la personne d'Œil de pierre, le rival détesté, le fidèle guerrier de l'Empereur.

Un matin qu'Ollantay s'engageait dans un défilé, il se trouva nez à nez avec les hommes de Cuzco. Les soldats du général triomphèrent facilement de la petite troupe, mais Ollantay n'était pas au bout de ses peines. Il ignorait que l'Empereur, le père d'Étoile de Joie, venait de mourir. Pachacutec, quelque temps avant sa mort, avait nommé son successeur, son fils Tupac Yupanchi, et donné l'ordre à ses chefs militaires de punir le rebelle.

Alors que, dans la montagne, le déloyal officier fêtait les dieux en ingurgitant force chicha, un soldat du monarque se glissait sans se faire remarquer dans le camp adverse.

Or, cet homme qui venait de se faufiler dans la place s'appelait Œil de pierre et vouait à Ollantay une haine tenace.

La nuit était obscure et, caché derrière un buisson, Œil de pierre attendait son heure. Et celle-ci ne tarda pas à venir.

Ollantay, après avoir festoyé avec ses compagnons, s'en revenait vers sa tente lorsqu'une voix monta vers lui. Le général tendit l'oreille.

« — Ami, c'est moi, Étoile de Joie. L'empereur nous a pardonné et je viens te chercher. Mais je t'en conjure, disait encore la voix : Il faut me suivre sans pour cela alerter tes gens. La chose doit être tenue secrète. »

Ollantay laissa éclater sa joie.

— Enfin, ma valeur est reconnue et ce sera grâce à toi, ma douce fiancée !

Œil de pierre, car c'était lui qui avait pris la voix de la jeune Inca, pour tromper le général qu'il détestait, répondit :

— Ô mon cher grand guerrier, fais bien ce que je te dis. Dans une heure, tu sortiras du camp et je t'attendrai à quelques pas de là.

Ollantay promit tout ce que la voix demandait et Œil de pierre, toujours minaudant, se moquait bien de son rival et se réjouissait du bon tour qu'il lui jouait.

Aussi, dès qu'Ollantay sortit du camp, fut-il attaqué par les soldats d'Œil de pierre. Celui-ci n'eut plus qu'à s'emparer du général et à l'emmener captif à Cuzco, où il le livra à Tupac Yupanchi.

LA CLÉMENCE DE L'EMPEREUR

Œil de pierre s'avançait superbe et triomphant ; il semblait narguer tous les assistants qui, ce jour-là, se pressaient nombreux sur la place de Cuzco.

Et ce matin-là une jeune princesse, enfermée dans le temple du Soleil, pleurait sur le sort de son bien-aimé, le général Ollantay.

Sur les estrades installées tout le long du parcours, les hauts dignitaires de l'empire attendaient l'événement. C'était en effet un grand événement que celui qui allait se dérouler sous les regards de Yupanchi et de sa famille.

Les premiers prisonniers apparurent ; puis, derrière eux, Ollantay, les bras et les pieds entravés par de lourdes chaînes, contemplait la foule d'un regard altier.

La défaite avait été foudroyante. Après la capture du général, les soldats du héros des Andes s'étaient éparpillés, et c'est ainsi que 10 000 prisonniers étaient venus grossir les rangs de l'armée du puissant Tupac Yupanchi.

Dans la tribune impériale, l'Empereur fixait l'homme qu'il avait juré de perdre. Près du monarque, le grand prêtre se tenait, le front penché vers la terre. Mais la morgue du superbe Ollantay n'était que feinte, car lorsque celui-ci se présenta devant son souverain, il ne sut que murmurer :

— Ne nous demande rien, Père, nos crimes nous suffoquent.

Alors l'Inca suprême se leva et d'une voix forte interrogea le grand-prêtre.

— Toi qui règnes sur le cœur de la lune, dis-moi de quelle mort doivent succomber tous ces traîtres.

Parmi l'assistance, Œil de pierre triomphait et le regard qu'il posa sur son rival était plein de défi.

Le grand-prêtre se raidit et prononça lentement ces paroles que nul n’attendait :

— Songez que cet homme a sauvé son pays maintes fois et qu’il n’est pas juste que, pour un moment de faiblesse, il doive payer de sa vie une seule défaite.

Ollantay, les larmes aux yeux, écoutait immobile.

L’empereur se leva et dit :

— Qu’il en soit fait selon les désirs du dieu !

Alors Tupac Yupanchi, s’adressant à ses soldats, ordonna que les liens des vaincus fussent détachés.

— Vive notre Empereur ! cria la foule enthousiaste.

Ce fut là le premier acte de clémence du fabuleux Tupac Yupanchi, créé à l’image du Soleil.

Deux contes paysans



DANS une chaumière reculée, loin de toute habitation, un couple vivait heureux. Son bonheur fut à son comble lorsqu'un petit garçon lui naquit. L'homme se nommait Yahuar et n'était presque jamais chez lui ; la femme restait à la maison et avait pour nom Miana. Une nuit que l'Indienne, restée seule, filait la quenouille, elle vit venir vers elle son fils.

L'enfant, qui ne parvenait pas à trouver le sommeil, s'était levé. Et il vit sa mère qui parlait. Elle s'adressait à un personnage qui devait se trouver dans la pièce.

Un papillon voletait dans la maison et l'insecte, attiré par le lumignon qui éclairait la chambre, venait tourner autour de la lueur.

— À qui parles-tu ? demanda l'enfant.

— Je suis en grande conversation avec un ami et, comme il m'aime beaucoup, je dois m'occuper de lui.

L'enfant se recoucha et s'endormit aussitôt. Mais un jour Yahuar revint de voyage et, s'adressant à son fils, s'enquit du nom des visiteurs qui étaient venus durant son absence. Le petit garçon répondit que sa maman ne recevait aucune visite mais qu'un soir pourtant, alors qu'elle veillait, elle avait reçu un ami qui lui était très cher, car il les avait entendus dire des choses très gentilles.

L'homme avait profité d'une courte absence de Miana pour questionner son fils.

Le cœur plein de fiel et de jalousie, lors du retour de sa femme à la maison, il la frappa si fort qu'elle succomba. Le temps passa. Une nuit que

Yahuar regardait tristement la lueur qui éclairait la pièce, son fils, debout près de lui, s’écria :

— Père, voici l’ami de maman. Le petit garçon venait de désigner le papillon qui avait rendu, le soir, visite à sa mère.

L’homme comprit aussitôt que l’amoureux de sa femme n’était qu’un beau papillon de nuit.

Yahuar ne put se remettre de son erreur et mourut de chagrin.

UN MARIAGE PAS RÉUSSI

On raconte encore cette histoire certains soirs où, pendant le long hiver andin, la lune s’entoure d’un halo orangé.

L’affaire est terrifiante. C’était à l’époque où sorciers et jeteurs de sorts prenaient plaisir à rendre visite aux braves gens, dans le but de leur soutirer quelque monnaie en les effrayant.

Yaco, berger d’un troupeau de lamas, était un brave garçon. Honnête et bon, il avait l’âge de prendre épouse, mais le jeune homme était timide. À chaque fête, il était le seul à rester immobile dans un coin, les yeux baissés.

Pourtant, tout le cours de son existence changea lorsque Caeta survint. C’était une jeune fille dont les manières simples et douces enchantaient notre Yaco. Il demanda donc Caeta en mariage. Et quand il eut mis solennellement une sandale au pied droit de sa fiancée, ils convolèrent en justes noces.

Les premiers temps du mariage furent heureux et Yaco ne s’offusquait pas lorsque sa femme mangeait dans la même écuelle que lui.

Pourtant, un jour, la félicité ne fut pas aussi entière.

Caeta partait parfois et restait absente de la maison durant de longues heures. Yaco se lamentait. Où pouvait-elle aller ? se demandait-il.

Un jour, la nuit venant alors que Caeta ne paraissait toujours pas, l’homme partit à sa recherche.

Yaco marcha longtemps. La nuit n’était éclairée que par un faible rayon de lune. Et, à la faveur de cette clarté, l’homme aperçut Caeta, debout devant une énorme pierre ; la jeune femme appelait les puissances surnaturelles et son regard était fixe.

Yaco, surpris par ce spectacle, ne se fit pas voir et retourna en courant chez lui.

Caeta revint à leur maison et, cette nuit-là, Yaco regarda son épouse avec d'autres yeux. Ne faisait-elle pas commerce avec les forces mauvaises, cette Caeta qui lui paraissait si douce ?

Depuis cet incident, Yaco ne dormait plus que d'un œil et guettait.

Une nuit que la lune était particulièrement colorée d'orange, Yaco, qui ne pouvait rencontrer le sommeil, vit Caeta qui, allongée près de lui, murmurait d'étranges paroles. Aussi Yaco, tout en faisant semblant de dormir, regarda-t-il à travers ses cils ce qui se passait autour de lui.

Soudain, Caeta se leva en faisant des gestes désordonnés et lança quelques imprécations. Puis elle poussa un grand cri et Yaco vit avec terreur que le corps de la jeune femme se trouvait séparé de la tête. Le tronc de Caeta allait et venait à travers la pièce, comme si elle possédait encore ses yeux pour la guider. Sur le crâne de la pauvre créature, ses cheveux se dressaient et les mèches toutes hérissées battaient comme des ailes d'oiseaux.

Corps et tête faisaient entendre un bruit affreux : des sifflements et des grincements, qui suscitaient chez le pauvre Yaco une épouvante bien compréhensible.

— Caeta, Caeta, pourquoi m'avoir caché ta véritable identité ? gémissait le malheureux.

« Quelle horreur, pensa-t-il, j'ai épousé une sorcière ! »

Et un autre souci vint l'assaillir :

« Comment vais-je faire pour récupérer ma femme ? Dois-je d'abord m'emparer du corps, ou d'abord attraper la tête ? »

Yaco était terriblement perplexe. À ce moment-là, le corps de la jeune femme vint se recoucher.

Le jeune homme sentit que son sang se glaçait dans ses veines et, comprenant sa disgrâce, il implora les dieux protecteurs.

Le brave garçon reprit un peu de son calme.

— Bon, fit-il tout bas, je vais me lever, prendre un tissu et couvrir le corps de Caeta.

Après avoir ainsi fait, il se recoucha et attendit que la tête revînt, car celle-ci s'était volatilisée. Puis, soudain, une sorte de musique, rythmée d'un « tac – tac » particulier, se fit entendre. C'était l'annonce du retour de la tête de Caeta.

Les yeux révulsés de la femme semblaient pleins de reproches et, lorsqu'ils se posèrent sur le corps recouvert du tissu, ils jetèrent des éclairs

de fureur. Et la tête erra longuement dans la pièce.

À cet instant, une voix s’éleva près de Yaco :

— Pauvre insensé, tu ne sais donc pas que l’obstacle de ce tissu m’empêche de revenir ?

Et brusquement la tête de Caeta fonça sur l’épaule de Yaco et s’y fixa.

Le pauvre berger se retrouva ainsi bicéphale. Dès lors il allait vivre en compagnie d’une deuxième tête qui, nuit et jour, ne le quitterait plus.

Yaco ne put supporter sa disgrâce et partit de la maison où il ne revint jamais.



Le mauvais frère



DEUX frères vivaient en mauvaise intelligence. Ce n'était pas que l'un ait eu à souffrir d'une difformité physique et que l'autre fût beau et bien fait ; ils étaient tous les deux forts, intelligents et d'un aspect agréable. Aussi la haine qui les séparait n'était compréhensible que du fait que Piruro était riche et que son puîné, pauvre, ne pouvait rivaliser avec lui.

Tout le monde aurait pu penser que Miaco, le misérable, devait vouer à celui qui était fortuné une immense jalousie, mais il n'en était rien : Miaco était doux et bon et n'enviait personne. C'était justement ce qui gênait tant Piruro, car le visage serein, les manières affables de son frère avaient déclenché chez le puissant aîné de Miaco des sentiments bas et méchants.

Il advint qu'un jour de fête Piruro devait recevoir de nombreux invités. Sa femme préparait les mets pour le dîner, lorsque Miaco vint à passer devant la maison. Piruro lui lança un regard mauvais et dit tout haut :

— Que soient maudits les indigents, ils n'entreront jamais dans ma demeure !

Et Miaco s'en fut, le cœur gros.

Le soleil déclina et dans la salle commune de Piruro les convives, assis sur le sol, attaquèrent le repas.

Zio, le plus jeune fils du maître de la maison, était tout fier, car ce soir-là il était à l'honneur. C'était sa première coupe de cheveux qui avait donné prétexte à ces ripailles.

Soudain un homme entra et, saluant les convives, se dirigea vers le maître de céans.

L'Indien qui venait de troubler la fête était le pauvre Miaco.

— Frère, dit Miaco, pourquoi m'insultes-tu lorsque je passe devant chez toi ? Soyons amis et faisons la paix, tu es mon seul frère !

Mais Piruro, se tournant vers sa femme, lui dit :

— Je ne connais pas cet homme, veux-tu lui faire comprendre qu'il s'en aille ; il est par trop pauvre et je n'aime pas les pauvres !

Miaco comprit que jamais Piruro ne l'accepterait et il en conçut un vif chagrin. Ulcéré, il quitta les lieux. Mais l'infortuné ne rentra pas chez lui. Triste et sans but, il erra longtemps dans la campagne.

Lorsqu'il eut beaucoup marché, il s'arrêta sur une colline et écouta le vent qui, passant au-dessus des herbes, faisait entendre un son mélodieux. Peu à peu, une étrange musique monta des plantes. Miaco se laissait bercer par cette merveilleuse mélodie et se trouvait heureux. C'était comme le son des flûtes, et il rappelait à Miaco les heures de liesse de son enfance.

Mais cette flûte qui, pour le moment, faisait entendre à l'Indien des sons harmonieux, c'était tout simplement la plaine qui parlait, la pouna, dont les herbes ondulaient joliment, et qui lui disait :

— Miaco, sois confiant, car un jour, toi aussi tu fêteras comme ton frère la première coupe de cheveux de ton fils et puis ton troisième lama et ton premier champ de maïs !

L'homme, qui était las, avait fermé les yeux, mais ce discours les lui fit ouvrir à nouveau. Miaco regarda tout alentour.

La pouna roulait toujours ses herbages et, d'une voix suave, lui susurrait :

— Lève-toi, zoui, zoui, hou, hou, faisait-elle encore ; pars vers l'est ; hou, hou, zoui, zoui, hou hou.

Puis la plaine lui donnait des explications :

— Va droit devant toi, mais toujours vers l'est : lorsque tu auras marché très longtemps, tu arriveras devant une grotte et tu y verras, assis à l'entrée, un vieil Indien difforme et contrefait.

« Hou, hou, répéta-t-elle insistante, vite, prends la route. »

L'homme chemina durant tout un jour, toute une nuit. Ce fut pour arriver devant une grotte et, comme l'avait dit la plaine, un vieux tout bossu se tenait devant l'antre.

Le vieillard tendit à Miaco une pierre et lui dit :

— Cette pierre est à toi. Ne t'en dessaisis sous aucun prétexte.

Le caillou, tout rond et très poli, tenait dans le creux d'une main, mais il était très pesant.

Miaco, qui était habitué à souffrir, dur à la peine comme au mal, s'encombra sans mot dire du lourd objet et s'en alla, en remerciant l'inconnu. Pourtant il était déçu et pensait : « Comme si je n'avais pas assez des os que je porte toute une existence, il me faut encore traîner ce poids. »

Mais la pouna lui avait promis un avenir meilleur.

L'Indien, muni de sa pierre, marcha, marcha tant et si bien que, exténué, il s'arrêta.

Il avait faim, il était malheureux, il se sentait abandonné de la plaine. La pouna ne chantait plus. Il désira tant écouter le vent que, l'oreille aux aguets, il attendit, mais il était si las qu'il finit par s'endormir.

Et il rêva que son oreille se détachait de sa tête et qu'elle allait se coller sur le haut de la colline. Puis l'oreille revint, Miaco la saisit d'une main leste, et la remit à sa place.

C'est alors qu'il perçut de nouveau la voix mélodieuse :

— Ah ! ma chère pouna, moi la colline, je tiens à vous dire que vos conseils n'ont rien apporté à ce garçon dont, je crois, vous vous êtes occupé. Mais au fait, qu'y a-t-il et pourquoi est-il si malheureux ?

La plaine répliqua, un tantinet vexée :

— Vous êtes une ignorante, sachez que si ce fils de la terre pleure, c'est que l'un des siens est riche et que le pauvre homme est méprisé.

C'est alors que la pampa qui, jusqu'alors, était restée muette, se mit à parler aussi. Elle fit :

— Moi, je vais lui donner une bouillie de maïs blanc !

— Et moi de mais brun, surenchérit la plaine.

— Quant à moi, je lui offre une bouillie de maïs jaune, dit la colline.

Le pauvre Miaco, qui sommeillait toujours, fit taire son oreille en lui donnant une bonne tape. C'est ainsi que l'entretien fut clos.

Mais au réveil, ce fut notre dormeur qui, surpris, écarquilla les yeux ! Ce qu'il voyait était surprenant, mais Miaco dut se rendre à l'évidence.

Trois petites marmites, trois petites merveilles dont les panses rebondies ressemblaient à des estomacs bien remplis, se trouvaient devant lui.

Miaco, vite debout, souleva les couvercles des récipients et vit que chacun d'eux contenait de la nourriture. Il mangea de bon appétit et goûta aux trois bouillies, mais cependant, songeant à sa famille, il laissa dans chaque marmite la moitié de son contenu.

Et lorsque notre brave homme décida de reprendre le chemin de sa maison, il se baissa pour emporter les marmites. Celles-ci étaient si lourdes qu'il ne put même pas les soulever car, ô merveille, la bouillie de maïs s'était transformée en or, celle de maïs brun en cuivre et le maïs blanc en argent.

Miaco était heureux mais perplexe. Comment allait-il emporter son trésor ? Il finit par trouver une solution : Miaco enterra une partie de sa fortune et prit le reste, tout en se jurant qu'il reviendrait rechercher ce qu'il ne pouvait emporter. Le cœur joyeux, il s'en fut conter la grande nouvelle à sa femme et à ses enfants.

LA PUNITION DE PIRURO

Piruro, depuis le retour de son frère, ne décolérait pas, car il savait que le pauvre Miaco était devenu un personnage important, qu'il s'enroulait le soir dans de moelleuses couvertures de lama, que sa femme possédait une trousse en roseau tressé, et que les enfants portaient des vêtements doux et élégants.

Tout cela portait ombrage à l'égoïste personnage qui détestait Miaco.

C'est ainsi qu'un jour l'homme jaloux, dont l'âme envenimée souffrait mille morts, vint frapper à la porte du nouveau riche.

— Voleur ! lui cria Piruro : où as-tu pris tout ce que tu possèdes ?

L'insulte était trop grande pour que Miaco y restât insensible. Comme un honnête garçon qu'il était, il se mit à raconter son histoire. Piruro écoutait et, tout en faisant attention à bien retenir ce que disait son frère, il calculait déjà ce qu'il ferait pour profiter de l'aubaine qui était échue si miraculeusement à Miaco.

Le lendemain, dès l'aube, Piruro se mit en route et chemina longtemps. Il rencontra le vieillard, en reçut la pierre, marcha durant une nuit et un jour et s'arrêta à l'endroit où son frère s'était assoupi.

Hélas pour lui ! aucun rêve ne vint enrichir son sommeil de l'image tant désirée : les trois jolies petites marmites.

La pampa fit la sourde oreille et la plaine en fit autant ; quant à la colline, elle ne daigna pas se déranger.

Piruro se réveilla de fort méchante humeur et, à la place des récipients, il trouva : des cornes, cadeau de la colline : une touffe de poil, présent de la

pampa ; quant à la plaine, elle avait déposé près de l’oreille du méchant homme une queue de vieux lama. Piruro, complètement réveillé, pestait contre Miaco et ses histoires imbéciles. Il était tout à sa rage lorsque, portant sa main à sa bouche, il s’aperçut qu’une peau velue l’ornait et quel ne fut pas son désarroi lorsqu’il vit que, transformé en animal, il ne pouvait marcher que sur quatre pattes.

Rentré au village, il ne put évidemment se faire reconnaître des siens. Sa femme elle-même lâcha les chiens derrière lui. Et aujourd’hui encore, on peut voir errer dans la campagne un animal à cornes, dont la croupe s’orne d’une seule touffe de poils et qui traîne derrière lui une queue de vieux lama.



La belle aventure du fils de Quitumbe



QUITUMBE, frère de Tumbe le célèbre général, brûlait de surpasser son aîné. Comme il était las de vivre dans la médiocrité, il se mit en tété de devenir lui aussi un héros. Mais pour cela, il lui fallait vivre l'aventure et, comme il ne pouvait se livrer à aucune prouesse dans la région où il habitait, Quitumbe décida de quitter le pays.

Seulement, Quitumbe n'avait oublié qu'une chose, c'était d'avertir sa femme de son départ. Ce n'est que durant la traversée de la Cordillère des Andes qu'il se souvint de son oubli. Mais, bien vite, il pensa à autre chose.

Or, l'épouse délaissée se mit à gémir. La pauvre femme avait tellement confiance en son mari, qu'elle ne pouvait pas croire que l'infidèle ne reviendrait pas, mais les jours et les mois passaient et celui-ci ne réapparaissait toujours pas.

La femme du guerrier avait un fils, un bel enfant qui ressemblait trait pour trait à Quitumbe. Un matin, le petit garçon, en s'éveillant, aperçut près de son berceau une vieille Indienne édentée :

— Ah, mon cher petit soleil, faisait la vieille en ricanant, viens avec moi, ta mère m'a recommandé de t'emmener, aussi ne la faisons pas attendre !

Cela dit, l'Indienne prit le garçonnet dans ses bras, l'enveloppa dans un lange et sortit de la demeure.

Le visage caché dans des étoffes grossières, suspendu sur le dos de l'Indienne, le petit garçon ne pouvait voir ce qui se passait. La femme

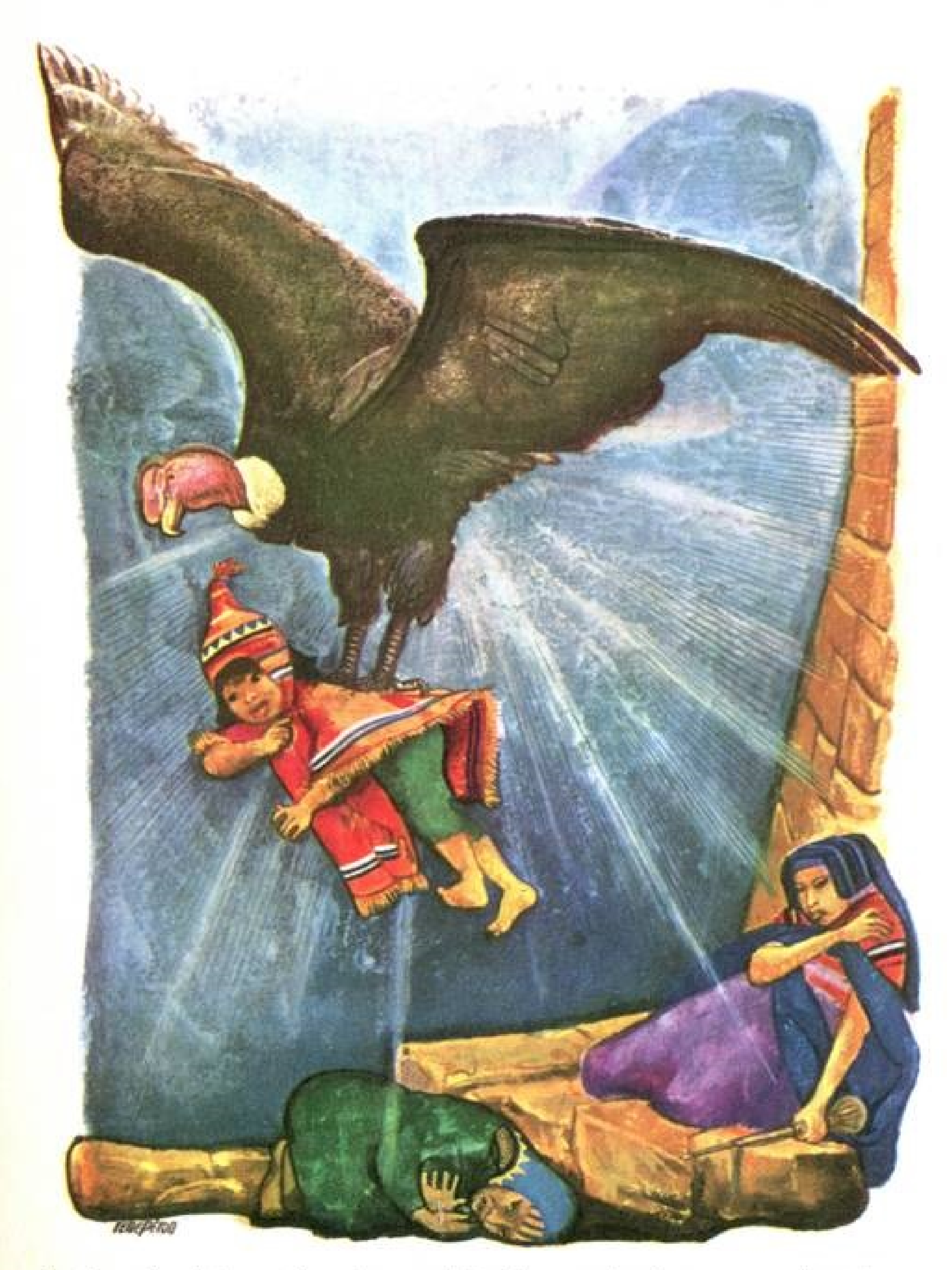
marcha longtemps ; après une brève halte, durant laquelle elle marmonna des prières, ils arrivèrent enfin au terme du voyage.

Le petit garçon fut déposé brutalement à terre et il se retrouva en présence de sa mère. En apercevant l’enfant, la femme de Quitumbe le fixa longuement. Puis, d’un ton qui n’admettait aucune réplique, elle intima un ordre à celle qui venait de lui amener son fils.

— Pose sur cette pierre l’objet du sacrifice ! dit-elle d’une voix assurée. Les dieux demandent leur nourriture, fit-elle encore sentencieusement. Fils de Quitumbe, tu vas mourir !

Alors la malheureuse sortit de sa cape un immense glaive et, d’un geste théâtral, elle leva son arme au-dessus de la tête de l’innocent.

Mais heureusement, un condor veillait dans le ciel. L’oiseau fondit en un clin d’œil sur le petit groupe ; de ses serres puissantes, il agrippa la tunique du garçonnet et s’envola, tenant solidement sa proie, laissant à terre les deux misérables, confondues.



Il s'envola, laissant les deux misérables confondues.

L’oiseau vola, vola. Le petit garçon, émerveillé, regardait de tous ses yeux l’extraordinaire paysage qui se déroulait en dessous de lui. Les Andes furent vite dépassées, puis la mer survint, des îles apparurent, des rocs et enfin une grande presqu’île. L’oiseau descendit doucement, se posa sur le rivage, y abandonna son fardeau et reprit de nouveau l’air.

L’enfant s’était vite habitué à sa nouvelle vie. Pour se nourrir, il péchait de beaux poissons et cueillait des fruits. Le lieu où avait atterri le fils de Quitumbe était enchanteur et les sauvages qui habitaient l’endroit avaient adopté le jeune Indien. Le chef de la tribu l’emmenait souvent faire des promenades en mer et ses compagnons lui apprenaient à confectionner des colliers de coquillages. Le petit garçon grandit et devint un fort et beau jeune homme. Et comme celui-ci commençait à s’ennuyer dans la presqu’île, un jour il résolut de partir vers une autre terre.

Le radeau improvisé que l’ingénieux Inca avait fabriqué vogua longtemps sur la mer, puis, un matin, l’embarcation arriva près d’une grève où se trémoussaient des hommes noirs. Le jeune homme aborda sur l’île nouvelle, mais l’accueil fut désastreux. Cette fois, il n’eut même pas le temps de souhaiter la bienvenue à ses hôtes. Enchaîné et ligoté, le malheureux se trouva prisonnier d’une horde de cannibales qui manifestaient vis-à-vis de lui les sentiments les plus hostiles.

Le jeune homme se crut perdu. Il n’en était rien pourtant : une jeune fille d’une très grande beauté se dirigeait vers le prisonnier.

Accompagnée d’un vieillard, elle était majestueuse.

La ravissante personne s’adressait aux hommes noirs et, au fur et à mesure qu’elle parlait, les visages des barbares se détendaient et leurs expressions devenaient plus affables.

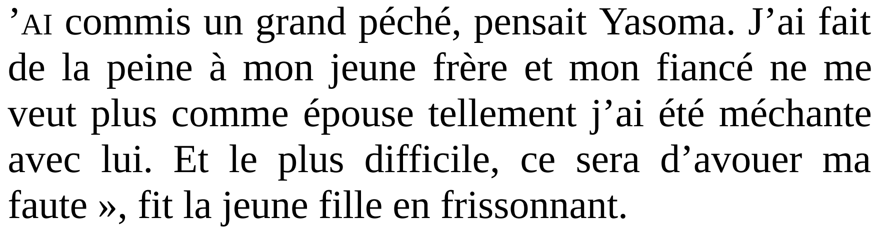
À la nuit tombante, les chaînes qui enserraient le corps du fils de Quitumbe tombèrent à ses pieds. Il était libre.

La belle jeune fille prit son protégé par la main, l’entraîna vers la plage de sable fin et ils s’éloignèrent ensemble en devisant gaiement.

Jamais personne ne les revit.



Les bienfaits de l’eau



J’AI commis un grand péché, pensait Yasoma. J’ai fait de la peine à mon jeune frère et mon fiancé ne me veut plus comme épouse tellement j’ai été méchante avec lui. Et le plus difficile, ce sera d’avouer ma faute », fit la jeune fille en frissonnant.

Yasoma se dirigeait vers le cours d’eau où, sur l’une des deux rives, le confesseur l’attendait. Celui-ci, Aïto, venait d’être nommé par le grand-prêtre et attendait sa première pénitente d’un cœur battant.

Mais. Yasoma repensait à l’affaire. Tout avait commencé un soir que sa voisine, une petite femme mauvaise, était venue lui offrir les plantes qui donnent au cœur paix et douceur. Malheureusement, la jeune fille n’avait pas soupçonné que les fameuses herbes ne détenaient pas les pouvoirs vantés par l’Indienne, mais que, tout au contraire, elles apportaient haine et violence à ceux qui en absorbaient la décoction.

Yasoma, le soir, avant de s’endormir, avait bu le breuvage sans se douter de ses réels effets !

Or, en se levant le lendemain matin, la jeune fille se sentit d’une humeur massacrante. Son jeune frère vint vers elle pour l’embrasser, mais Yasoma le repoussa d’un coup de pied et lui cria :

— Laisse-moi tranquille et va te promener !

Le jour était chaud. Ses parents, sortis depuis longtemps, travaillaient dans leur champ. Yasoma était irritable à souhait et cherchait ce qu’elle pourrait faire pour calmer ses nerfs.

À cet instant son fiancé entra. Le visage béat, il avançait vers elle qui allait bientôt devenir son épouse ; portant à la main une quenouille dont il tenait à faire présent à Yasoma, il s'écria :

— Bonjour, fine fleur, je t'apporte une chose qui te fera plaisir !

Mais le jeune homme avait à peine terminé ces mots que Yasoma se leva et, furieuse, arracha des mains du brave garçon le cadeau qu'il lui destinait.

— Te voilà, pauvre idiot, fit-elle encore, m'apportant déjà l'instrument de mon travail !

Stupéfait, le jeune Indien gémit :

— Je pensais te faire plaisir !

— Ah vraiment ! tu voulais voir si je pouvais filer tout le jour. Avant de me prendre pour femme, tu voulais me mettre à l'épreuve, n'est-ce pas ?

Et pour mettre fin à cette scène, Yasoma poussa le jeune homme vers la porte. Celui-ci partit en pleurant, car il n'avait jamais vu sa fiancée dans un tel état.

La voisine, alertée par le bruit qu'avait fait la jeune fille, se mit à sa fenêtre et cria en ricanant à Yasoma :

— Pauvre insensée, tu croyais que la douceur resterait toujours en ton cœur. Vois comme il est facile d'y mettre à sa place colère et violence. Il suffit d'un breuvage et tout change.

Yasoma comprit soudain les mauvaises intentions de l'Indienne et se souvint du cadeau de la plante.

La paix et la joie ne lui avaient pas été données, mais qu'elle se soit bêtement emportée et ait commis le péché de violence, cela, c'était certain !

Donc, Yasoma était repentante et allait de ce pas tout avouer à l'homme qui recevait le poids des péchés des autres.

La rivière était en vue et Yasoma vit un homme qui attendait. C'était le confesseur. Celui-ci tenait d'une main une botte d'herbes sèches et, dans l'autre, une ficelle dont l'extrémité était nouée autour d'une pierre.

Yasoma debout, la tête inclinée, les bras étendus, mains ouvertes, se tenait face à l'homme. La jeune fille se mit à raconter son histoire par le détail et lorsqu'elle eut terminé, toute la vérité avait été dite.

— Ma fille, dit le confesseur, tu te rendras demain dans la montagne accompagnée de ton aïeul et tu jeûneras avec lui trois nuits et trois jours !

L'homme, après avoir infligé la pénitence, frappa légèrement sur l'épaule de Yasoma avec la pierre qu'il tenait à la main, et demanda à la jeune fille

de cracher dans un petit sac. Puis, cérémonieusement il en fit autant. Marmonnant une prière, il jeta le sac dans l'eau de la rivière.

Et c'est ainsi que les dieux s'emparèrent des péchés de Yasoma. Ceux-ci, engloutis dans les flots, s'en iraient vers la mer et ne reviendraient jamais.

Ce fut une jeune fille apaisée et calmée qui revint chez ses parents et non la furie qui fustigeait son fiancé et maltraitait son petit frère.

LA PETITE FILLE DE YUCAY

Près de Cuzco, vivait un couple de pauvres Indiens ; ces braves gens avaient une nombreuse famille et, parmi tous ces enfants, une fillette qui s'appelait Anaca. Or, depuis sa naissance, l'enfant était malade et inquiétait fort ses parents.

Mais le jour de la Sitowa approchait et l'espoir renaissait dans le cœur de Yucay, le père de la petite Indienne.

Le peuple, en procédant à des ablutions publiques, se mettait ainsi, une fois par an, en devoir d'expulser les maux qui menaçaient la ville ; chacun s'évertuait de cette manière de faire fuir maladies et douleurs.

La grande fête de Septembre était arrivée. Bien avant l'aube, Yucay et les siens s'étaient levés ; ils allaient se rendre sur la grande place de l'Huacaypata. Nu-pieds, ils attendraient le lever du soleil tout comme l'Empereur qui, ce matin-là, les honorerait de sa présence. Les yeux tournés vers l'astre du jour, le peuple et le monarque l'invoqueraient en lui envoyant des baisers et en lui demandant de les protéger.

Yucay s'était donc mis en marche accompagné de sa famille et, lorsqu'ils arrivèrent sur la place de Cuzco, elle était noire de monde.

Les premières lueurs de l'aube apparurent, le soleil se leva ; c'est alors qu'un cri jaillit de toutes les poitrines.

— Maladies, désastres, malheurs, quittez ce pays ! hurlaient les assistants.

Yucay, en élevant Anaca au-dessus de sa tête, regardait le soleil et lui demandait de guérir sa fille.

Beaucoup de gens portaient dans leurs bras des branches et des feuillages ; d'autres traînaient derrière eux des infirmes, car la souffrance était grande ; et tous ceux qui étaient malades se lamentaient encore plus fort que les autres.

Anaca avait revêtu une jolie petite tunique que des voisins complaisants lui avaient donnée. L'enfant regardait les grandes banderoles qui ornaient la place de Cuzco, et son cœur battait très fort.

Quelques instants après l'apparition du soleil, la fête commença. Sur un ordre donné par le grand-prêtre qui se trouvait au centre de la place, près de l'Empereur, tout un bataillon de soldats se dispersa à travers la cité en tapant sur des tambours, ce qui faisait un bruit effrayant mais servait à chasser le mal, si toutefois celui-ci désirait s'accrocher aux assistants qui s'étaient réunis ce jour-là pour le vaincre.

Puis les hommes se regroupèrent en revenant sur le lieu de ralliement. Dans un ordre impeccable, ils s'alignèrent en plusieurs pelotons ; chacun d'eux prit une direction différente orientée sur les quatre points cardinaux.

Tous les guerriers allaient rejoindre un endroit où ils iraient plonger leurs lances dans l'eau purificatrice. L'un de ces garçons, en reconnaissant Yucay comme un camarade de travail, s'arrêta près de la famille éplorée.

— Ô Hiaco, disait le père d'Anaca en s'adressant au jeune homme, fasse que notre enfant profite de tes efforts et que la santé reprenne le chemin de ses mains.

La fille de Yucay souriait et tendait vers le guerrier ses doigts rongés par le mal, sans bien comprendre ce que disait son père.

— Allons, fit le soldat, dépêchons-nous. Disant ces mots, il prit dans ses bras la jeune infirme et la jucha sur ses épaules.

Et l'on vit l'homme courir avec son léger fardeau, suivi de Yucay qui, en répétant les mêmes prières que lançaient les mercenaires de l'Empereur, appelait sur sa progéniture les bienfaits du Dieu.

C'était sur la route du sud que s'était engagé le porteur charitable de la malade ; le soleil dardait, mais la foule qui courait derrière les défenseurs indiens n'en avait cure. Arrivés près d'un torrent, tout le monde s'arrêta et Hiaco, le visage en sueur, essoufflé, posant l'enfant à terre, dans un grand geste planta sa lance dans l'eau en disant :

« Que ce point marque la limite où le mal ne fera plus de ravages et que la maladie d'Anaca suive ce courant et parte vers la mer qui l'engloutira ».

L'enfant entra dans l'eau et s'y plongea, suivie de la foule, qui en fit autant en poussant des hurlements.

Alors, la petite fille se mit à trembler de tous ses membres, et, précipitamment, elle sortit du torrent.

— Regardez, regardez ! faisait-elle, émerveillée, en montrant à tous ceux qui voulaient les voir ses mains, dont les plaies s'étaient refermées.

À l'instant où le soldat avait enfoncé son arme dans le sol, l'enfant s'était jetée dans l'eau et avait été guérie.

Le soir venu, les amis et les voisins de Yucay défilèrent dans la maison de la petite miraculée, apportant la torche enflammée qui chassait les maux de la nuit. Et tous, en entrant, caressaient Anaca et lui faisaient toucher bijoux et amulettes.

C'était un grand bonheur pour la petite fille de Yucay.

LA NAISSANCE DE L'ELDORADO

C'était le temps béni où les hommes vivaient tous unis à l'ombre de l'immense cime des Andes.

Ce matin-là, sur les bords du lac Titicaca que surplombent les montagnes, Una et son frère Maïzo jouaient avec les coquillages irisés de la grève de Tiquina.

Pour le commun des mortels, le lac s'étend sur des kilomètres et des kilomètres ; situé à 4 500 mètres d'altitude, il est l'un des endroits les plus hauts du monde. Mais, de tous temps, pour les habitants de ses rives, c'est aussi une plate-forme sacrée, un miroir d'eau bleue réfléchissant les forces solaires.

Or, à cette époque, le lac était prétexte à de nombreuses fêtes religieuses.

C'était donc le temps de la fête du Soleil, que le peuple célébrait avec beaucoup d'enthousiasme, et, profitant de l'affolement général, Una et Maïzo s'étaient échappés de leur maison, malgré l'interdiction que leur avait faite leurs parents de sortir en leur absence. Tous les deux, cachés dans les roseaux, attendaient l'arrivée du cortège qui préluderait à la saison du froid.

Les hommes s'acheminaient déjà vers le rivage, portant de grandes jarres remplies de colle d'un certain poisson du lac, tandis que de jeunes garçons transportaient sur leur dos des sacs où la poudre d'or s'entassait. Des femmes, assises près du rivage, tenaient dans leurs bras les récipients d'argent où des herbes macéraient en exhalant des odeurs délicieuses.

Un Indien de belle prestance les dominait de sa haute taille ; tout autour de lui, les habitants du village chantaient l'hymne sacré. L'Indien s'appelait

Apurimac, et il était grand-prêtre.

Or donc, Apurimac frappa sur un gong de bronze et le silence se fit parmi la foule.

L'officiant, les yeux levés vers le ciel, arrêta son regard dans le firmament. La saison chaude se terminait et l'astre du jour allait bientôt perdre de son intensité. S'imprégnant de la lumière du soleil, Apurimac cherchait à en retenir les derniers rayons en les fixant sur ses prunelles, car il savait que cette provision de forces qu'il prenait en cet instant lui servirait pendant le dur hiver andin, l'époque grise. D'une voix douce et persuasive l'homme s'adressait à la clarté originelle :

« Force de vie, source de joie, viens en moi et réchauffé mon cœur », puis il ajouta :

« Lorsque la neige mangera la montagne, tu remonteras en moi ; fasse que je ressente ta chaleur et que je vive de toi ».

En levant les bras, le prêtre dit encore :

« Maintenant, tes enfants vont se vêtir de ta robe d'or. Ô Soleil ! regarde bien ».

Apurimac fit alors signe à deux adolescents qui se tenaient respectueusement à l'écart ; ils s'avancèrent, vinrent se placer devant lui, et se dévêtirent. Alors le grand-prêtre, se saisissant de morceaux d'étoffes apportés par les femmes, les plongea dans la mixture visqueuse des jarres et promena les pinceaux improvisés sur les corps des jeunes gens qu'il enduisit de colle. Apurimac prit dans les sacs une poignée de poudre d'or et se mit à saupoudrer les corps nus du précieux métal. Leurs torses éclatants étincelaient comme les idoles qui luisaient dans la clarté des torches votives.

Un à un, tous les hommes du village défilèrent devant Apurimac ; celui-ci, avec des gestes mécaniques, revêtait d'or les corps des Indiens de Tiquina. Et en quelques instants, une foule à l'aspect métallique brilla sous le soleil.

Trop jeunes encore pour assister à la cérémonie, Una et Maïzo regardaient avec envie les adultes de la tribu devenus les émules du Soleil. Les bambins s'étaient cachés dans les roseaux, mais leur mère, Viaca, se mit à leur recherche. Lorsqu'elle les eut retrouvés, elle leur infligea une solide correction et les ramena au logis.

Puis, descendue sur les rives du lac, Viaca assista à la baignade de l'offrande ; elle écouta avec ravissement les chants, et s'emplit les prunelles

du scintillement de tous ceux qui, ruisselants d'eau, sortaient des ondes bleues.

Des prières montaient de la foule massée derrière les officiants et, dans une extase générale, tous les assistants recevaient avec ferveur les forces de vie venant du Soleil.

Peu après être débarqués sur la côte péruvienne, les Espagnols eurent l'occasion d'assister à l'une de ces cérémonies. Pour la première fois, des étrangers étaient initiés aux mystères du culte du Soleil.

Émerveillé, l'un des officiers présents ne put retenir un cri d'admiration : « Eldorado ! »

Depuis lors, le mot est resté légendaire. Les siècles ont passé et le terme – Eldorado – a été assimilé à la notion d'un paradis.



Quatre contes de la terre et des plantes


LE premier mois de l'année inca commençait un 21 décembre et il était dédié à la lune. Or donc, Quilla la très bonne luisait d'une lueur opaline en ce premier jour de l'an et Runo, le petit Indien, la regardait d'un œil triste.

Le père du petit garçon se morfondait. Enfermé dans sa maison, il vivait sans espoir. C'était le temps du nettoyage des champs. Les Indiens buttaient les pommes de terre, le maïs et l'oca. Et lui, trop misérable, n'avait aucune raison de sortir, puisqu'il ne possédait pas de terre.

Or, en ce mois de décembre, Runo n'ignorait pas que, durant ces jours-là, ses parents invoquaient le nom de sa vieille grand-mère, qui était partie très loin au pays des dieux. Aussi l'enfant s'adressait-il à la lune et lui disait :

— Sois miséricordieuse avec nous, donne un champ à mon père !

Et comme Runo était un garçon espiègle, il ajouta :

— Quilla, sors de ton immobilité pour un instant, fais-moi un clin d'œil !

Un nuage passa devant l'astre de la nuit et couvrit l'un de ses yeux d'une mousseline blanche.

Runo sourit. La lune avait compris, pensa-t-il, et il s'endormit paisiblement.

Le lendemain matin, l'enfant était de fort bonne humeur. Et, comme de coutume, Runo alla saluer son père et sa mère qui se livraient chaque jour au raccommodage des vieux vêtements.

Ses parents, assis sur le sol, lui rendirent son salut lorsque, soudain, un homme entra dans la maison et s'adressa au père de Runo :

— Voisin, je sais que tu ne peux, comme moi, t’occuper aux champs, aussi je viens te demander de me seconder. Mon fils est malade et j’ai besoin de tes deux bras pour travailler.

Puis, le riche Caruo s’en fut, sans attendre la réponse du pauvre Indien.

Runo pensa.

— Quilla, serais-tu aussi grande et bonne que tout le monde le dit ?

C’est alors que la femme dit à son époux :

— Allons, prends ta fronde, elle te sera peut-être utile pour chasser les animaux qui viennent détruire les récoltes de notre bon voisin !

Et tandis qu’elle disait ces mots, la femme prit dans une jarre un épi de maïs conservé là pour être mangé durant le mois de décembre et le donna à son mari.

Runo regarda partir son père et le vit franchir la clôture qui fermait le champ de Caruo. L’enfant murmura tout bas :

— Lune, tu es vraiment notre sœur !

CARUO, LE BON MAITRE

Caruo marchait tout en contournant son champ, accompagné de sa femme, qui faisait grand tapage. L’Indienne portait un tambour et tapait dessus à petits coups secs, tout en scandant de ses pieds nus le sol durci. Tout ce vacarme n’était pas un jeu, mais il devait être entendu par les insectes nuisibles qui, durant toute la mauvaise saison, s’étaient endormis dans la terre.

Caruo, armé d’outils, attendait le pauvre Indien. Et lorsque le père de Runo arriva, le riche voisin lui donna un instrument et, ensemble, les deux hommes commencèrent leur travail.

Le pauvre Indien, sans lever les yeux, buttait les pommes de terre. Sans relâche, il s’activait à la tâche, car il était heureux de servir à quelque chose. Pourtant la récolte ne lui appartiendrait pas, mais il se sentait utile et cela lui importait beaucoup.

Le soleil allait bientôt se coucher. L’air était chaud. C’était le début de l’été, étant donné que, dans ce pays, les saisons sont inversées. L’après-midi tirait à sa fin et Caruo, frappant dans ses mains, donna le signal du départ. À cet instant le pauvre Indien poussa un cri de joie : en tirant sa bêche, il venait de mettre à jour une énorme pomme de terre. Mais celle-ci n’était

pas comme les autres. C’était un étrange tubercule qui sonnait comme une cloche lorsqu’un instrument de métal le touchait.

La pomme de terre était énorme. Caruo se pencha et prit dans sa main le tubercule, mais il pesait si lourd que l’homme le remit vivement à terre.

Et presque aussitôt les deux Indiens s’aperçurent que le soi-disant légume n’était qu’une grosse boule d’or et qu’elle valait, à elle seule, une fortune.

Caruo, qui était très riche et très bon, dit à l’Indien toute sa joie pour l’heureuse trouvaille, car l’objet précieux devenait la propriété de celui qui l’avait trouvé.

— Emporte cet or, et qu’il puisse te donner le bien-être dont tu manques !

Et Runo fut heureux. Depuis cet événement, chaque soir il cherche la lune du regard et lui adresse toujours un clin d’œil heureux en signe de reconnaissance et d’affection.

LA LÉGENDE DE L’OPUNTIA

Inia était pauvre, mais si pauvre que ses haillons laissaient voir sa peau et que la jeune fille ne savait plus comment faire pour paraître vêtue.

Un matin qu’elle pleurait, assise sur un rocher, elle vit un jeune lama qui gambadait.

Elle sourit à l’animal et, comme elle se penchait vers lui pour le caresser, elle entendit une voix.

Inia, effrayée, regarda autour d’elle, mais rien ne bougeait tout alentour. Pas un souffle d’air ne venait déranger la belle ordonnance des feuilles de maïs.

La voix disait : « Inia, je vais t’apprendre un secret. Écoute-moi bien ! »

La jeune Indienne, intriguée, tendit l’oreille.

— Sur le talus pousse une plante. Dirige-toi vers elle et cueille ses épines. Avec elles tu pourras mettre bout à bout les guenilles qui te couvrent le corps.

La voix était impérative.

Le jeune lama fit un bond en arrière et prit de nouveau la parole. Mais cette fois, c’était d’une manière plus douce.

— Inia, mon amie, crois en moi et fais ce que je te demande !

L’animal poursuivait :

— Bientôt toutes les femmes de ton clan se serviront des épines de l’opuntia pour raccommoder les tissus déchirés. Aussi, mets-toi sans tarder au travail.

Et la voix disait encore :

— Inia, tu seras bénie. Dans chaque chaumière tes descendants murmureront ton nom. Ne crains rien et empare-toi d’une des épines de la plante que je viens de t’indiquer !

Le lama, toujours gambadant, s’en fut.

Inia restée seule se prit à rêver. Quelle joie ce serait si cet animal avait dit vrai ! Et la jeune fille tendit ses doigts vers le cactus qui poussait sur le talus voisin.

C’était une plante dont les raquettes menaçantes n’encourageaient pas les gens à venir s’en emparer.

Mais Inia était une fille obéissante. Aussi s’approcha-t-elle avec précaution de l’opuntia, tira la plus belle épine et, la coupant à sa base, en fit une petite arme redoutable.

Toute joyeuse, elle courut vers la chaumière où l’attendait sa mère.

— Mère, fit la jeune fille en entrant dans la misérable habitation, voilà de quoi faire un outil utile à nos jupes en charpie et à nos mantes trouées.

Tout en disant ces mots, la petite Indienne exhibait l’épine.

La mère d’Inia, qui était ingénieuse, regarda sa fille en souriant et, sans attendre davantage, s’empara du fameux outil, arracha de sa quenouille un long fil et fit un nœud coulant autour de l’épine d’opuntia.

Inia, qui avait compris où voulait en venir sa mère, prit dans la jarre où étaient rangés les oripeaux de la famille une tunique tellement déchirée que ce nom ne pouvait plus lui être donné. Les deux femmes se mirent courageusement à l’ouvrage. Dans la masure on aurait pu entendre une mouche voler. C’est que l’une et l’autre ne perdaient pas leur temps.

Tout le jour elles travaillèrent. Autour d’elles s’entassaient tous les vêtements que contenait la maison. Et le soir, la joie régnait dans la chaumière. Les effets déchirés et usés paraissaient neufs. Grâce à l’aiguille d’opuntia, ils avaient tous été ravaudés.

L’aiguille était inventée et allait devenir pour les femmes du pays Inca un objet essentiel.

Depuis ce jour-là, on parle souvent d’Inia, la jeune fille pauvre, devenue riche pour avoir écouté un lama qui lui avait parlé d’un opuntia.

LA LÉGENDE DU GRAND SERPENT

En ce soir de liesse, un prêtre, vêtu de ses vêtements les plus somptueux, se tenait debout devant la pierre du sacrifice.

Collasouyou – tel était son nom – venait de jeûner durant une semaine, aussi était-il prêt à rencontrer le dieu, ce dieu qui, chaque année, s’arrêtait quelques instants sur les terres du parent de l’Inca. En effet, le religieux n’était rien d’autre que l’oncle du souverain régnant.

La demi-lune d’argent qui pendait au cou de l’homme brillait sous la clarté de sa sœur qui, elle, veillait dans le firmament, tandis que la tiare qu’il portait sur la tête étincelait de tous les rayons d’un beau soleil d’or.

Derrière le parent de l’Inca, les hommes, les femmes et les enfants attendaient debout l’instant où la joie allait déferler sur eux et, les yeux grand ouverts, ils guettaient dans les nues la lueur qui serait émise par le dieu.

Un moment très court, un instant de la vie divine descendue sur la terre, allait rendre les champs fertiles. C’était pour le peuple l’espoir d’une année de prospérité.

Mais l’euphorie qui régnait parmi les assistants fut bientôt remplacée par une panique indescriptible. Une terrible tempête s’élevait et coiffures et mantes s’envolaient dans le vent. Le grand-prêtre, renversé par la tourmente, se retrouva assis par terre au grand dam de toute la foule terrorisée.

Puis le vent cessa, et chacun vit que la pierre du sacrifice venait de recevoir la visite d’un hôte peu banal.

Un énorme reptile de couleur verte, dont la moitié du corps était enroulée sur le sol, se dressait menaçant.

Collasouyou se releva et, d’une voix tonitruante, s’adressa à la foule en montrant du doigt la bête venimeuse.

— Voyez, les dieux nous envoient leur messager. Car sans lui, nos épis de maïs ne se seraient pas levés et nos lamas seraient tous morts de soif !

Puis, l’homme désigna un nuage derrière lequel la lune s’était cachée.

— Regardez, l’astre des nuits nous abandonne, il s’éloigne sans nous avoir envoyé ses faveurs.

Collasouyou avait compris que l’apparition du visiteur inattendu allait apporter à toute la région prospérité et joie.

— Ô grand serpent, toi qui passes pour être un sage et qui, avant d'être un animal, possédais la parole, que ta présence nous soit bénéfique !

À ces mots le serpent, qui semblait avoir compris le sens des mots que le grand-prêtre venait de proférer, fit entendre un sifflement et lentement déroula ses anneaux, glissa le long de la pierre et disparut.

La vengeance de l'idole



NAYLAMP était mort depuis longtemps et ses successeurs, tous devenus rois à leur tour, régnaient sur Chimu.

L'un de ces descendants, qui s'appelait Fempellec, eut un jour la malencontreuse idée de se rendre nuitamment au temple. Dans le sanctuaire, une idole brillait de tous ses feux. La statue veillait sur les destinées du peuple ; précieuse entre toutes, nul ne pouvait s'en emparer.

Et ce soir-là, Fempellec avançait d'un pas feutré. Arrivé près du lieu sacré, il s'arrêta quelques instants, regarda tout alentour, puis pénétra dans la place.

La première pièce, éclairée de bleu, était dédiée à la déesse de la nuit ; gardée par des momies, le spectacle en était fantastique.

Le père de Naylamp était debout près de l'astre lunaire et ses cheveux couverts de poudre d'argent scintillaient d'une douce clarté. L'ancêtre mort semblait suivre du regard Fempellec d'un œil désapprobateur.

Le monarque passa dans la deuxième salle où Vénus, la planète à la longue chevelure bouclée, tenait dans sa main un flambeau tandis que les étoiles, ses servantes, lui offraient des coupes pleines de fruits.

Puis il traversa l'avant-dernière pièce : c'était là que séjournait la foudre, connue sous le nom d'Illapa.

Enfin, Fempellec arriva près de la fameuse idole, le Soleil, que Naylamp avait fait venir des régions sacrées.

La statue représentait le pouvoir, la force, et détenait toutes les vertus des hommes. De petites dimensions, l'objet fut enfoui prestement dans la mante

du monarque et, le larcin accompli, Fempellec reprit sans encombre le chemin du retour.

Rentré au palais, il installa le précieux objet dans la salle de son conseil.

Le lendemain, le grand-prêtre, s'apercevant de la disparition de l'idole, vint se prosterner aux pieds de son souverain. Et celui-ci, apercevant le religieux, fit l'étonné et lui demanda hypocritement la cause de sa visite.

Le grand-prêtre lui parla de la disparition de l'idole, du temple profané et de la malédiction qui allait s'ensuivre.

Fempellec, qui voulait rassurer l'homme, gardien du sanctuaire, lui dit :

— Ne crains rien, c'est moi, ton maître, l'auteur du rapt. Mais ce que tu ignores, c'est que Naylamp m'est apparu en songe et m'a demandé de prendre l'idole et de la transporter jusqu'ici où elle se trouve en sûreté !

Tandis que Fempellec parlait ainsi, la Reine se levait dans ses appartements. Ses suivantes s'activaient autour d'elle. Et Zena, l'une des femmes dont la tâche était d'apporter la tunique royale à sa maîtresse, chancela et tomba. La jeune fille, prise d'un tremblement, ne pouvait plus se relever et se mit à gémir. Une voix d'outre-tombe qui provenait de sa gorge s'éleva :

— Par la bouche de Zena, je me manifeste : Je suis Naylamp, votre ancêtre. Roi, hommes et femmes, écoutez ma sentence :

« Le mensonge de Fempellec a mis les forces de la nature en action et la punition va bientôt vous être infligée. Que votre roi soit maudit à jamais ! »

La voix de l'ancêtre retentit dans tout le royaume et le châtiment ne se fit pas attendre. Des torrents d'eau tombèrent du ciel durant des jours et des jours. Dans la campagne inondée, les hommes mouraient, emportés par les flots dévastateurs. Pourtant, une partie de la population réfugiée sur les montagnes eut la vie sauve. Les pluies cessèrent et les survivants descendirent de leurs asiles.

Tous ceux qui avaient échappé à la mort accusèrent Fempellec de la terrible catastrophe qui s'était abattue sur leur pays. Des meneurs s'emparèrent du monarque et le jetèrent à la mer, pieds et poings liés. Ainsi s'éteignit la dynastie issue du roi Naylamp Chimu allait bientôt recevoir son premier grand Empereur.



Le cornet de poux

MALGRÉ la grande richesse de l'empire Inca, toutes les fortunes n'étaient pas également distribuées. Dans les régions les plus reculées du royaume vivaient de pauvres gens qui ne pouvaient prétendre à s'enrichir.

Cette histoire se situe à l'extrême limite septentrionale du pays, où les hommes les plus dépourvus étaient si misérables que les fonctionnaires de l'empereur ne les visitaient presque jamais.

Tambo était un vieil Indien, qui avait la renommée d'être l'homme le plus paresseux de sa contrée. Jamais personne ne l'avait vu se laver, aussi va-t-il sans dire que, sur sa tête et son corps, grouillait une importante colonie de poux. Mais Tambo n'était pas incommodé par les parasites ; tout au contraire, il s'était habitué à eux et souvent, lorsqu'il en apercevait quelques-uns courant sur ses bras, il leur parlait gentiment.

Mais un matin, dès le lever du soleil, le hameau fut réveillé à grands coups de trompette. Les habitants, inquiets, sortirent sur le pas des portes. Il n'y avait que notre paresseux qui, endormi, se laissait caresser par les premiers rayons de l'astre du jour.

L'homme qui venait de faire irruption dans le lieu était un préposé à l'impôt et, ce jour-là, le fonctionnaire était de fort méchante humeur, aussi s'apprêtait-il à être sévère.

En regardant les gens qui le dévisageaient, il pensait : « Je me demande ce que je suis venu faire ici. La recette sera si petite qu'elle ne couvrira pas les frais du voyage ! »

En effet, ce fonctionnaire, qui devait assurer la surveillance du territoire, avait très peu à faire dans ces régions aux terres pauvres, où les habitants qui possédaient quelques biens étaient si peu nombreux que la perception des impôts était des plus rapides.

Sa tâche terminée, l'homme se trouva libre et, ce jour-là, partit se promener. Au détour d'une rue, il aperçut Tambo, allongé de tout son long devant sa porte.

— Hé ! fainéant, lui cria l'inspecteur, qu'as-tu à déclarer à l'impôt ?

Tambo maugréa, mais, comme il était un tantinet farceur, il lui répondit d'une voix ensommeillée :

— Des poux et rien que des poux. C'est tout ce que je possède !

À cet instant, l'homme sursauta et songea.

— Ah ! mon gaillard, tu crois que tu peux te moquer de moi sans qu'il t'en coûte rien.

Et, se penchant vers Tambo pour le morigéner à nouveau, il aperçut la vermine grouillante.

Le pauvre Indien ne bougeait pas. Tel un lama qui ne répond qu'aux ordres polis d'un maître, il fit semblant de ne pas entendre.

— Allons, vieux crasseux, lui cria le préposé aux impôts, lève-toi et rentre dans ta tanière. Que ta sale image ne vienne plus salir ma vue.

Tambo, toujours immobile, se mit à ronfler. Alors l'inspecteur furieux s'en alla en jurant qu'il changerait cet état de choses. En effet, dans le hameau il n'y avait pas que Tambo qui, sur le pas de la porte, attendait la pluie et le beau temps ; la plupart des habitants de cette région étaient aussi lents et incapables de se remuer que le vieux paresseux interpellé par le fonctionnaire.

Mais le moment du départ de la litière était arrivé et notre fonctionnaire pensait au moyen de réveiller cette population endormie. Il chercha tant et si bien qu'il finit par trouver.

— Holà, hommes de peine, cria-t-il à ses porteurs, arrêtez-vous pour que je puisse parler à Coa !

La litière s'immobilisa, tandis qu'un perroquet venait se blottir contre son maître.

— Ah ! te voilà, animal heureux, dit-il en lui caressant la tête. J'ai une confidence à te faire… Imagine-toi que je viens de trouver quelque chose qui va débarrasser le royaume de sa vermine, je parle des poux. Ceci est un décret, écoute…

« Tout homme qui ne peut payer ses impôts étant donné son indigence, devra remettre au percepteur un cornet rempli de poux. »

Le perroquet, qui ne comprenait pas grand-chose au discours de son maître, s'envola d'un coup d'aile et se retrouva juché sur le toit de la litière.

L'inspecteur éclata d'un rire sonore et s'écria :

— Si tu t'éloignes de moi, c'est que tu es d'accord, oiseau ! Je sais que l'Empereur sera content et dès mon retour, je vais recevoir de l'avancement.

« Je sais aussi que, dans le royaume inca, il n'y aura plus de paresseux et que tous les hommes sans exception paieront l'impôt. »

En se tapant sur le front l'inspecteur dit encore :

— Et lorsque tous les fainéants se seront débarrassés de leurs parasites, une œuvre hygiénique sera accomplie.

— Hep, termina-t-il en s'adressant aux hommes qui le transportaient, en route !

Et la litière reprit la piste.

L'inspecteur, rentré au palais de l'Inca suprême, donna le fameux rapport à son maître.

— Homme astucieux, sais-tu que tu viens de me donner une idée ? Dorénavant, il n'y aura plus dans mon royaume un seul homme oisif et ce sera grâce à toi.

L'Empereur avait prononcé ces mots d'un ton bienveillant, puis d'une voix plus ferme, avait dit à son homme de confiance :

— Retourne d'où tu viens et lorsque tu traverseras les mêmes régions que celles que tu as rencontrées, dis aux hommes et aux femmes de mon peuple qu'aucun d'eux ne pourra rester plus d'une heure sans faire œuvre utile.

L'inspecteur fit une grimace qu'il réprima aussitôt. « La besogne est par trop fastidieuse, pensa l'homme, et les idiots que je dois revoir sont par trop dégoûtants. »

Mais personne n'aurait songé à désobéir à l'Empereur et le préposé à l'impôt reprit la route.

Le fonctionnaire traversa la ville lentement, regrettant de laisser derrière lui les troupeaux de lamas, les éventaires des marchands emplis d'ornements de plumes d'oiseaux, de coupes de terre cuite, de sandales et de ceintures de cuir richement ornées. Toutes ces choses qui le ravissaient et, symboles de richesse, lui procuraient les joies de l'amour-propre, lui, le citadin de la ville comblée de tous les biens du monde.

Le fonctionnaire s’acheminait vers la pauvreté et la crasse ; les pauvres habitants du royaume, eux, ne lui apporteraient que désagréments et soucis.

La litière, portée par de robustes messagers, allait bon train. Déjà le préposé aux impôts traversait les maigres pâturages des pastos. Puis ce furent quelques misérables villages et, finalement, le hameau où vivait Tambo. Arrivé là, l’inspecteur mit pied à terre et se rendit aussitôt à la maison de celui qui parlait aux poux.

Tambo, accroupi sur le devant de sa porte, regarda l’intrus avec dédain.

— Ordre de l’Empereur, fit le nouveau venu. Allons, fit-il encore, es-tu sourd ?

Tambo se leva péniblement et écouta ce que le serviteur de l’Inca suprême lui disait.

— Dorénavant vous tous, pauvres gens de ce village, vous aurez des comptes à rendre à mon maître. Ce soir mes subalternes passeront chez vous et vous serez tenus à leur remettre un cornet de vos poux. Pour que ces sales bêtes ne se sauvent, toutes devront être enfilées sur des cheveux de femmes. Ce n’est pas tout, fit le préposé aux impôts. Vous compterez ces poux et vous en direz le nombre à mes subordonnés !

Tous les habitants du hameau étaient accourus, entourant l’inspecteur ; ils écoutaient atterrés le curieux décret.

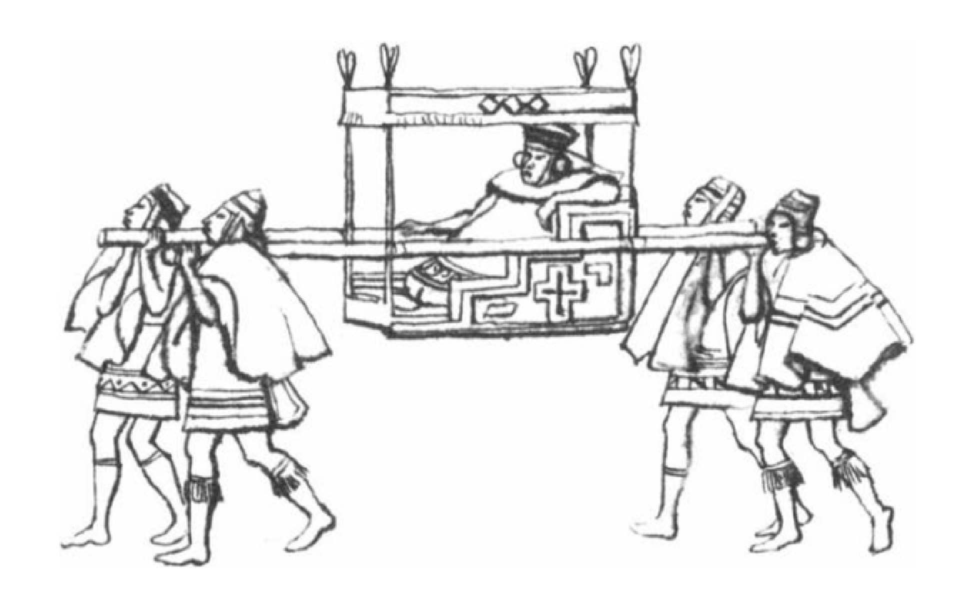
Tambo, qui n’avait jamais entendu pareil discours, sursauta, mais sa paresse l’empêcha de se révolter et il retomba dans sa léthargie première.

Dès que l’inspecteur eut terminé sa harangue, chacun de partir s’enfermer dans sa maison.

Toutes les familles réunies ce jour-là passèrent leur temps à s’épouiller et, le soir venu, les hommes qui avaient charge de la collecte des impôts reçurent des mains de tous les habitants le cornet obligatoire avec les poux dénombrés, enfilés sur un cheveu d’Indienne.

Et lorsque les hommes du gouvernement se rendirent chez Tambo, celui-ci leur remit en geignant un énorme cornet de poux.

C’est ainsi que, dans le royaume, nul n’échappa à l’impôt.



L’arrivée des conquérants



DEPUIS le jour où Nunez Balboa avait révélé à son ami François Pizarre l’existence d’un pays de l’or situé au sud d’un continent qu’il venait de découvrir, l’Espagnol ne cessait de rêver à ce nouvel Éden.

Les hommes de Pizarre, malgré les souffrances et les privations occasionnées par l’expédition de la mer des Antilles, attendaient de leur chef l’ordre qui leur permettrait de découvrir autre chose que des régions infestées par des moustiques, des forêts vierges où pullulaient des crocodiles et des serpents, car ils étaient ambitieux et voulaient des richesses.

Mais Pizarre était surtout intéressé par la gloire et comme Fernand Cortez, le vainqueur du Mexique, il lui fallait agir vite. Il comptait donc sur la chance qui lui ferait conquérir de grands territoires qu’il pourrait offrir à son souverain, Charles Quint. Car Pizarre était de Castille et dans cette province aride, l’honneur et le prestige valaient plus que l’abondance et la richesse.

Le Capitan Pizarre prit la résolution de tenter l’expédition qui le mènerait avec ses compagnons à la terre fabuleuse. Huit années d’efforts, de combats indécis et de luttes de toutes sortes préparèrent ce dernier exploit.

François Pizarre, Almagro, Fernando Luque et Ruiz s’embarquèrent à bord de leurs caravelles. Ils voguèrent longtemps sur ce Pacifique qui leur était inconnu ; le voyage sembla fastidieux à ces hommes épris d’action et, d’un commun accord, ils décidèrent de se séparer ; la caravelle de Ruiz obliquerait et les autres continueraient leur chemin vers le sud.

Sur la mer brillait un soleil éblouissant ; chaque matin, l’homme de vigie de la caravelle de Ruiz cherchait à l’horizon un point sombre qui lui ferait crier « Terre », mais hélas ! rien n’apparaissait sur l’immensité bleue.

Pourtant, un jour, des clameurs montèrent du navire : une embarcation se dirigeait vers le bateau espagnol. Les hommes aperçurent des indigènes à la peau sombre qui s’activaient sur un grand radeau. Fait de troncs assemblés supportant une cabine et propulsé par une voile de forme triangulaire, tel leur apparut le nouvel engin qui s’arrêta près d’eux.

Les « Conquistadores » regardaient avec une curiosité mêlée d’étonnement ces nouveaux venus. Comprenant l’importance de cette rencontre inopinée, Ruiz invita les inconnus à monter à bord, car l’Espagnol avait remarqué que ces Indiens ne ressemblaient pas aux autres sauvages aperçus précédemment lors de leur débarquement à Panama.

Avec force gestes, les indigènes essayaient de se faire comprendre : chacun voulant manifester son contentement vis-à-vis des étrangers aux visages clairs, très fiers de ce qu’ils transportaient, les Indiens offrirent à leurs nouveaux amis quelques pièces de leur cargaison. C’étaient de lourds tissus d’or, des bijoux, des vases sertis de pierreries et des caisses remplies de poudre d’or.

Ruiz, émerveillé, écoutait sans les comprendre les propos de ces visiteurs dont il ignorait le langage, mais la vue de toutes ces richesses qui s’étalaient devant lui venaient de lui prouver éloquemment que le pays de l’or était proche.

Deux des hommes du précieux radeau restèrent avec Ruiz qui entreprit de leur enseigner le castillan. Il fallait des interprètes aux conquérants.

Depuis leur arrivée au large de Tumbez, « les Conquistadores » allaient de surprises en surprises : c’était effectivement le pays de l’or qu’ils venaient de découvrir.

LE COQ QUI PARLE

Ce jour-là, femmes et hommes attendaient depuis le lever du soleil l’apparition des envoyés de Viracocha. Car depuis que les Espagnols avaient jeté l’ancre devant Tumbez, les « Conquistadores » n’avaient fait que de brèves incursions le long de la côte.

Les habitants de la cité avaient déposé des fleurs et des feuillages sur le pas des portes et certains, les plus riches, avaient apporté des fruits qu'ils entendaient offrir aux étrangers.

L'excitation dans la foule était à son comble et les exclamations fusaient de partout.

— Alors, toi, disait l'un, tu es venu voir les visages clairs, tu es pourtant bon à faire un mort !

— Oui, tu as raison, répondait l'autre, mais Mama-Cocha a demandé à Quilla de me tenir encore un peu dans sa jupe pour que je puisse voir ces Dieux que la mer nous envoie !

Des cris montaient de la foule impatiente. Et chacun de dire un bon mot et tous de rire.

Soudain, le silence se fit : un groupe d'hommes blancs avançait, suivi de quelques hommes noirs dont les nez épatés et les hautes statures contrastaient violemment avec les visages mongoliques et les corps râblés des Indiens de la côte du Pérou. Ces Noirs défilaient avec beaucoup de majesté et portaient des présents que les Espagnols destinaient aux autorités de la ville.

Les « Conquistadores », vêtus de velours rouge, portant crânement leurs couvre-chefs ornés de plumes, gainés dans leurs justaucorps, avançaient dignement dans les rues de Tumbez.

Les femmes admiraient la haute taille de celui qui semblait commander la petite troupe, Alonso de Molina le très altier, dont la belle barbe noire semblait d'ébène sur son gilet pourpre.

L'un des Noirs qu'Alonso avait surnommé Boca Negra – la Bouche Noire – marchait en tête, portant un coq dont il était tout fier et il disait à l'animal :

— Tout beau, tout beau, cesse de caqueter !

S'amusant de ce spectacle, les indigènes s'esclaffaient et riaient devant ce défilé qui leur semblait extraordinaire, car ils n'avaient jamais vu de volailles et n'avaient rien pu imaginer de pareil.

Puis les « Conquistadores » et leur suite arrivèrent sur une place où la population était massée.

Alors, les Indiens se précipitèrent vers les arrivants et Boca Negra brandit son coq à bout de bras, en signe d'allégresse.

L'animal lança au même moment un vibrant cocorico, avec une telle vigueur qu'il semblait interpeller tous les gens qui se trouvaient là.

De la foule stupéfaite et ravie, un grand hourra de joie jaillit, ponctué de bravos.

Une Indienne, enhardie par les cris de ses congénères, s'approcha du Noir et, s'adressant au coq, lui dit en riant :

— Tu parles, toi aussi ! Alors demande à ton maître qu'il nous explique ce qu'il nous veut, et en se tapant sur le ventre, elle se dirigea en se dandinant vers Alonso de Molina, allongea le bras et lui tira la barbe.

— Ah ! c'est donc ton Dieu qui te l'a donnée, fit l'impertinente en s'apercevant que les poils de l'homme blanc ne lui restaient pas dans la main.

Ce jour-là, tous les assistants se réjouirent beaucoup et la journée se termina dans l'allégresse.

LE CAPRICE DE LA PRINCESSE INCA

François Pizarre venait de mettre pied sur la plage de Tumbez et la caravelle était ancrée au large, sur les eaux de l'océan Pacifique.

Le conquérant ne se lassait pas de regarder la côte où étaient construites les petites maisons habitées par les « grandes oreilles » : c'est ainsi que les hommes de sa suite avaient surnommé les Indiens, à cause de la curieuse déformation du lobe de l'oreille provoquée par le port d'un lourd anneau d'or.

Déjà, dans la région et jusqu'à une ville située non loin de l'actuelle Santa Cruz, des bruits commençaient à courir sur les mystérieux étrangers qui venaient de débarquer dans le pays. Chacun parlait de leurs mœurs et s'étonnait de la couleur de leur peau. Ainsi la Capillana, princesse Inca, avait appris ces nouvelles. Elle était jeune et belle et brûlait de connaître les visages barbus.

Les capitaines des caravelles espagnoles immobilisées à Tumbez reçurent un jour des présents, des fruits et des légumes frais qui continuèrent d'arriver chaque jour en grande quantité ; ces envois étaient accompagnés de messages, émanant d'une princesse Inca : elle assurait les étrangers de sa bonne volonté, leur témoignait de l'amitié et leur donnait les marques de sa bonne foi en leur offrant toutes sortes de garanties. Elle savait que les « Conquistadores » étaient méfiants, mais leur prudence était justifiée par les pénibles expériences qu'ils avaient faites.

La princesse était une femme tenace, et n’avait qu’un désir : monter sur les bateaux espagnols et voir de près ceux qui les commandaient.

Intrigué par l’obstination de la jeune Inca à vouloir nouer avec lui et ses hommes de bonnes relations, François Pizarre envoya au Palais de la Capillana plusieurs de ses officiers ; ceux-ci revinrent enchantés de leur visite. La princesse les avait reçus avec de grands honneurs et avait bien fait les choses : un magnifique repas les attendait et, selon la coutume, la princesse avait fait manger et boire ses convives ; présentant les mets sur une spatule d’or, elle introduisait les morceaux de nourriture dans leur bouche et offrait les boissons à leurs lèvres. Durant ces agapes, la noble Inca ne tarissait pas d’éloges sur leur maître. Puis, à la fin du repas, elle se leva et dit à l’un des envoyés de Pizarre :

— Dites à votre chef que j’ai fait un songe et que, dans ce rêve, je le voyais puissant et beau comme le Dieu de l’éclair.

Le surlendemain, le capitan Pizarre, ayant accédé au désir de l’Indienne, fit mander la jeune femme. Et, dans un déploiement de fastes bien espagnols, des officiers du conquistadore la conduisirent à bord de la caravelle.

À la vue de la merveilleuse embarcation, la Capillana poussa des cris de joie, et s’amusa comme une petite fille de tout ce qu’elle voyait ; richement vêtue, couverte de bijoux, elle avait grand air, escortée de ses servantes qui portaient les joyaux qu’elle ne pouvait exhiber sur elle tant leur nombre était grand. Le spectacle était curieux et pour le moins original, car derrière la belle Inca deux petits animaux suivaient, portant sur leur dos des coffrets d’argent.

Sur la caravelle, les soldats de Pizarre regardaient avec étonnement cette arrivée imprévue.

— Regarde, dit un marin espagnol, ce sont des petits chameaux, car c’était la première fois qu’il voyait cette sorte de mammifère.

Et l’autre de répondre : « Il y a donc des déserts dans ce pays ? »

Le capitan Pizarre recevait sa visiteuse avec tous les honneurs dus à son rang et s’en montrait très honoré ; s’inclinant très bas devant l’Indienne, il dit :

— Madame, c’est pour moi une grande joie de vous recevoir, mais sachez que c’est mon maître Charles Quint le très-puissant qui vous accueille.

Pour la première fois dans l’histoire de la conquête, une femme du pays de l’or était admise chez les hommes aux visages clairs.

LA PRINCESSE REÇOIT FRANÇOIS PIZARRE

Sur la grève de Tumbez, la princesse Capillana entourée de sa suite attendait le « conquistadore » François Pizarre. Invité à festoyer sous la tente princière, l'Espagnol se faisait attendre. Pourtant, ce jour-là, tous étaient à la joie, Indiens et Indiennes qui, pour montrer leur contentement, agitaient des palmes et des tiges de maïs.

Les douze caciques de la noble dame, installés dans des radeaux en bois de balsa, attendaient les ordres de leur maîtresse. Soudain, les chefs se mirent à ramer et se dirigèrent vers la caravelle. Par une délicate attention, la jeune femme rassurait les Espagnols en leur faisant accepter des otages ; elle leur permettait ainsi de se rendre à son invitation en toute sécurité.

La princesse avait fait préparer un banquet à l'ombre d'un bosquet et, en voyant la vaisselle d'or et les somptueux aménagements de la tente princière, les « Conquistadores » comprirent que la dame était non seulement aimable mais aussi d'une grande richesse.

En minaudant, la Capillana leur fit les honneurs de sa table mais Pizarre, homme froid et pondéré, mangeait sans mot dire. Toutefois, lorsque, le repas terminé, chacun pensait à se lever, il interpella la princesse :

— Très illustre Señora, dit-il de sa voix rogue, je voudrais vous exprimer ma reconnaissance, ainsi que celle de mes gens. Mon maître, le très catholique Charles Quint, reçoit en même temps que moi ces marques d'honneur et je puis vous assurer qu'il y sera extrêmement sensible, lorsque je l'en informerai.

Le capitaine ne perdait aucune occasion de rappeler aux Indiens le nom de celui qu'il servait.

En souriant, la princesse écoutait parler le héros de la mer – car Mama Cocha ne pouvait lui envoyer que des hommes extraordinaires – ; toutefois, la Capillana ne comprenait pas très bien qui était ce roi tout-puissant et où il régnait.

Mais le discours de l'Espagnol prenait peu à peu un tour plus mystérieux qu'à son début et elle avait cessé de sourire.

Pizarre dominait de sa haute stature l'assemblée et la fixait d'un air grave. Il n'était pas un simple homme de guerre et il était autre chose qu'un pilleur de trésors : son cœur généreux s'attristait de ce qu'il savait au sujet des mœurs inca, car il avait été témoin des sacrifices humains en usage dans le pays.

— Votre Grâce, fit-il, en s'adressant à la princesse, ignore que ses croyances ne sont basées que sur de fausses vérités et qu'on ne peut livrer au sacrifice d'innocentes victimes et les immoler aux Dieux.

Le visage de la princesse exprimait de la mélancolie.

— Ne soyez pas triste, Madame, de ce que je viens de vous dire, ajouta-t-il en élevant la voix ; je ne puis mieux vous prouver ma reconnaissance de nous avoir si chaleureusement accueillis qu'en vous révélant l'existence d'un Dieu que vous ne connaissez pas encore.

L'Espagnol se savait porteur d'une mission ; il ne l'oubliait à aucun moment et sa visite à la princesse devait servir la cause de la chrétienté. Son ton s'enflammait et il poursuivit :

— Noble princesse, bientôt votre peuple recevra des religieux que l'Empereur, mon maître, lui enverra. Et, s'inclinant devant la jeune femme, il murmura :

— Nous ne voulons que votre bien !

Empoignant l'étendard de Castille où figurait la devise de ses souverains – Plus Ultra – (toujours au-delà), il le déploya d'un geste brusque. Puis il invita tous les Indiens qui se trouvaient près de lui à le brandir comme il venait de le faire, ce que ceux-ci firent avec allégresse.

François Pizarre, défenseur de Sa Majesté très catholique, l'Empereur Charles Quint, venait de gagner une paisible victoire.

« LE TUBE QUI FAIT DU FEU »

Le Capitan Pizarre envoya l'un de ses officiers chez un prince Inca qui habitait dans les environs de Tumbez.

Et lorsque Alonso de Molina fut de retour et conta les merveilles qu'il avait vues, Pizarre ne voulut pas le croire, tant le récit lui paraissait fantastique. Car Molina ne tarissait pas d'éloges sur les curiosités que le noble Indien lui avait montrées. Il l'avait conduit chez le gouverneur, dans le Palais de Suyoyoc Apo qui renfermait des trésors ; l'Espagnol, ébloui, avait pu se croire dans l'une des demeures les plus raffinées d'Andalousie.

Pizarre, incrédule et ne voulant pas s'en tenir à cette première expérience, envoya un autre de ses compagnons pour contrôler les dires de Molina ; ce fut Pedro de Candia qu'il désigna.

Armé de pied en cap, casqué d'acier, le bouclier à la main, l'épée au côté et l'arquebuse sur l'épaule, Pedro de Candia était fier de lui. La population indienne poussait des hurlements de joie en le voyant passer : jamais une telle créature ne leur était apparue : l'armure de l'Espagnol brillait de mille feux et la foule massée sur son parcours murmurait avec stupéfaction :

« C'est le Dieu du Soleil, Viracocha le vengeur. » Comme bien l'on pense, un tel personnage enthousiasma les autres habitants de Tumbez et Candia fut promené tout le jour par ses hôtes, qui lui montrèrent tout ce qu'il désirait voir. Puis on mena notre homme près de la forteresse qu'il voulait visiter.

En soldat qu'il était, Candia avait examiné avec intérêt la puissante citadelle. La Pucara, à la triple muraille, le fit réfléchir, car il comprenait la puissance de ces gens, que beaucoup de ses compagnons croyaient être de pauvres indigènes. L'officier espagnol allait de surprises en surprises et commençait à prendre les Indiens au sérieux.

Mais le prince, depuis que son visiteur était arrivé, ne cessait de regarder fixement l'arquebuse du « Conquistador. » Comme son hôte admirait les remparts de la ville, le noble Seigneur, n'y tenant plus, mit un doigt sur l'arme.

— Hé, mon prince, fit Candia, cette chose-là n'est pas un jouet ! Et d'un geste martial l'Espagnol descendit la fameuse arquebuse de son épaule.

L'hidalgo, conscient de l'impression qu'il allait donner à ceux qui l'accompagnaient, déchargea son arme.

Le prince fit un bond en arrière et, les yeux levés vers le ciel, suivit du regard le nuage de fumée provenant de la détonation.

Oui, c'était bien là le « tube qui fait du feu. »

— Voilà comment, en Espagne, on fête ses amis, déclara Candia avec emphase.

Tous les assistants n'en croyaient ni leurs oreilles, ni leurs yeux. S'étant mis à genoux, les Indiens disaient :

— C'est Ilaticsi, le Dieu de l'Éclair !

— Vive Ilaticsi ! Vive sa clarté ! crièrent-ils encore.

Lorsque Candia revint à son bord et conta son aventure à Pizarre, il ne put que confirmer les dires de Molina.

LES FRÈRES ENNEMIS

Huascar et Atahualpa étaient devenus des frères ennemis depuis la mort de leur père Huyana Capac.

Le défunt Empereur avait eu deux épouses et chacune lui avait donné un fils. D'après la loi Inca, le trône revenait à Huascar, puisqu'il était le premier enfant de l'impératrice et que le second fils était de l'autre femme, que préférait Huyana Capac.

Mais Atahualpa avait reçu de l'Empereur la Mascapaicha[15]. Aussi le prince Huascar luttait-il contre le favori pour entrer en possession de l'emblème, insigne de la souveraineté.

Un jour, profitant d'un moment d'inattention de la garde, Huascar s'empara de son frère et le fit prisonnier.

Atahualpa, aidé de ses femmes, réussit à s'enfuir et, ayant recouvré la liberté, reprit la lutte, sachant que le prestige et la fonction d'Inca étaient en jeu, car les tribus qui s'étaient déclarées pour lui attendaient des preuves de sa puissance.

Un matin que le prince Atahualpa s'était éveillé de méchante humeur et qu'il réfléchissait à ce qu'il devait faire, il eut une idée.

Rapidement il se leva, demanda à son intendant de convoquer ses femmes et tous les dignitaires de la cour. Puis, appelant son chambellan, il lui enjoignit de réunir le conseil.

Devant les anciens et toute sa suite, Atahualpa prit la parole.

« Moi, Atahualpa, Ticsi Capac, maître du monde, héritier de la Mascapaicha de par la volonté du Soleil ». Il parlait les yeux levés vers la lumière qui tombait du plafond, et semblait chercher du regard le Dieu qu'il venait d'évoquer :

« Mon frère Huascar ne peut plus rien contre moi ; le Dieu Inti m'est apparu, fit-il d'un ton grave, et si j'ai pu m'enfuir de l'infect réduit sans lumière où l'on m'avait contraint de rester, c'est qu'Inti m'a libéré. » Et relevant fièrement la tête, Atahualpa conclut d'une voix terrible :

« Hommes, ce que je vais vous annoncer plongera dans un abîme de désespoir ceux qui veulent ma perte. »

Tous les assistants se mirent à genoux.

Atahualpa, très digne, conscient de l'effet produit sur les hauts dignitaires de son clan, continuait :

— Inti, le très grand, m'a regardé et aussitôt les parois de ma prison se sont éclairées ; j'ai vu mes bras et mes jambes diminuer de longueur, mon torse se couvrir d'écailles, mon visage se faire pointu et, en quelques

instants, je devins si long et si mince que, transformé en serpent, je réussis à me glisser hors de ma geôle.

La stupeur se lisait dans les yeux des conseillers d'Atahualpa, mais aussi l'admiration.

De la main, le prince fit un geste protecteur qui enveloppa toute l'assistance et il ajouta :

— Maintenant, mon frère Huascar ne peut plus me faire aucun mal puisque j'ai acquis la sagesse et la puissance du serpent ; c'est moi qui régnerai sur les destinées de la nation Inca, comme le véritable Dieu de l'Éclair.

Cette nouvelle extraordinaire se propagea par tout le royaume ; dès lors la chance n'abandonna plus le prince et les Indiens, superstitieux de nature, crurent en Atahualpa et le reconnurent comme l'héritier du trône Inca.

Mais bientôt la prédiction allait s'accomplir : tandis que l'Empire s'écroulerait, les deux frères ennemis succomberaient à une mort violente.

LE LIVRE MAGIQUE

Huascar, le prétendant au trône Inca, fait prisonnier et les membres de son clan assassinés, Atahualpa, son frère, pouvait maintenant prétendre au titre de souverain sans crainte d'avoir un rival, malgré le nouveau danger qui planait sur lui : l'arrivée des étrangers qui, sur le territoire, avaient commencé de se montrer sous un jour belliqueux ; mais Atahualpa ne pouvait s'empêcher d'espérer un sort heureux.

L'ombre du soir descendait sur la place de Cuzco et emportait avec elle les dernières clartés envoyées par le Soleil.

Il est vrai qu'Atahualpa ignorait que ses adversaires au visage barbu allaient mener les choses rondement et, sans plus attendre, reprendre les combats qu'ils venaient de commencer. Or, l'Inca n'admettait pas que son armée pût être vaincue et surtout que lui, le descendant d'un Dieu, pût être prisonnier de mortels venant de contrées où, d'après lui, le Dieu de la Lumière n'avait pas accès.

Atahualpa était un orgueilleux et, mésestimant ses adversaires, il allait droit à une défaite encore plus grande que celle essuyée dans ce même après-midi. Aussi, ne daignant pas jeter un coup d'œil sur le groupe d'Espagnols qui se dirigeait vers lui, Atahualpa resta impassible.

Le chapelain chargé de représenter Pizarre auprès du noble Inca venait de s’arrêter devant lui. Le religieux était accompagné de Fernando Aldana et de l’interprète Martinillo. Le dominicain, sans s’émouvoir de l’attitude méprisante d’Atahualpa, ouvrit un grand livre recouvert de velours rouge, fermé par un fermoir d’argent et, d’un geste, fit signe à ses compagnons de se rapprocher de lui.

Valverde, de sa voix à l’accent chantant, commença la lecture du « requirimiento ». C’était le rapport dans lequel il était stipulé que l’Inca devait reconnaître la domination du roi de Castille et qu’il jurait de réserver bon accueil à l’envoyé de Charles Quint, en embrassant la foi chrétienne.

Martinillo traduisait tant bien que mal le discours, s’embrouillant sans cesse dans les termes juridiques et théologiques ; mais, pour lui, l’important c’était de parler !

Atahualpa paraissait de marbre. Pourtant l’Inca, en baissant les yeux, rencontra le bréviaire que portait l’Espagnol et son visage s’anima.

Coupant la parole à Valverde, impatient et curieux, le souverain exprima le désir d’examiner le livre. C’était la première fois qu’il voyait lire et il supposait que cet objet si insolite à ses yeux renfermait un charme. Et Atahualpa voulait apprendre les secrets de ses nouveaux rivaux !

Aussi l’Inca tendait-il une main avide vers Valverde. Voyant qu’il se faisait implorant, le religieux lui offrit l’objet ; Atahualpa s’en empara fébrilement, essaya d’ouvrir le fermoir mais n’y réussit pas. Portant alors le livre à son oreille, il attendit vainement les sons qu’il pensait pouvoir entendre. Furieux, l’Indien montra sa désapprobation en jetant le livre au sol ; et il s’écria :

« — Il ne parle même pas, tu peux le reprendre ! »

Mais bientôt Atahualpa allait apprendre à compter avec ses adversaires, les hommes barbus aux visages clairs.

LES HARICOTS

Harassés par les longues heures de route, les Espagnols souffraient de la faim et de la soif. Les petits chevaux arabes butaient sur le chemin rocailleux de la terre des Andes et leurs maîtres, qui les montaient, avaient perdu leur enjouement.

Maintenant, la côte était loin et le chemin semé d'embûches rappelait aux « Conquistadores » qu'ils avançaient dans une région peu sûre. Aussi tous gardaient-ils le silence. Pourtant, quelques hommes qui se trouvaient en queue d'escorte murmuraient :

— Quelle tristesse, disait l'un d'eux, de marcher sans savoir quel diable d'Indien nous allons rencontrer !

— Diable ou pas diable, j'ai le ventre vide et mon estomac crie famine !

— Des kilomètres sans boire une gorgée, quelle misère !

— Arrêtons-nous ! fit l'un des soldats, exténué.

— Attendez-moi, dit Antonio. C'était un jeune garçon à l'air éveillé qui, d'un bond, sauta de sa monture et escalada le talus qui bordait la piste.

L'Espagnol, saisissant sa lunette d'approche, scruta l'horizon, mais aucune chaumière n'y apparaissait. Puis, comme il arrive souvent dans les contes de fées, une jeune fille surgit de derrière un buisson. Celle-ci, épouvantée à la vue de la troupe, s'enfuit.

Antonio, aussi leste qu'elle, la suivit. Après avoir couru un bon moment, la jeune fille s'arrêta devant une hutte et s'y engouffra prestement.

Devant cette habitation, une vieille Indienne tournait dans une grande marmite une longue cuillère de bois. Dans le récipient cuisait un mets bizarre, à l'odeur indéfinissable. L'Espagnol avait si faim qu'il lui importait peu de savoir quels aliments pouvaient mijoter sur le feu de braise.

La femme, en apercevant le soldat, fut tellement effrayée qu'elle recula et courut se terrer dans un coin de son antre.

L'Espagnol, resté seul, tourna la cuillère dans le récipient. Puis, s'enhardissant, il commença à déguster le plat que se réservaient les deux paysannes. L'homme n'avait jamais goûté un tel mets et le trouva succulent.

Les compagnons d'Antonio, ne le voyant pas revenir et profitant de la halte de leur escorte, se mirent à sa recherche. Le trouvant assis devant la marmite vide, ils se récrièrent :

— Alors, pendant que toi tu digères, nous, nous pouvons mourir de faim !

Antonio se leva d'un bond et répondit en riant :

— Ah ! vous aussi vous venez participer au festin ! Trop tard, mes amis, j'ai tout mangé !

— Attendez-moi, dit encore Antonio, en entrant dans la chaumière.

La femme et la jeune fille, accroupies dans un coin de la maison, tenant chacune serré contre leur poitrine un petit sac, regardaient avec effroi venir vers elles l'importun.

— Allons, vieille sorcière, fit Antonio à la plus âgée, donne-moi ce que tu tiens contre toi !

Le soldat n’attendit pas la réponse et arracha le petit sac des bras de la vieille. Antonio l’ouvrit et ce qu’il contenait n'était rien d’autre que les curieux petits croissants qu’il venait de savourer : ces haricots encore inconnus en Europe !

— Par saint Jacques ! fit Antonio de sa voix rude, le repas était mémorable, je garde ces graines en souvenir de ce bon déjeuner. Puis, il ajouta :

— J’irai faire dire une messe à l’église, foi de Catalan !

Et la troupe reprit sa longue chevauchée. Des combats eurent bientôt lieu entre Incas et Espagnols et ces derniers furent les vainqueurs.

DANS LE JARDIN DE BARCELONE

Après conquête faite, Antonio rentra en Espagne et son premier soin fut de se rendre à l’église pour remplir sa promesse.

Puis, le cœur content, il se dirigea vers la maison de son frère. La famille du conquistadore le reçut avec des transports de joie.

— Ah, mon cher Antonio, le ciel t’a protégé, rendons-lui grâce, fit l’aîné.

Antonio raconta à ses parents ses mésaventures et n’oublia pas de leur narrer l’histoire de la vieille Indienne et du fameux plat qui lui avait permis de ne pas mourir de faim certain jour de disette.

Le soldat se frappa sur les cuisses et s’écria :

— J’ai une idée. Il tira alors de sa poche les quelques graines qu’il avait soutirées du sac de l’Indienne et qu’il gardait précieusement. S’adressant à son frère, il lui suggéra :

— Ton jardin n’est pas encore ensemencé ; profitons-en pour voir si ces semences vont germer en terre espagnole.

Ce qui fut dit fut fait et le temps passa.

Un jour que le soleil brillait plus particulièrement et que notre ancien soldat s’acheminait vers le jardin de son frère, il rencontra celui-ci.

— Viens vite, viens vite, Antonio !

Et tous deux de courir. En arrivant, Antonio vit que les graines avaient germé et que la terre s’ornait d’une nouvelle plante. Les feuilles du végétal

possédaient des gousses longues et gonflées de petits croissants luisants et ivoirés.

Les légumes récoltés et cuits, toute la famille d'Antonio se mit à table devant le plat délicieux dont le soldat s'était régalé au Pérou.

Les haricots allaient devenir un des plus précieux légumes du pays et, par la suite, furent connus et appréciés de l'Europe tout entière.



Atahualpa l'impassible



PRÈS des jours et des jours d'une marche épuisante, l'armée de François Pizarre arriva à Cajamarca et, sur l'un des versants de la montagne, un immense camp s'étendait à perte de vue.

C'était l'armée d'Atahualpa qui séjournait là et, en son milieu, la tente de leur monarque.

La ville de Cajamarca semblait morte et un pesant silence tombait sur la troupe des Espagnols qui s'était établie dans la fertile vallée.

Atahualpa avait appris par les gens de Tumbez que les étrangers se comportaient comme des hommes et n'étaient pas des Dieux, comme son père le lui avait assuré sur son lit de mort. La première émotion passée, les Indiens de la côte avaient vite réalisé leur erreur. Mais le prince Inca, dont la curiosité était aiguisée par tout ce qu'on lui avait dit sur les guerriers barbus, savait que pour lui, fils du Soleil, la petite armée espagnole ne représentait aucun danger.

L'Empereur, âgé à l'époque de trente-cinq ans, grand et bien fait, avait un regard froid qui terrorisait les plus hauts dignitaires de son royaume. Ce fut armé de pied en cap qu'il reçut l'envoyé de Pizarre. Celui-ci, nommé Hernando Soto, se vit accueillir par l'Inca d'une manière glaciale. Conformément à l'étiquette, qui voulait qu'aucun de ses visiteurs n'ait de contact direct avec lui, Atahualpa cachait son visage derrière un voile percé de deux trous.

Or, De Soto avait exigé que le masque fût baissé.

Maintenant l'Empereur, le visage découvert, la tête penchée, affectait de ne pas regarder le groupe d'étrangers qui se trouvait devant lui. Par

l’intermédiaire de l’interprète Martinillo, De Soto lui transmettait les compliments de Pizarre.

— Majesté, mon maître, François Pizarre, vous salue par ma voix et, de par la volonté de notre Dieu, vous prie de lui rendre visite.

Atahualpa, après un long silence, répondit :

— C’est bon.

L’Espagnol comprit que l’Inca n’avait pas grande envie de rencontrer son maître, car les paroles laconiques que venait de lancer l’Empereur ne voulaient pas dire grand-chose.

Cependant Atahualpa, se ravisant, lui fit dire qu’il irait le lendemain.

« — Mais suivi de toute mon armée », avait-il spécifié. Et, d’un ton étrange, il avait ajouté :

« — Dites à votre maître de ne rien craindre. »

Les Espagnols ne tenaient pas à prolonger l’entretien et se préparaient à partir quand, pour la première fois, Atahualpa daigna lever les yeux sur eux.

C’est alors que le rusé De Soto eut une idée. Ayant remarqué que son cheval intriguait les Incas, il décida de profiter de son départ pour effectuer une démonstration qui, selon lui, devait faire forte impression sur le souverain. Le rusé Espagnol ne se trompait pas.

Il sauta en selle et se livra, selon la meilleure tradition de l’école castillane, à une série d’exercices les plus spectaculaires. Tous les assistants entourant Atahualpa, émerveillés, regardaient ce spectacle qui leur était inconnu.

Atahualpa était impassible, mais paraissait attentif.

Le coursier noir de l’Espagnol caracolait et exécutait tous les pas que, de sa voix forte, son cavalier lui commandait. Celui-ci, dans un galop final, mena la monture aux pieds du monarque. Le cheval s’arrêta si près de l’Inca que son souffle souleva les lourdes franges de la Mascapaicha portée par l’Empereur.

Les hommes de l’escorte impériale, voyant ce monstre foncer sur eux, effrayés, reculèrent en désordre. Atahualpa regarda ses généraux d’un œil sévère et, d’une voix assourdie par la colère, leur parla. Les vieux chefs courbèrent alors la tête en prenant un air douloureux.

Plus tard, les « Conquistadores » apprirent que l’Empereur avait fait décapiter ceux qui, pleins d’effroi devant les sauts de l’animal, avaient, paraît-il, manqué de discipline et de courage.

— N’avaient-ils pas reculé devant une bête et poussé des cris comme de vieilles femmes ?

Atahualpa avait un tel souci de la dignité qu’il ne supportait pas le moindre manquement venant de ses officiers.



Le disque d’or



APRÈS la défaite d’Atahualpa, l’Inca suprême, les Espagnols se partagèrent un butin d’une valeur considérable. Jamais, de mémoire de conquérant, on n’avait vu de telles richesses accumulées en un seul endroit.

La scène se passe à Cajamarca dans le palais du souverain déchu. Quelques soldats espagnols gardent l’impérial monarque et parlent ensemble. Mancio Serra, leur chef, clame sa joie.

— Amis, aujourd’hui c’est un grand jour, je suis riche !

— Bah, fit un petit homme aux yeux tristes, que vas-tu faire de ta fortune ?

— Mais voyons, cet or que j’ai reçu est le même que celui qui a cours en Espagne !

— Peut-être, fit un autre d’un ton blasé, mais retournerons-nous un jour chez nous ?

— Il a raison et à quoi ce butin va-t-il nous servir ici, où tout manque et où la mort rôde chaque jour ? renchérit le soldat aux yeux tristes, qui avait répondu le premier à Mancio Serra.

Et tous de dire :

— Allons, jouons et oublions ainsi nos déboires !

Les hommes s’attablèrent. « Quel est celui qui osera mettre enjeu la part de butin qu’il vient de recevoir ? » cria un des Espagnols.

C’est alors que Mancio Serra se leva et dit :

— Cet après-midi, j'ai reçu des mains de Pizarre un disque d'or : le Soleil !

— Eh bien ! tu es maintenant plus fort que l'Empereur lui-même, puisque tu es libre et que tu es en possession de son emblème. Parions que tu n'es pas aussi généreux que lui, dit un de ses compagnons.

Mancio riposta :

— Je vais te prouver que ce disque peut très bien appartenir à toi ou à tes amis, mais la chance est avec moi et, dès maintenant, je vais te le démontrer.

L'officier sortit d'un étui de cuir de Cordoue les dés qu'il fit rouler sur la table.

Or, l'homme qui avait mis au défi Mancio Serra gagna le disque d'or et, tout heureux de cette aubaine, s'en fut sans demander son reste.

Mais l'histoire n'est pas finie pour autant.

Le soldat qui avait gagné au jeu le disque d'or, le perdit à son tour.

Ce fut un caballero qui s'appropria l'objet précieux. L'homme admira longtemps la ciselure des rayons d'or, regarda ébloui la pièce qui détenait en son centre une pierre, une émeraude très pure, et tout fier de sa bonne fortune s'en alla la montrer à sa fiancée.

LA FIANCÉE INCA

Le caballero était un jeune garçon au cœur noble et généreux. « – Ce disque d'or sera un cadeau digne d'elle », pensait l'Espagnol tout en partant vers la demeure de Chica. C'était ainsi qu'il avait nommé l'Indienne dont il ne pouvait prononcer le nom Inca tant il lui semblait compliqué.

Or, Chica était pieuse et vénérait ses aïeux. C'est en tremblant qu'elle apprit du jeune homme qu'il était devenu le propriétaire de l'emblème solaire.

— Chica, regarde, quelle merveille ! faisait le brave Espagnol en exhibant l'objet ; aussi cette beauté est à toi. Je te la donne !

Mais Chica ne disait mot et son regard était embué de larmes.

— Tu ne peux garder ce disque, cher garçon, et encore moins m'en faire cadeau, fit Chica tristement.

L'Espagnol ne comprenait rien à l'attitude de la jeune Inca.

— Moi qui pensais te faire plaisir ! gémissait-il.

La jeune fille tremblante murmura :

— Promets-moi de me suivre et de faire tout ce que je te demanderai, ceci sans discuter !

— Oui, répondit le pauvre garçon ! Je t'en fais le serment.

Chica faisait ses préparatifs de départ sous les yeux ébahis de son fiancé.

— Allons, partons. Enveloppons la splendeur des splendeurs dans un tissu blanc et mettons-nous en route, dit-elle d'une voix impatiente.

C'est ce que les deux jeunes gens firent sur l'heure. Ensemble, ils cheminèrent longtemps, puis, d'étape en étape, ils arrivèrent devant la rive du lac Titicaca.

— Pose un instant le disque d'or, fit Chica à son fiancé, et remercions le Soleil qui se trouve dans le ciel.

Après avoir repris le précieux emblème, les deux voyageurs se dirigèrent vers le temple. Comme ils s'apprêtaient à monter les marches du sanctuaire, Chica aperçut un détachement de soldats espagnols qui bivouaquaient près du lieu sacré.

— Nous sommes perdus, fit la jeune Indienne, fuyons, jamais les tiens ne nous laisseront remettre notre trésor au grand-prêtre !

Déjà les « Conquistadores » commandés par un lieutenant de François Pizarre s'approchaient du couple et questionnaient le jeune homme.

Chica fit signe à son compagnon qu'elle allait prendre la fuite et, sans demander son reste, elle détala.

Serrant contré elle le merveilleux emblème, la jeune fille courut vers le lac. Son fiancé se mit aussi à fuir et rejoignit sa fiancée.

Tous les deux n'avaient plus qu'un désir : gagner le rivage, échapper à la troupe qui s'était mise à leur poursuite.

Les deux fugitifs eurent juste le temps de monter dans une embarcation et, arrivés au milieu du lac, jetèrent le Soleil d'or dans les flots.

« Jouer le Soleil avant qu'il soit levé », c'est le proverbe espagnol qui naquit au Pérou, depuis la fameuse histoire du butin de Mancio Serra.



Le trésor des Incas



LES étrangers aux visages clairs marchaient sur Cuzco. Les veilleurs incas alertés avaient soufflé dans leurs conques et la ville entière était sur le pied de guerre.

L'intendant du palais avait reçu des ordres de l'Empereur et, en cette heure tragique, toutes les bonnes volontés étaient mobilisées, car il s'agissait de faire disparaître les fabuleuses richesses que, depuis des siècles, les monarques de la dynastie avaient accumulées dans les réserves de la grande demeure impériale.

C'était donc à Uano qu'incombait la défense du trésor entassé dans les souterrains de la cité ; l'homme était intègre et son courage égalait sa témérité ; aussi le souverain lui avait-il donné tout pouvoir en lui disant :

— Toi qui as été depuis toujours un serviteur fidèle, je te confie ce que l'Empire possède de plus précieux. N'es-tu pas le fils de mon très regretté garde du corps ? C'est à toi, mon intendant, que je remets les clefs des coffres. Prends une partie des objets sacrés et fais en sorte de les enfouir dans la terre, et ce que tu ne pourras dissimuler, fais-le disparaître.

Uano se retira après avoir baisé la tunique de son maître, rentra chez lui, embrassa sa femme et ses enfants et s'en fut vers le lieu du ralliement.

L'Intendant eut tôt fait de réunir une troupe de vaillants soldats et, accompagné de ses guerriers, il se dirigea vers la grotte de Viclaconga. Fort des consignes qu'il avait reçues de son maître, il songeait à sa mission. L'or des Incas était en danger et lui, devrait coûte que coûte trouver la solution qui soustrairait le précieux métal à la convoitise des envahisseurs.

Alors il décida de placer ses hommes sur la route qui reliait la ville à la grotte : ceux-ci, en se passant les objets de main en main, arriveraient ainsi à transporter le trésor jusqu'à la caverne.

Devant lui ses hommes peinaient silencieusement et dans la nuit obscure rien ne bougeait, si ce n'étaient les grosses pièces d'orfèvrerie, les plaques d'or et les coffres ciselés qui circulaient de mains en mains.

Soudain un jeune homme cria :

— Chef, écoutez-moi !

L'intendant fit un pas en arrière et dit en serrant sa lance contre lui :

— Qu'y a-t-il ?

— Je me nomme Aïto et je suis chargé de la garde des objets du temple de Quilla ; j'avais reçu l'ordre de veiller à ce que tout vous parvienne bien, hélas ! un malheur vient d'arriver et l'effigie de Manco Capac a disparu.

Uano eut un geste de colère vers l'homme qui venait de lui apprendre la désagréable nouvelle, mais le temps pressait et il continua son chemin pour s'arrêter enfin devant la grotte.

Puis il entra dans la caverne : une multitude de dédales s'offraient à lui, mais Uano connaissait les lieux ; sachant que les premières galeries rejoignaient le grand gouffre central, il avançait.

C'est alors que des gémissements parvinrent jusqu'à lui ; il fit quelques pas et se heurta à un corps.

Uano, en se penchant, reconnut à la lueur de sa torche l'homme qui gisait à ses pieds : c'était l'un de ses meilleurs serviteurs.

— Qu'y a-t-il, Evo, mon ami ?

— Chef, fit l'autre d'une voix faible, si vous me voyez blessé à mort, c'est que j'ai voulu défendre la statue et…

Au même instant l'intendant vit, couchée aux côtés de son serviteur, la statue de Manco Capac, le fondateur de la dynastie Inca. Les yeux de l'Empereur semblaient jeter des éclairs et la flamme vacillante de la torche accentuait la majesté de l'effigie couchée à terre.

Les soldats, qui avaient suivi leur chef jusqu'en l'un des dédales de la caverne, s'étaient arrêtés derrière lui et regardaient pétrifiés l'étrange spectacle. Pourtant, l'un d'eux s'avança et, rompant le silence, dit :

— Nevaco, le traître, a voulu s'emparer du Guaoqui(16) et s'enfuir avec lui, mais Evo, qui avait vu sa manœuvre, s'est opposé à cet acte sacrilège, et il a payé de sa vie ce geste héroïque.

Les porteurs continuaient d’arriver devant la caverne et s’enfonçaient dans le labyrinthe qui conduisait au gouffre où allaient disparaître à jamais les colonnes sacrées et les grandes idoles incrustées de pierres précieuses.

Et l’intendant, devenu de plus en plus vigilant, devait dépenser sa peine sans compter.

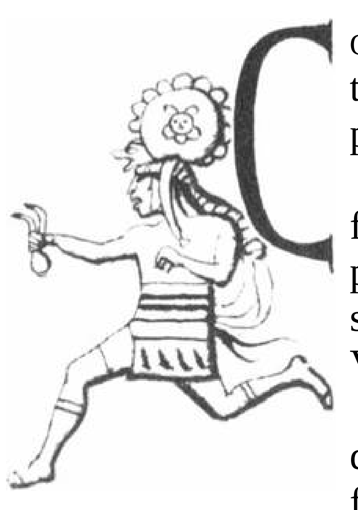
Toute la nuit les soldats, pareils à des fourmis, allèrent et vinrent, chargés de leurs précieux fardeaux. Et dès l’aube parut un nouveau renfort de troupes. Au fond de la grotte, certains des objets se trouvaient irrémédiablement scellés dans la paroi rocheuse et les autres, plus encombrants, précipités dans l’abîme, s’étaient écrasés sur la pierre.

Lorsque le soleil éclaira de ses premiers feux la ville sacrée, les soldats exténués se réunirent devant la porte de l’enceinte.

Uano, heureux d’avoir accompli les ordres de son maître, savait que, désormais, l’ennemi ne pourrait pas faire main basse sur la richesse Inca.



Trois contes de la vie quotidienne



COMME c’était la coutume, la vieille Indienne enroula sa tête dans une mante multicolore, posa son regard au plafond et commença son récit d’une voix usée.

Tuo, sorti de bon matin de la maison des fonctionnaires de l’Inca suprême, marchait d’un bon pas. Le jeune garçon portait fièrement la coiffure ocre surmontée du plumet blanc des courriers de l’empire. Vêtu de la tunique du chasqui, Tuo avait belle allure.

À l’horizon, apparaissait le pont suspendu jeté au-dessus de l’Apurimac. Le grand fleuve posait au fonctionnaire du monarque beaucoup de problèmes, car il n’était pas très aisé de le traverser, même en empruntant le pont. Or, c’était la première fois que le brave Tuo allait passer de l’autre côté de la rive et la crainte se lisait sur son visage, tandis que le vent soufflait par rafales.

« Cet endroit est vraiment d’un accès difficile », pensa-t-il tout haut. Puis, en quelques belles foulées, l’homme fut près de l’ouvrage construit par l’empereur défunt.

Le messager se saisit de la trompette et sonna deux fois très longuement.

Le fonctionnaire chargé de l’entretien des garde-fous s’écarta pour laisser passer le serviteur de l’empereur. Le préposé au pont lorgna du coin de l’œil le bâtonnet que portait Tuo et comprit que la mission devait être d’importance. Le jeune garçon s’engagea courageusement sur le pont. Il faut dire que ce pont qui enjambait l’Apurimac n’était pas un pont de tout repos. D’abord, il n’avait rien de très rassurant. Imaginez quatre câbles de cabouya arrimés sur chaque rive à des rochers : ces cordages, suspendus à

150 mètres au-dessus du vide, se balançaient dangereusement et ne donnaient à personne l'envie de s'y cramponner.

Tuo, en s'aidant de ses bras et de ses jambes, commença sa reptation. Tout en avançant, il n'en menait pas large. Balancé et aspergé d'eau, le jeune garçon fixait avec effroi l'abîme en dessous de lui.

Soudain Tuo, qui n'en était qu'à un peu plus de la moitié de la traversée, vit avec frayeur que le bâtonnet que lui avait remis l'empereur glissait de sa ceinture.

Alors, tout se brouilla devant ses yeux et il pensa à ce que lui avait dit Kio le sorcier.

« Tu mourras un jour que tu seras suspendu entre ciel et terre et tu prononceras mon nom. »

« Dire que je me suis moqué de lui ! songea le jeune homme épouvanté. Me voilà dans cette position et je ne puis plus bouger ; si je fais un mouvement, le bâtonnet tombe à l'eau ; si je reste immobile, je suis condamné à périr ! »

Le messager se trouvait dans une tragique situation et ne savait vraiment pas quelle décision il devait prendre.

Un chasqui revenant au palais impérial sans le précieux bâtonnet encourait la peine de mort et, à la minute même où il pensait au terrible châtiment, il se trouvait en péril.

Tuo en était là de ses sombres réflexions lorsque le gardien du pont lui cria :

— Allons, dépêche-toi, le courrier arrive !

En entendant ces mots, le messager trembla si fort que le câble qu'il tenait serré glissa entre ses mains. Tuo ferma les yeux et pensa : « Je suis perdu ! »

Le couracas, son chef après le grand Inca, était un homme sévère dans l'exercice de ses fonctions et il ne badinait pas avec la discipline.

Mais le jeune garçon était courageux et il était aimé des dieux. Il évoqua les forces de la nature et chercha des yeux le soleil. L'astre du jour entendit la prière de Tuo et l'exauça.

Les branches d'un arbre qui se trouvait sur le bord de l'Apurimac se mirent à croître à une telle vitesse que, en un instant, des feuillages touffus vinrent s'offrir au malheureux. Il ne restait plus à Tuo qu'à laisser glisser le bâtonnet le long de la ramure.

Le jeune homme, délivré de sa frayeur, reprit sa reptation et, arrivé sur le rivage, il retrouva sans encombre le bâtonnet de l'empereur.

Le vainqueur de l'Apurimac avait bien mérité du pays Inca le surnom de valeureux.

« L'homme noble et courageux se reconnaît à sa patience dans l'adversité », dit le proverbe inca…

LA PREMIERE CÉRÉMONIE DU PETIT MAÏNO

C'était un grand jour pour Maïno et ses parents. Ce matin-là, l'enfant qui venait d'avoir dix ans attendait impatiemment ses amis.

Suivant la coutume, Maïno allait être l'objet d'une grande cérémonie. La première coupe de ses cheveux et celle de ses ongles avaient été annoncées depuis quelque temps.

Maintenant, l'heure était venue. L'un des frères de Maïno s'approcha de lui et se mit à jouer de la flûte, tandis que, sur le pas de la porte, leur père et leur mère recevaient leurs invités. Ceux-ci arrivaient joyeux, revêtus de leurs plus beaux atours. Ils portaient sur leur dos de gros paquets. C'étaient des cadeaux qu'ils destinaient à Maïno.

Parmi les nouveaux venus, un homme à la voix tonitruante entra le premier dans la demeure.

Maïno, assis sagement, regardait venir son parrain.

— Bonjour, petit homme, c'est moi qui dois venir aujourd'hui t'apprendre le grand événement, fit l'homme d'un ton grave.

Et le parrain du jeune garçon commença d'énumérer les premiers devoirs que l'enfant aurait dorénavant à remplir.

« Tu chasseras les oiseaux du champ de maïs de ton père. »

« Tu conduiras les lamas paître et ceux-ci deviendront tes amis. »

« Tu devras obéissance absolue à ton père comme celui-ci la doit à l'État. »

« Tu écouteras respectueusement le grand-prêtre qui t'instruira. »

Le petit frère de Maïno avait été posé dans le trou creusé dans le sol qui lui servait de berceau. Le bébé devait être présent, car l'événement était très important pour la famille qui, en ce jour heureux, fêtait son fils.

La cérémonie commença. Le parrain, muni d'un silex, coupa les cheveux de son protégé et d'un geste noble passa l'instrument à la mère de Maïno.

L’Indienne était très émue et c’est en tremblant qu’elle prit une mèche de la chevelure de son enfant et la coupa, elle aussi. Puis, ce fut au tour des autres membres de la famille d’en faire autant. Lorsque la dernière touffe de cheveux tomba à terre, Maïno se leva. Le silence régnait dans la pièce. Le petit garçon tendit ses mains aux amis qui l’entouraient et chacun lui coupa un ongle. C’est sur cet acte que l’opération prit fin.

Un petit homme armé d’un balai et d’un petit pot de terre se mit en devoir de ramasser précautionneusement les débris de cheveux et d’ongles tombés au sol et s’en alla les enfouir dans la terre.

Ce fut le signal de l’allégresse ; danses et chants commencèrent et, comme il était de coutume en pareil cas, toute l’assistance se précipita sur les mets et les boissons que la maîtresse de maison avait préparés pour la fête.

Maïno était devenu un homme et s’en fut vers l’étable.

Dans leur bercail, les lamas semblaient l’attendre. L’un d’eux tendit la tête. Maïno se baissa vers lui.

— Cher petit animal, j’ai pris nom aujourd’hui et dorénavant je vais m’occuper de toi ; ton pelage est si doux, ton regard si intelligent.

Le lama, dont les cils étaient blancs et le poil roux clairsemé de beige, lécha les mains du jeune Indien et se mit à gambader.

L’animal était si drôle et si gentil que Maïno appela ses parents et ses amis. Ceux-ci s’extasièrent et dirent :

— Voilà, voilà ton allié, que les dieux suivent tes pas et ceux de tes bêtes !

Pourtant, l’enfant devait rester seul avec le troupeau. Les invités, qui le savaient, se retirèrent.

Le jeune Indien était devenu un maître.

C’est ainsi qu’en terre Inca un garçon devient un homme. Peut-être Maïno, en grandissant, allait-il un jour commander et agir, mais, de toute façon, il ne pourrait que vivre dans la paix du devoir accompli.

UNE PARTIE DE PÊCHE

Les rives du lac Titicaca étaient dorées. Des roseaux aux fleurs ouvertes embaumaient l’air.

Groupés sur le rivage, des hommes devisaient entre eux. Le fils du doyen, qui venait d'avoir douze ans, écoutait les adultes et son cœur battait très fort. Puano partait pour la partie de pêche nocturne qui serait sa première expédition.

L'enfant s'était préparé bien à l'avance, n'avait oublié ni ses flèches, ni le falot qui, tout astiqués, attendaient contre le mur de la chaumière familiale.

Le soir tomba et les pêcheurs s'embarquèrent. La mère de Ruano était venue voir le départ des siens. Longtemps la femme avait fixé le point lumineux du falot, tandis que la barque s'éloignait de la rive.

Le vent s'engouffrait dans la voile et l'embarcation glissait majestueusement. Ruano, attentif, regardait son père qui enfonçait à la lueur du falot les chevilles de la dérive et les manœuvrait avec dextérité.

Mais un cri rauque poussé par l'un des compagnons annonça le début de la pêche. Le filet fut jeté. Ruano était heureux et fier de sa première équipée. Il regardait, émerveillé, les poissons qui sautaient tout autour de la barque : une multitude d'alevins venaient à la surface du lac ; aveuglés par la clarté, ils s'agitaient et frétillaient…

Ruano trépignait de joie et se pencha si fort par-dessus la barque qu'il perdit l'équilibre et tomba dans le lac. Comme il ne savait pas nager, il commença à couler et ne dut la vie sauve qu'à son père qui, ne perdant pas son sang-froid, lui jeta une corde.

Ruano fut remonté. L'enfant s'ébrouait tout en commentant sa mésaventure avec les compagnons de son père quand un petit poisson s'échappa soudain des vêtements de l'apprenti-pêcheur. Remis à l'eau, le poisson fila au fond des eaux.

Mais la pêche ne s'était pas arrêtée pour autant et les hommes remontaient le filet qui, plein à craquer, luisait d'éclats argentés.

Ruano, émerveillé, regardait le spectacle, lorsqu'une voix vint rompre le silence : c'était de nouveau le petit poisson, celui qui s'était glissé quelques instants plus tôt dans les vêtements de Ruano et qu'on avait remis à l'eau.

— Sois bon et secourable, disait le petit poisson, fais en sorte que ton père ne s'empare pas de moi !

La voix ajouta :

— J'aime le lac et je dois y vivre ; je suis le protecteur d'une déesse et j'ai reçu d'elle une mission.

L'enfant, très ému, répondit :

— Mais cette déesse, qui est-elle ? Je dois avertir mon père sans plus tarder. Si tu protèges une divinité, il sera le premier à ne pas vouloir te toucher !

Le pêcheur jeta un coup d'œil surpris vers son fils et s'étonna de le voir parler tout seul.

— À qui t'adresses-tu, mon enfant ?

— Je ne sais pas, fit Ruano, mais tout ce que je viens d'apprendre me laisse ébahi ! Dans ce lac vit un poisson qui parle et il vient de me raconter une histoire extraordinaire.

Le pêcheur devint tout pâle :

— Que dis-tu ?

Ruano répéta à son père ce qu'il venait d'entendre.

Alors, le petit poisson se mit à gémir. Pris dans le filet, il demandait à Ruano aide et assistance.

— Arrêtons toute pêche, fit le père de l'enfant, le génie du lac est pris dans nos nasses. Et doucement les hommes remirent à l'eau toute la charge, en prenant bien soin de ne pas faire de mouvements trop brusques.

Le petit poisson se dégagea du faisceau lumineux émis par le falot et repartit dans son royaume.

Cette nuit-là, les pêcheurs rentrèrent bredouilles mais heureux, car ils savaient que, toute l'année, leurs maisons seraient protégées par la déesse qui vit au fond des eaux et qui se nomme Émeraude.



Au pays des Amazones



C’ÉTAIT un royaume étrange où les hommes n’avaient pas accès et où les femmes menaient vie guerrière et semaient la terreur à des lieues à la ronde. Cela se passait près des rives du grand fleuve.

Et ces créatures légendaires, de qui on parlait tout bas, se cachaient au cœur de la forêt vierge. Les Indiens du Grand Chaco qui, les premiers, en avaient entendu parler, savaient qu’il fallait un énorme courage pour approcher ces furies et ils n’ignoraient pas que beaucoup de guerriers, trop curieux, qui étaient allés les voir, n’étaient jamais revenus.

Pourtant, les indigènes avaient appris que les Indiennes, qui habitaient au-delà de la rive et de ses marécages peuplés de crocodiles, étaient riches, gardiennes d’un trésor fabuleux, et commandées par une femme.

C’étaient de terribles créatures qui, tout en combattant, pratiquaient la magie et vivaient de sorcellerie.

Ainsi, à l’époque de la conquête, le moine dominicain Gaspard de Carvajal prétendait avoir été éborgné par l’une d’elles.

Or, un jour, le fameux conquérant, rentrant d’une de ses expéditions, se mit à conter ce qui lui était arrivé.

— Ah ! mes amis, disait-il aux Espagnols avides de connaître l’aventure du religieux, j’ai vécu des jours mémorables, mais ce qui est moins plaisant, c’est que je viens de laisser un œil dans cette maudite forêt !

Le Dominicain joignit les mains, puis il montra le bandeau qui cachait sa blessure.

— Santa Madona, est-ce possible, perdre un œil et de la main d'une femme ! Il est vrai que cette diablesse était une horrible mégère ! (Car le moine avait osé poursuivre les méchantes créatures.)

De Carvajal poursuivait : – Je dois vous raconter tout ce qui m'est arrivé. – Par saint Jacques, je vous jure de dire la vérité !

» J'étais parvenu, après mille peines et souffrances, à atteindre la région nord de la rive supérieure du grand Fleuve. Assis sur une grosse racine d'arbre, je reprenais mes forces ; le soleil venait de se lever et je comptais les instants qui me séparaient du moment où j'allais retrouver ma petite troupe qui était en marche. Lorsque, soudain, une femme sortit des grandes lianes qui tombaient des acajous ; elle était vêtue d'une armure d'or et portait un arc et des flèches à son côté. Mon étonnement fut à son comble quand je vis dans sa main droite une lance menaçante. Le visage de la guerrière était sombre et elle me toisait dédaigneusement de son regard perçant.

» L'Indienne, en s'avançant vers moi, m'adressa quelques mots, dans un dialecte qui m'était complètement inconnu.

» Puis, en se retournant vers la forêt, elle poussa un grand cri : soudain émergèrent de l'opulente végétation des femmes armées jusqu'aux dents.

» La femme à l'armure d'or prit sa fronde, visa un singe qui se prélassait dans un cocotier et le tua net. Puis, devant l'animal mort, elle s'inclina par deux fois et poussa un petit cri en se redressant, ce qui plongea ses compagnes dans la plus grande hilarité.

» Je me demandais comment j'allais sortir de cette situation, car ces dames me paraissaient vraiment rébarbatives ; heureusement, mon ami Orellana apparut. Hélas ! il était seul. À sa vue, je me sentis rassuré, mais dès qu'il aperçut le bataillon féminin, mon pauvre camarade se mit à trembler de tous ses membres.

— Qu'y a-t-il, compagnon, pourquoi tes genoux s'entrechoquent-ils ?

— Ce sont les Amazones, ce sont les Amazones ! fit-il d'un air effrayé.

» Il ne savait répéter que cela, aussi je le pressai de me dire ce que cela signifiait.

» Depuis l'arrivée d'Orellana, les femmes immobiles nous épiaient, et leurs regards étaient hostiles.

» Orellana, reprenant un peu d'assurance, me dit : Ces "señoras"-là détestent les hommes et ne supportent pas leur présence », puis il ajouta : « D'ailleurs, lorsqu'elles en rencontrent, elles exigent d'eux des rançons. »

— Quoi, par exemple ? demandai-je à Orellana d’un ton légèrement inquiet.

— Des plumes du perroquet sacré, des griffes de crocodiles et des poils de moustaches de panthères, répondit mon compagnon, ce qu’il est ici très difficile de se procurer.

» Puis, me désignant les Indiennes, il murmura : Elles dansent des nuits entières et invoquent la déesse Quilla pour apprendre les secrets des hommes et devenir plus fortes qu’eux ; elles habitent des palais où elles cachent de fabuleux trésors, et, dans leurs sanctuaires, elles boivent dans des coupes taillées dans des diamants et des rubis.

» J’écoutais avec un intérêt grandissant Orellana, qui s’était prudemment caché derrière moi et qui, tout en me parlant, ne quittait pas du doigt la gâchette de son arquebuse qu’il avait descendue de son épaule.

« Puis, comme par enchantement, toutes les guerrières disparurent comme elles étaient venues. Je criai :

— Allons, Orellana, en avant, suivons-les ! Puis je me levai et, après avoir fait quelques pas dans la direction où les Amazones s’étaient enfuies, je tombai à terre, blessé, car je venais de recevoir une flèche décochée par l’une de ces terribles femmes. » Quelque temps après, le Dominicain et Orellana descendaient le grand Fleuve sur les rives duquel les deux conquérants avaient rencontré les femmes sans hommes. Carvajal n’avait pas manqué d’être fortement impressionné par sa mésaventure. Il pensa néanmoins que sa blessure valait bien la découverte du plus grand fleuve du monde et il le nomma l’Amazone.

Lorsque, rentré en Espagne, Carvajal parlait de son expédition, il disait : “J’ai échangé mon œil contre un fleuve”.

---

1 *Bola :* fronde andine.
2 *Ojato* : Sandale de paille tressée.
3 *Tiyana :* trône de l'Inca.
4 *Pacarina* : totem du clan, simple colonne de pierre.
5 Étoffe de laine dont s'enveloppent les indigènes et qui leur sert de manteau.
6 *Chicha :* bière de maïs.
7 *Quinua :* riz des montagnes.
8 *Inti Huasi :* temple, maison du Dieu Soleil.
9 *Ayllu :* clan, famille noble.
10 *Capac Onco :* mantelet sacré.
11 *Marna Pacha :* déesse de la Terre.
12 *Churi Inti* : fils du soleil.
13 *Chasqui* : messager.
14 *Malqui :* Momies des souverains défunts.
15 *Mascapaicha :* Insigne de la royauté et de la majesté de l'Inca.
16 *Guaoqui :* Effigie d'un Inca qui sert de totem au clan.